

# Les temps pré-éternels Archaka

Édition Grasset 1985

Ô mort, tu regardes un monde pas encore terminé.

*Sri Aurobindo, Savitri*

L'univers entier est un acte de Dieu, même le simple fait  
de vivre est son mouvement.

Sri Aurobindo, Essais sur la Guita

## Prologue

L'homme et Dieu vont de pair. Avant l'homme, pas de Dieu auquel il faille croire ou ne pas croire. Non que Dieu, alors, n'existe pas, mais l'animal n'a ni pouvoir ni besoin de s'en occuper. Et l'homme lui-même ne s'est pas immédiatement douté qu'il y eût quelque part une Divinité. Tout dépend, bien sûr, de ce que nous appelons homme. Les savants, pour leur part, le font remonter à homo erectus, il y a un million et demi d'années. Avant, ce n'est pas l'homme, bien que l'on ait retrouvé des outils de pierre taillée datant de quatre millions d'années<sup>1</sup> et que de récentes découvertes nous aient donné un aïeul non humain mais parfaitement bipède, âgé de trois millions et demi d'années<sup>2</sup>. C'est dire le temps considérable qu'il a fallu pour qu'un être émerge de l'animalité primitive et devienne la souche de notre race.

Mais pour scientifiquement humain que nous le reconnaissons, quel rapport homo erectus a-t-il avec nous ? En quoi nous est-il semblable, et en quoi étranger ? Que son physique et certains de ses modes de vie le rapprochent de ce que nous sommes, c'est possible et même probable. Son apparence nous effraierait ou nous dégoûterait peut-être, mais avec les savants nous pouvons quand même lui concéder le nom d'homme. Quelque chose lui manque cependant pour être plus que cet ancêtre obscur et vaguement monstrueux, pour être plus, même, que notre frère de chair et de sang : notre compagnon d'idéal et d'amour. Et ce quelque chose, — il est difficile de le définir; ce n'est pas exactement la mentalité il devait en posséder une, si rudimentaire qu'elle fût —, ce n'est pas le langage — que, justement, on date en général de son apparition —, c'est un usage plus subtil, plus complexe, plus

---

<sup>1</sup> Gisement de l'omo, en Éthiopie.

<sup>2</sup> *Australopithecus afarensis*, dont les ossements fossiles ont été exhumés en 1978, en Éthiopie. Il ne mesurait guère plus d'un mètre et pesait environ vingt-cinq kilos. On tenait jusqu'alors la station, debout (bipédie) pour l'apanage de l'homme — théorie qui a été renversée par cette découverte.

raffiné, plus abstrait du langage et de la mentalité, une façon non seulement de découvrir le monde extérieur et de le nommer, mais de l'interroger, de pressentir, au-delà de l'apparence, une autre réalité : ce que nous appelons les dieux, derrière le rayonnement desquels se cache un plus haut mystère encore, qui est Dieu Lui-même.

À partir de quel moment l'homme a-t-il commencé de soupçonner l'existence de forces supérieures qu'il lui fallait adorer ? Est-ce il y a huit cent mille ans, lorsqu'il maîtrisa le feu ? Est-ce avant ? Ou est-ce beaucoup plus près de nous, lorsque les néanderthaliens commencèrent d'enterrer leurs morts, prouvant par là leur prémonition d'un au-delà du monde et qu'ils avaient capté un élément non matériel, ou moins matériel en leur être ?

Quoi qu'il en soit, il est évident, d'après les données mêmes de la paléo-anthropologie, que plus l'homme a évolué plus Dieu s'est révélé. C'est, dirait-on, un même mouvement, un unique phénomène de conscience à la fois extérieur et intérieur. L'homme grandissant, Dieu grandit pour lui. Autrement dit, l'homme comprend de mieux en mieux la Divinité, même s'il semble parfois la nier. Il la possède de plus en plus clairement et, dès lors, la devient de plus en plus intégralement.

À cette progressive conquête de l'univers qui nous entoure, puis de ce qui le dépasse — et qui est très exactement ce que nous enseigne l'étude de la Préhistoire —, nous donnons le nom d'évolution, mais sans toujours voir qu'elle se poursuit en ce moment précis et qu'elle a fatalement un sens divin du fait même qu'il s'agit de maîtriser toujours plus parfaitement le monde, son origine, son assise et sa fin. Or, jusqu'à présent, les religions n'ont guère proposé à l'homme d'explication satisfaisante de sa présence sur la Terre. Toutes lui ont imposé, plutôt, des palliatifs et des expédients, parfois sublimes, parfois naïfs, toujours destinés, en tout cas, à lui faire accepter son séjour mortel en rêvant d'immortalité. Mais le pourquoi de ce monde et de l'humanité demeurerait sans réponse. Et c'est que la science de l'évolution est toute nouvelle, même si Napoléon écrivait déjà que « la plante est le premier anneau de la chaîne dont l'homme est le dernier<sup>1</sup> », et correspond à une nouvelle étape de la conscience, à de nouveaux pouvoirs et à de nouveaux besoins.

Un être, toutefois, a maintenant élevé la voix pour répondre : l'œuvre entière de Sri Aurobindo n'a, en effet, d'autre but que d'expliquer la raison de notre présence ici-bas et l'enchantement de cette évolution où c'est Dieu Lui-même qui, involué dans les choses, en évolue peu à peu. Du coup, des centaines de millénaires sans objet se trouvent illuminés. La vanité des choses se mue magiquement en une occulte nécessité. Notre mort a sa raison d'être, qui est d'apprendre à ne plus mourir. Et le mal qui nous hante à chaque instant est peut-être notre mentor le plus efficace et le plus vigilant.

Jusqu'à cette notion de péché dont nous ne voulons plus, vêtement désormais trop petit et usé pour notre conscience, jusqu'à cette notion, surtout, de péché originel qui, s'éclaircissant, s'effondre et nous libère, nous délivrant par là même de l'empire des religions — et de ce qui les nie.

Car le temps n'est plus aux religions et à l'adoration des dieux ; il est à la spiritualité et à l'union avec Dieu, à une union plénière et absolue avec Lui jusqu'à Le devenir.

« L'animal, avant qu'il soit corrompu, n'a pas encore mangé du fruit de la connaissance du bien et du

---

<sup>1</sup> Cité par Élie Faure dans son Napoléon.

mal ; le dieu n'y a pas touché, il a préféré l'arbre de la vie éternelle ; l'homme se tient entre le ciel supérieur et la nature inférieure. »

La Mère, commentant cet aphorisme de Sri Aurobindo, fit un jour allusion à la parabole de la Genèse : « Cet occultiste dont j'ai parlé disait que la traduction vraie de l'histoire de la Bible (du paradis et du serpent) est que l'homme a voulu passer d'un état de divinité animale, comme les animaux, à l'état de divinité consciente par le développement mental (et c'est cela, le symbole, quand on dit qu'ils ont mangé du fruit de l'arbre de la connaissance). Et ce serpent (il disait toujours que c'était un serpent irisé, c'est-à-dire qu'il avait toutes les couleurs du prisme), ce n'était pas du tout l'esprit du mal, c'était la force évolutive — la force, le pouvoir d'évolution — et que, naturellement, c'était le pouvoir d'évolution qui les avait fait goûter au fruit de la connaissance.

« Et alors, selon lui, Jéhovah était le chef des asouras<sup>1</sup>, le suprême asoura — le dieu égoïste qui voulait tout dominer et que tout soit sous son contrôle — et du moment où il a pris la position de seigneur suprême par rapport à la réalisation terrestre, il ne lui a pas plu, naturellement, que l'homme fasse ce progrès mental qui lui donnerait une connaissance lui permettant de ne plus lui obéir ! Ça l'a rendu furieux ! Parce que cela permettait à l'homme de devenir un dieu par le pouvoir d'évolution de la conscience. Et c'est pour ça qu'ils ont été chassés du paradis.

« Il y a beaucoup de vérité là-dedans, beaucoup. Et Sri Aurobindo était pleinement d'accord ; il disait la même chose : c'est la puissance évolutive, mentale, qui a mené l'homme vers la connaissance, une connaissance qui était une connaissance de division. Et c'est un fait que l'homme est devenu conscient de lui-même avec le sens du Bien et du Mal. Mais naturellement, cela a tout gâté et il n'a pas pu rester ; il a été chassé par sa conscience elle-même ; il ne pouvait plus rester. »<sup>2</sup>

La souillure est-elle donc enfin effacée ? Enfin clarifié le péché originel, cancer de l'Occident ? Que de si simples mots y parviennent, on n'en saurait douter, tant ils nous rendent tout limpide, ni que devienne alors possible le rêve doré de notre avenir.

Bien des paroles, depuis des siècles, ont été prononcées pour nous flétrir ou nous racheter en vertu d'incompréhensibles politiques. Mais à présent, la faute est purement et simplement abolie sans qu'il nous soit rien demandé en retour. La tare a disparu, que nous trouvions d'autant plus infamante qu'elle n'était fondée sur rien et qu'à vouloir nous en laver nous ne faisons que l'ensevelir dans les cryptes du subconscient, où elle pouvait mener sa vie fantomale et tisser son angoisse.

Car même si nous nous pensions détachés des anciens dieux et des vieux dogmes, leur ombre régnait encore en nous. À telle enseigne que l'athée d'Occident porte encore en lui la tache de l'Église qu'il a pourtant reniée : le matérialiste le plus convaincu, l'agnostique le plus sincère agissent selon des normes religieuses périmées. Les races occidentales — et les races d'Orient qu'elles ont évangélisées sur le plan religieux ou social — ont été coulées dans le moule du péché originel. Sans doute les siècles ont-ils peu à peu effacé les signes mystérieux qui recouvraient le moule. Sans doute le sens en a-t-il été perdu à tout jamais. Néanmoins, le moule n'a pas été brisé. Si torturant et inapproprié qu'il soit, les hommes d'Occident et d'ailleurs continuent d'y être coulés.

---

1 Pouvoirs anti-divins. Il y en a quatre : l'Inconscience, La Souffrance, le Mensonge, au sens d'Illusion, et la Mort.

2 La Mère, *Commentaires sur les Pensées et Aphorismes* de Sri Aurobindo.

Au fond de sa conscience l'ouvrier soviétique, sans même s'en douter, est aussi imprégné du sens de la faute que les illuminés du Moyen Âge ou que les racistes du Sud-américain pour qui l'homme noir incarne le péché. La Chine elle-même, si soucieuse, pourtant, de remodeler sa pensée...

Critique, auto-critique, chasse aux sorcières, chasse aux chasseurs de sorcières, fanatisme, intolérance en vue de bâtir sur Terre un nouveau paradis d'où seront exclus ceux qui n'adhéreront pas au credo du vainqueur ; le système policier des régimes totalitaires, l'Inquisition, le nazisme, ou toute forme de ségrégation face aux diverses ethnies, face aux couleurs de la peau, du statut social ou de ta pensée : racisme anti-impérialiste, anti-bourgeois, anti-communiste, où l'on oublie, de part et d'autre, la simple qualité d'homme — tous ces épouvantails de notre temps plongent leurs racines dans le jardin d'Éden et, comme Jéhovah, diaboliquement, au nom d'un bien supérieur, interdisent, extradent, anéantissent.

Le droit à l'existence est par eux contesté comme il le fut, dans le mythe, par le premier Dieu de la Bible. Car c'est en vérité de cela qu'il s'agit et dont nous retrouvons d'âge en âge l'écho à l'échelle de l'individu autant que des nations, des castes ou des races : avons-nous le droit d'exister ? Devons-nous courber le front devant une Loi injustifiable qui nous condamne, ou bien nous insurger ? Cette parabole du péché originel n'a pas d'autre sens : il n'est pour nous de vie possible qu'au prix d'une révolte qui est aussi une immolation de notre être.

D'où le baume des paroles de la Mère : le péché originel est le contraire d'une faute, il est la marque d'un progrès, une étape sur la route royale de l'évolution planétaire, et le Dieu qui proscrit l'acte évolutif ne peut être que démoniaque. Trois mille ans de fable ténébreuse conjurés par quelques phrases. Et à en prendre connaissance, l'âme qui, sous ce dieu du mal, a offert l'oblation de la sueur, des larmes et du sang, l'oiseau transparent de l'âme prend soudain son essor vers un ciel dont tout mal a disparu — car une fois remis le péché originel, nul péché n'existe plus. Le mal tout entier se trouve déraciné. Les yeux de l'homme s'ouvrent, et d'autres temps commencent. Il n'est plus question que d'évolution — d'élévation — depuis une conscience inférieure vers une conscience supérieure. Grâce à quoi, un jour, nous saurons tout et le pourquoi de tout.

\*\*\* \*\*

"Du non-être à l'être vrai, des ténèbres à la Lumière,  
de la mort à l'Immortalité, ÔM, Paix ! Paix ! Paix!"  
*Brihadâranyaka Oupanishad, 1.2.28.*

## **1. La fin du péché originel**

L'Espace et le Temps déferlaient immensurablement. Mais la Terre n'existait pas. Et l'Espace et le Temps continuèrent de déferler comme une vague perpétuelle portée par un invisible océan. Puis, la Terre commença d'exister. Et pendant des milliards d'années, ni l'Espace ni le Temps n'existèrent pour la Terre. Puis, elle commença de percevoir leur existence. Et il y eut les jours et les nuits, les saisons et les années. Et il y eut la distance qui sépare et qui rapproche, il y eut les plaines, les gouffres et les monts, les mers, les fleuves et les lacs, le Soleil et la Lune et les peuples d'étoiles. Et tout devint mystère.

Tout cela qui existait jusqu'alors sans personne qui pût s'en effrayer ou s'en émerveiller, devint aventure sacrée, conquête interminable. Des yeux se posèrent sur chaque chose, y découvrant ce que nul être

auparavant n'y avait su percevoir. Les signes se multiplièrent, qui avaient toujours été là, mais que nul être n'avait encore eu besoin de comprendre et de déchiffrer. Peu à peu, de sa gangue d'oubli, la Terre émergea, recouverte d'un immémorial alphabet, grosse de rêves taraudants et intarissables. De son coma, elle naquit peu à peu à la conscience d'elle-même et du cosmos. Et sa conscience était en un être qui éructait des sons obscurs où, toutefois, se préfigurait la psalmodie de l'âme.

Déjà, comme en un songe, l'aventure avait commencé dans le torrent des âges ; déjà, des formes avaient tenté la découverte afin de s'établir et de survivre. Et il y avait eu d'immenses époques où le monde somnambule s'était lentement extirpé de l'oubli. D'interminables ères s'étaient écoulées, où la vie semblait ne pas exister, où la Terre, sous son armure de monts et de rocs, vacillait, endormie, dans l'Espace que rien, à sa surface, ne voyait. Puis, la planète de pierre avait délivré ce qu'elle ne paraissait pas contenir, et son corps de géant s'était recouvert d'eau et couvert de forêts. Et pas plus que les basaltes, les arbres ni la mer n'avaient perçu le ciel ou deviné la durée des choses et leur abolition. Mais, le miracle, s'était poursuivi, scandé par les séismes.

Idole après idole avait été offerte au jour étincelant et à la nuit d'or et de jais. Et le mouvement qui n'était pas visible dans les minéraux mais y orchestrait la cristallisation de l'informel et de l'intangible, le mouvement qui demeurait à peine dans les premières algues de la mer mais y inspirait le fou désir de croître et de se modifier, le mouvement aux ailes de feu s'était peu à peu répandu comme un vent inexorable et transfigurateur. Et la surface de la Terre avait frémi de la vie des arbres et s'était mise à bouger sous le pas effaré de multitudes animales. Mais les animaux non plus n'avaient pas éprouvé la profondeur du firmament ni le commencement, le milieu et la fin des choses. Le ciel n'existait pas pour eux, ni l'avant ni l'après. Ni rien en eux ne les distinguait vraiment du monde où ils apparaissaient et disparaissaient. En ce temps-là, la Terre et ses créatures étaient un seul être, et un seul être la Terre et le Ciel.

Puis, avec une lenteur titubante, l'un des animaux remua — ou il sentit remuer en lui un songe qui le faisait sentir différemment et vouloir autre chose. Une force descendait de hauteurs insoupçonnées et redressait à mesure la silhouette animale pour la transmuier en un monde nouveau. Et peu à peu, en effet, ce monde naquit. Peu à peu, cet animal apprit à se dissocier de l'immense sein des choses, à s'extraire de la torpeur de la prime Nature, à s'arracher au corps qui le contenait et avec lequel il était un. Peu à peu, au fil de millénaires incalculables, au fil de centaines et de centaines de milliers d'années, à tâtons, cet être apprit irréversiblement à se retrancher des profondes entrailles du monde endormi. Erreur après erreur, terreur après terreur, il se déprit du tégument de narcose qui lui recouvrait l'âme et, fendant les voiles de l'amnésie matérielle, il naquit peu à peu à l'individualité.

Alors, peu à peu, il y eut lui et le monde, lui et chaque chose du monde, lui dans sa solitude inquiète et irrémédiable face à la multiple immensité du monde terrestre et de l'univers sidéral. Et le sens irréfléchi de l'unité s'effaça de son être. Tout devint innombrable. Et il y eut alors le Temps, il y eut alors l'Espace. Car, à présent, l'homme était né.

Or, ce terrible et minutieux prodige dont l'accomplissement prit des millions d'années, cette création nouvelle issue du labeur tellurique, ce farouche enfantement de l'homme, cette naissance à une neuve perception du monde où, brusquement et sans merci, tout repose sur la dualité et où tout est poursuite d'une impossible unité, c'est cela qu'aujourd'hui une partie de la Terre appelle le péché originel.

Ce regard étonné d'animal qui ne reconnaît rien et se sent différent, cette hébétude et cette douleur

d'être né hors de ce qui, jusque-là, était le bienheureux enclos de la vie, le jardin, la matrice, ce patient polissage de la conscience pour qu'enfin elle sente l'Espace et le Temps, la Vie et la Mort, le mien et le non-mien, le plaisir et la peine, le jour et la nuit, le oui et le non des choses, le Bien et le Mal de l'univers, cette lente métamorphose de l'innocence obscure en promesse de science et qui, d'abord, aboutit à la stupeur avant de desceller au fond de l'être les portes cachées de la connaissance, — c'est donc cela, le péché originel ? Et à cause de cela que l'homme nouveau-né fut, pour son châtement, chassé du paradis de l'indifférencié où il vivait nu parmi les animaux qu'il comprenait et les fleurs qu'il aimait ? Ce degré nouveau de la création divine, cette étape nouvelle de l'odyssée des astres et qui, lui donnant pour vivre des instruments plus précis, rapproche la créature de la Divinité — si c'est bien cela, le péché originel, que bénie soit alors la main qui cueillit le fruit, symbole de cette nouvelle conscience, et consentit au sacrifice.

Ève, au pied de l'Arbre, est la première déesse du genre humain. Prenant sur elle le risque de défier l'ordre établi dans la Nature, transgressant la loi de ce qui, pour perdurer, veut empêcher tout progrès, confiante en la Lumière qui la guide, elle tend la main vers l'aube qui vient et, s'offrant en holocauste, commet le crime inexpiable d'ouvrir des chemins neufs en le vaisseau d'argile où s'incarne son âme et qui doit enfanter la race des hommes<sup>1</sup>.

Depuis la somnolence diaprée du règne animal, elle scrute le royaume de l'éveil où nul n'a pénétré encore. D'avance, elle consent à la douleur que l'inconnu recèle et s'abandonne à la Force qui la meut et la rend visionnaire et qui, à mesure que s'écouleront les centaines de milliers d'années, parachèvera son geste, façonnant corps après corps la définitive forme humaine. Fidèle, la Voix en elle retentira de corps en corps et, de ses injonctions, retouchera sans fin l'ordonnance de l'effigie future. Nulle civilisation, si glorieuse soit-elle, n'aura duré aussi longtemps que la perpétration de ce crime sacré. Nulle apothéose n'aura été aussi éclatante que ce que la mémoire d'une résistance énorme en la Nature appelle aujourd'hui la chute.

Mais du jardin d'Éden, Ève a, dit-on, été bannie, ainsi que l'homme, qu'elle a entraîné sur les sentiers déchirants du futur. Divinement insurgée, elle a osé vouloir l'intelligence et accepté l'exil. Et toute l'Histoire du monde est son histoire, est le poème qu'au long des siècles elle compose et qui doit s'achever dans le silence illuminé de l'âme enfin maîtresse de la Matière. Car le péché originel n'est autre, en réalité, que le premier acte de l'âme en vue de son ultime extase en Dieu.

Combien de temps fallut-il pour que des yeux s'ouvrissent au sentiment des formes telles qu'elles nous apparaissent aujourd'hui en leur indubitable précision ? Et quelles formes voient donc les animaux, dont nous sommes issus ? En quel monde vivent-ils, qu'au prix d'une faute allégorique Ève nous fit pour jamais quitter ? En quels souterrains de la conscience rampent ceux qui nous semblent pourtant courir et galoper et voler ?

Règne après règne, la Terre a ausculté le lieu de son être. Et peu à peu, comme une fleur s'ouvre jus- qu'en son cœur, la conscience s'est déclosée et, d'étape en étape, a recréé le monde. Du néant de l'inconscience initiale, la conscience a lentement émergé, s'exprimant à travers d'impuissants et sublimes instruments, cherchant de plus en plus par leur chenal à capter la vérité du monde. Et le fruit de ses couches a été la cendre et les roches aveugles, a été l'herbe et la forêt aux harpes végétales, a été la

---

<sup>1</sup> Le sens du nom d'Ève, en hébreu, est vie.

larve et l'insecte, le fauve et la bête innocente, miracles myriadaires. Mais aucune de ces formes n'a pu nommer le monde, ni encore moins en deviner l'au-delà. Perdue en un songe insondable, l'âme de la Terre a sans relâche aspiré à la consciente étreinte du ciel, à l'union avec le Soleil dont elle vient et dont ses flancs conservent la mémoire comme en un sanctuaire interdit : en son tréfonds, parmi le feu des magmas sans fin renouvelés, se forment imprévisiblement le visage et le corps des nouvelles créations, des cristaux arachnéens, des fleurs enchantées, des animaux magiques, mais dont la beauté est frappée de cécité ou de stupeur — et pendant des milliards d'années, la Terre a prié et enfanté, sans que lui naquit celui qui saurait voir.

Quelle montagne, en effet, a vu le ciel ? Ni sommet ni poussière n'en furent jamais capables, non plus que de discerner le passage ininterrompu du Temps. Et quelle fleur ou quel arbre a pressenti les constellations ? Ni lotus ni séquoia ne l'ont jamais pu, qui toutefois ont répondu à la lumière et se sont tournés vers le soleil pour croître et devenir parfaits. Et quel animal a compris le mouvement de la Terre dans son cocon d'étoiles ? Ni le serpent qui rampe, ni le poisson au fond des eaux, ni aucun quadrupède, ni même l'oiseau qui se jette dans l'océan d'azur n'en ont rien deviné. Et pourtant, le ciel était là, le Soleil était là, les étoiles étaient là, que l'homme, le premier, a connus et nommés.

Or, pour qu'il y eût l'homme, il fallut rompre les scellés apposés sur les portes du sanctuaire secret, au centre de la Terre, et que montât de son sein une lumière jusqu'alors séquestrée et que cette lumière s'unît à une autre, qui descendait et l'appelait. Toute la beauté du monde terrestre était là, dans son lyrisme sauvage et sa suprématie. Et née de cette beauté, partageant ses pouvoirs, associée sa geste puissante, une créature se mouvait parmi les autres créatures, n'ayant apparemment pas une destinée différente de la leur. Mais la nouvelle lumière la choisit. Et du dedans, un être invisible commença d'organiser autrement le moindre geste, la moindre position du corps, le moindre désir, le moindre rêve. Peu à peu, quelque chose se déchira dans la conscience animale ; peu à peu, l'animal se mua en un être qui, après d'innombrables tentatives, sentit ce qui nous est, à nous, évident.

Les yeux des bêtes ne voient pas, n'ont pas besoin de voir les choses comme nous les voyons. Et leur vision diffère d'une espèce à l'autre. Les couleurs ne vibrent pas de la même façon dans leur monde et le nôtre. Tout est nimbe et halo pour l'animal, brume animée où nulle silhouette n'est absolument tranchée. Plus il évolue, cependant, plus lui est acquis le sens de la forme. Depuis les origines terrestres, où l'univers existait avec ses remous d'or en feu sans que rien, sur la Terre, le pût distinguer, à la contemplation des galaxies par l'œil humain qui discerne et divise, s'est opérée la conquête partielle de la Lumière. Chaque règne a marqué un pas, chaque espèce gravi un degré, établi une nouvelle dimension, au prix d'efforts et de luttes dont rien ne saurait nous donner une idée.

L'arrachement à la ténèbre première dura des temps incalculables. Dans son berceau cosmique la Terre dormit longtemps avant que, fièvre et désir, la Vie ne s'emparât d'elle, ne la gonflât de sève, n'exigeât d'elle les cohortes ludiques d'innombrables enfants. Et chaque naissance fut douleur, fut combat contre l'assise obscure, victoire sur l'impossible, car chaque naissance détrônait une loi précédente, soulevait la résistance impitoyable du passé menacé par l'avenir. La forme nouvelle devait périr ou être la plus forte. L'hégémonie animale fut ainsi défiée par Ève qui, en son triomphe, fut rejetée dans une autre sphère, avec interdiction de jamais revenir à l'innocence des premiers temps.

Toute la puissance de l'antique Nature était mise en péril par la venue de l'homme. Et son veto fut formidable. Le maître de cette Nature qui allait devenir inférieure du fait même que l'homme la dominerait voua celui-ci à la mort s'il enfreignait les commandements de son royaume. Sa voix interdit : « N'entre

point dans le monde où les choses sont divisées, ne discerne ni le Temps ni l'Espace, ne connaît ni le Bien ni le Mal, demeure en deçà, ou je te ferai mourir. » Mais en vain. Alors, sa voix condamna, proscrivit. Et cela voulait dire que, contre la résistance de la Nature, Ève avait gagné et mis l'homme au monde. La Lumière l'avait emporté sur la Nuit.

Et pourtant, tout nous a été légué sous forme de souffrance, de honte et de châtement. C'est l'histoire non d'un miracle, mais d'un crime qui nous a été transmise. Preuve qu'en vérité une Puissance a bien cherché à barrer la route du progrès et qu'en nous, le souvenir de sa défaite s'est traduit par des images d'épouvante, car c'est en nous que se livra le combat dont nous sortîmes vainqueurs, en notre substance même que résista cette Puissance qui régnait sur la Terre et que nous devons renverser.

Une semi-humanité à l'innocence obtuse vagabondait parmi la Nature énigmatique et redoutable ; elle ne cherchait pas à s'en dissocier, elle en faisait partie, communiquait avec ce qui la constituait, comprenait les bêtes dont, sans doute, elle partageait les sens, touchait l'âme végétale du monde, s'immergeait dans le sommeil des pierres. Elle n'avait d'autre volonté que celle de son espèce, réduite à des instincts primaires. Pas de rêves, étant elle-même un rêve, pas de désir et pas d'aspiration. Le dispositif n'avait pas encore été installé en elle, qui allait lui faire lever le front vers le ciel et s'interroger.

Mais parmi ces clans de bêtes nues qui n'étaient déjà plus des bêtes, une Force se mit à l'œuvre et, dans la matière endormie de leur être, foras les chemins de la pensée. La pensée précéda ce qui devait l'émettre et l'édifia dans les animaux hypnotisés de l'intérieur, dont les uns furent détruits et les autres lentement transmués. Chaque geste, pour être enregistré, pour devenir naturel, prit des milliers d'années. Et sous les yeux somnolents, peu à peu s'organisa l'univers de l'éveil, où tout gagna en transparence. La peau devint plus fine, et plus fin le voile qui recouvrait le monde. Maintenant, à la place du chaos indistinct des choses aperçues en la torpeur de l'âme, on pouvait voir chaque objet se dessiner dans une clarté nouvelle.

Combien de temps fallut-il pour distinguer la ligne de l'horizon et comprendre, effrayé, que la Terre était séparée du ciel et pour découvrir le sens du passage de la lumière à l'obscurité et pour savoir que, toujours, la lumière revenait, pour apprendre la naissance de tout ce qui vit et sa mort inéluctable, et pour apprendre cette loi nouvelle que certaines choses donnent la joie et d'autres la souffrance, que certaines choses, en cette perception du monde, sont le Bien et d'autres le Mal ?

C'est alors, en tout cas, au bout de centaines de milliers d'années, que les hommes connurent qu'ils étaient nus — distincts du reste du monde, mis au ban de l'ancienne harmonie par la puissance à laquelle ils venaient d'arracher leur victoire. Ève avait écouté la Voix et donné le fruit à l'homme. Archontes et grands-prêtres pourraient plus tard flétrir l'avènement de ce plus grand règne, parler de péché : le seul péché aurait été de repousser le fruit.

Car il n'est d'autre faute en cet univers où tout est mouvement que de ne pas avancer, que de ne pas évoluer, que de ne pas se transformer sans trêve en la plus haute image de soi qui, tel un aurige, fouette les chevaux de la vie sur les avenues de l'être. Mais si l'aurige veut faire franchir des précipices aux chevaux, ou les lancer à travers le feu ? L'évolution est cette ordalie par laquelle il nous faut passer et à laquelle tout notre être, horrifié, cherche à se dérober et ne peut néanmoins que se soumettre. Une invisible main, — sans cesse, nous pétrit, nous martèle, nous tourne dans les flammes sans cesse nous blesse et nous meurtrit, nous brise et nous met à mort afin de nous parfaire et de nous donner une vie



plus haute. Comment ne nous débattrions-nous pas, comment ne refuserions-nous pas de toutes nos forces le fouet ou le fer rouge qui s'abattent sur nous ? Comment la Nature entière ne se serait-elle pas érigée contre cette Volonté qui allait la sacrifier encore une fois pour lui faire enfanter l'homme ? Comment n'aurait-elle pas trouvé perverse cette Volonté qui fouillait sa chair somptueuse et amorphe ? Comment ne lui aurait-elle pas donné le nom de Mal et n'aurait-elle pas jugé mauvais l'acte auquel elle l'obligeait ?

Tant de souffrance, et si longtemps, a précédé l'apparition de l'homme. Comme s'il avait fallu rompre le corps dont il naissait et le reconstituer différemment. Comme s'il avait fallu tourner les os dans un autre sens et donner à chaque chose une fonction nouvelle. Et c'est bien ce qu'il a fallu faire. Nous imaginons-nous quel martyr ce serait pour nous s'il nous fallait apprendre à nous modifier physiquement, quel tribut de torture il nous faudrait quotidiennement verser pour devenir ce que nul n'a jusqu'à présent imaginé ?

Or, qui nous dit qu'en ce monde de progrès perpétuel, nous n'avançons pas vers un autre état de nous-mêmes, qu'il ne nous est pas demandé d'accoucher d'un être nouveau et que le bain de sang où les guerres et les maux de toutes sortes plongent l'humanité ne sont pas, justement, les premières affres de cette future naissance ?

S'il est un Dieu, cependant, qui prend plaisir à nous jeter vivants à la géhenne et à nous immoler, nous L'appellerons mauvais et, au contraire, honorerons ce qui veut L'en empêcher. La splendeur nous terrifie. Diabolique nous semble la voix qui nous invite à renverser l'équilibre crépusculaire où nous vivons d'habitude. Et nous voudrions nous réfugier aux pieds de ce qui nous y maintient par la contrainte et lui promettre allégeance éternelle. Mais autre chose, en nous, élève sa voix inexorable et douce, exigeant l'aventure. Un conquérant de feu respire en notre cœur, et ses yeux visionnaires sondent des firmaments dont nous ne nous doutons pas. De triomphe en triomphe, il monte et s'ensoleille. Chaque victoire arrachée à la résistance du monde obscur devient leur nouvelle. Chaque progrès de la Terre est maîtrise d'un interdit. Chaque pas en avant de l'homme est sacrilège par rapport au passé, mais par rapport à l'avenir sanctifie la Nature et la délivre de ses antiques chaînes.

Taxée d'apostasie, la victoire est dégradée. Les héros en demeurent inconnus, ou sont traînés aux gémonies. Les puissances du cosmos se liguent et brandissent leurs oukases, imposent leurs châtements. Dieu morne et satisfait, le passé trône sur toutes les choses créées. Énorme, il les paralyse et interdit qu'elles croissent vers davantage de lumière. Il est le Temps qui les engloutit, il est la Mort qui les fige en le sarcophage de leur forme imparfaite et leur dénie le droit de vivre encore et de changer. Mais la Vie est plus forte. L'Esprit de la Mort a beau immobiliser les innombrables corps où joue le mouvement de la Vie, il a beau pétrifier chaque créature pour l'empêcher d'avancer, aucun de ses charmes ne peut prévaloir contre l'Esprit de la Vie qui enfante, libère et se répand.

Sans fin, l'Esprit de la Mort qui règne sur la Nature oppose sa résistance et menace : « Tu ne mangeras point du fruit. » Et sans fin, la Vie brave la Mort et sans fin la défait. Telle est la loi de l'évolution. En la forme qui semble définitive, une force nouvelle s'insinue, une lumière descend, instaurant un autre mode. Les corps résistent, se contractent et s'effondrent — ou se transmutent. Le minéral se change en l'herbe, le lézard en l'oiseau, et l'animal en l'homme. Tout est miracle dénouant l'enchantement de la mort.

En nous, se résume l'histoire de la Terre, des agonies et des conquêtes depuis la Nuit des Temps. Les

reliques invisibles de ce qui nous mit au monde sont en nous, en nous les images du grand combat qui nous fit naître, en nous les phases de la guerre entre l'Esprit de la Mort et celle qui devait être la mère du genre humain. Il n'est que d'écouter en nous le bruit de la vie, l'ample rumeur du souffle en nos poumons, le bruissement du sang dans nos veines, le gong mystique de notre cœur ; il n'est que de considérer l'arpège de la pensée ou l'envol de l'amour ; il n'est que de voir notre main qui œuvre et notre corps qui apprend à se jouer de ses propres lois, à se dompter ou à dompter l'Espace — que sont cette conscience, cette maîtrise et cette joie, sinon les trophées qu'Ève arracha jadis à l'Esprit de la Mort qui nous interdisait de naître ?

Portée par les milliers et les milliers d'années que nul ne calculait, sa victoire se répandit sur la Terre. Et dans un corps différent de tous les autres corps, façonné pour obéir à d'autres besoins et pour exprimer d'autres pouvoirs, l'homme commença d'être — et il était pareil à un enfant nouveau-né endormi sur les genoux d'une déesse. Et le berçant, lui chantant l'alphabet de l'instinct supérieur qui allait le guider, la déesse incarnée dans la femme contemplait le nouveau Ciel et la Terre nouvelle qu'elle avait donnés à l'homme. Longtemps, elle regarda ainsi. Et longtemps, l'homme dormit avant de se découvrir ; longtemps, la vie lui fut un rêve où il apprit à se rejoindre dans l'inexploré. Puis, il y eut un moment où il fut définitivement de l'autre côté des choses ; le grand passage était accompli ; dans une autre sphère, il ouvrit les yeux, pour jamais distinct du reste de la Nature et conscient de l'être, et il comprit le sens de ce qu'il avait parfois entraperçu et le sens de ses gestes somnambules et des sons qu'il articulait. Et il sourit à la déesse mère.

Ce sourire, à l'aube du monde humain, est sourire intérieur, reconnaissance spirituelle, élan de l'âme dont rien, peut-être, ne traduit extérieurement la douceur et l'amour. Il n'empêche. La divine alchimie a produit son chef-d'œuvre. Le fils de la boue primitive, des pierres insensibles, des végétaux et des bêtes, l'ultime rejeton de la dynastie terrestre, le voici debout en la nef de ce nouveau corps tout à la fois robuste et souple, autonome et soumis, capable de percevoir et de pressentir, de découvrir et de créer. Hier, il n'existait pas et, enjambant l'abîme, il existe aujourd'hui. D'où venu ? Et pourquoi ? Il ne peut être que le descendant de cette matière ignée qui, se refroidissant, devint la Terre autrefois. Mais comment ? Comment cette peau et cette chair sont-elles issues de l'argile ? Comment cette bouche qui sourit et qui parle vient-elle du mutisme buté des granits ? Et comment ce regard où, parfois, luit une flamme de bonheur a-t-il été transmis par une planète aveugle ?

Est-ce soudain trop de beauté ? Nous y sommes depuis si longtemps habitués que nous oublions de nous émerveiller. Et pourtant, il y eut vraiment ce moment miraculeux où la création sauta au-dessus du vide, se jeta dans l'inconnu et, au prix de douleurs immenses, progressivement, inexplicablement, irrécusablement, devint l'homme. Et l'homme vit ce que nulle créature terrestre avant lui n'avait vu et qui, pourtant, d'une certaine manière, avait toujours existé. Il vit le ciel et le Soleil<sup>1</sup>, la Lune et les étoiles et, avec une lenteur incrédule, apprit à séparer la Terre de l'Espace qui l'entourait, à déchiffrer l'hiéroglyphe de la Nature, à entrer en possession du monde et à s'en croire le maître sans toutefois en percer la véritable raison d'être ni l'ultime réalité.

Quel est ce monde, en effet, que nous sommes seuls à percevoir et qui s'évapore à peine changeons-nous de conscience, glissant au fil des eaux du songe ? Quelle est la réalité de ce monde qu'ignorent tous ses autres habitants ? De quel mirage sommes-nous captifs ? Ces continents d'étoiles au-dessus de

---

1 D'Indra, le dieu du plan mental (qui est celui de l'homme), le Vêda proclame : « Il a amené le Soleil à naître » et, s'adressant directement à lui, reprend : « Tu as fait briller le Soleil et l'Aurore. »

nos fronts, ces milliards de fleurs d'or ouvertes dans la nuit ne sont-elles que phantasmes ? Comment affirmer qu'est seul réel l'univers que perçoivent nos sens et notre pensée et que le reste de la création se trompe ? Et si nous aussi nous nous trompions ? Si nous ne voyions pas tout ? S'il y avait, ou s'il devait y avoir un jour une conscience qui connaisse sans erreur, une raison supérieure à la nôtre, qui, d'emblée, sache le sésame de l'univers et, sciemment, le prononce ?

Nous sommes devenus l'homme en acquérant d'autres yeux, et voici qu'il nous semble que ces yeux ne voient peut-être pas davantage ni plus clairement que ceux d'autres espèces qu'en notre innocence et notre futilité nous nommons inférieures. Le monde est-il donc un dédale où l'on passe d'un ensorcellement à l'autre, plus subtil et raffiné, sans espoir de délivrance ni de rémission ? Ou bien est-il un temple immesurable où l'on naît sans cesse à une divinité plus haute ?

Dans le clair-obscur de l'aube humaine, ces questions, bien sûr, n'existaient pas encore. La pensée n'était pas encore formée. Le doute n'était pas encore venu. Il n'y avait que l'homme instinctif, pareil à un petit enfant se découvrant et découvrant le monde. Puis, il y eut le temps où la brute avidité du chasseur devint plaisir de regarder les bêtes s'ébattre dans les clairières. Et il y eut le temps où l'offrande fleurie de la Terre devint bonheur des yeux. Et il y eut le temps où la beauté des femmes et la force des hommes et la gaieté des enfants devint paisible joie de l'âme.

L'homme n'a jamais cessé de naître et de se préciser à lui-même — et peut-être n'est-il pas encore tout à fait né. D'ébauche en ébauche, il avance et s'évanouit pour reparaître, enrichi de neuves découvertes et de nouveaux mystères. Celui qui sonde aujourd'hui l'Espace prolonge celui qui, jadis, redoutait la foudre et le tonnerre. Quels désirs sourdaient en lui à la vue de choses qui ont perdu pour nous toute saveur ? Quelles rages impuissantes s'emparaient de lui lorsqu'il ne comprenait pas ce que nous savons depuis toujours ? Quels rêves l'habitaient, dont nous sommes la magique incarnation ?

Ce qui l'avait suscité d'entre les animaux nous traverse à présent. À l'infini, se répand l'onde de la Vie. La force créatrice ne s'est pas arrêtée, une fois l'homme apparu. Au contraire, elle a poursuivi en lui son travail plus librement qu'avant, car il était un matériau plus plastique pour l'exécution de ce qu'elle avait entrepris et dont notre déséquilibre montre qu'il y manque encore le principal, peut-être. Sans cesse, elle a travaillé en lui et, en nous, continue maintenant<sup>1</sup>.

De quoi sommes-nous alors le prologue, qui, en dépit de notre résistance, existera un jour ? (Car nous résisterons ; le passé, d'ores et déjà, résiste ; tout ce qui a tant souffert pour s'établir et qui ne veut pas disparaître, qui est prêt à pirater nos élans vers de plus hautes sphères, tout cela s'accroche à ses fiefs menacés, résiste en ce moment précis dans notre pensée, dans nos sentiments et jusque dans notre corps à la poussée de ce qui veut naître et doit nous dépasser.)

À peine engagé — et c'est à notre insu —, le nouveau combat est d'avance gagné par cela qui nous meut et, né au début des temps, devient plus clair en nous, éclairant de mieux en mieux le monde hors de nous. Quelque résistance que nous opposions à notre transcendance, si violemment que nous outragions la Grâce qui s'épand sur nous pour nous laver et nous donner d'autres yeux, capables de

---

<sup>1</sup> « L'animal est, dit-on, un vivant laboratoire où la Nature a mis l'homme au point. Il se peut de même qu'à son tour l'homme soit un laboratoire pensant et vivant, et qu'en lui — et avec sa consciente collaboration — elle entende élaborer le surhomme, le dieu. Ou plutôt ne doit-on pas dire : manifester Dieu ? » Sri Aurobindo, *La vie divine*.

percevoir ici même un autre monde encore, si traîtreusement que nous niions l'essence de notre être et la réalité primordiale de notre substance, qui est lumière, la victoire, d'avance, est inscrite en le moindre de nos mouvements. Nous portons en nous ce qui nous efface et qui nous transfigure.

Ainsi, depuis le début, ne cessons-nous de nous donner le jour, d'acquérir et de parfaire toutes sortes de maîtrises pour nous mieux devenir et exprimer l'ineffable secret qui brûle et chante au fond de nous. Depuis la première aube de la Terre, tout progresse aveuglément, mais infailliblement vers un destin formidable où n'existe que Dieu, nous disent les voyants. Que nous nous retournions, en effet, et nous ne voyons que victoires toujours plus éclatantes jalonnant l'histoire de la Terre. N'en pouvons-nous déduire que, devant nous, dans son avenir, autant de triomphes, pareillement, nous attendent en une identique ascension, chaque nouveau combat contre l'antique gravitation, contre l'Esprit de la Mort, se situant plus haut et chaque nouveau succès nous transportant plus haut encore ?

Quel monde, alors, est à nos portes ? De quel univers sommes-nous gros ? Qui sommes-nous donc, par-delà l'apparence des jours, pour que pareilles questions se puissent formuler ? Animaux hier, aujourd'hui thaumaturges, que serons-nous demain ? De la léthargie animale, nous sommes passés à l'humaine vigilance, donnant ainsi, et sans nous déplacer physiquement, un visage nouveau à l'infini. À un complet éveil que n'interrompra nulle rechute dans le sommeil obscur, à un Jour intégral que ne borneront plus les voix de la Nuit, nous devons maintenant accéder, donnant encore un nouveau visage à l'infini<sup>1</sup>. Nous allons changer, et l'univers changera pour nous sans cependant changer pour le reste de la création. Car au même endroit, existent simultanément bien des univers. Et il en est un, totalement inconnu, qu'il nous faut à présent conquérir, de même que, jadis, devenant hommes, nous avons conquis celui où nous vivons aujourd'hui. Car l'animal, près de nous, en perçoit un qui n'est pas celui que nous voyons ; les plantes, autour de nous, vivent en un monde différent ; et en un autre monde encore, sommeille la matière qui, tous, nous constitue. Au même endroit, les plans différents s'enchâssent sans se confondre, et l'évolution consiste, dirait-on, à glisser comme sans bouger d'état d'être en état d'être, d'univers en univers. Jusqu'où cela doit-il se poursuivre et où est alors la réalité ? N'est-il rien que nous puissions nommer absolu ? Se peut-il vraiment que notre ciel et ses myriades de constellations n'existent que pour nous, que pour l'esprit humain ? Au seuil d'un nouvel inconnu, le sphinx une fois encore interroge : qui sommes-nous et quel est donc ce monde où nous vivons, qui existe sans doute et cependant n'existe pas ?

## 2. Retour à l'Origine

Quel est ce monde où nous ne cessons de voir le Soleil tourner autour de la Terre tout en sachant que c'est le contraire qui est vrai ? Ce monde identique pour tous et que chacun voit différemment et vit à sa façon ? Ce monde de matière qui se décompose ou se métamorphose dès lors qu'en nous les appétits et les passions même les moins matériels se donnent libre cours, que flambe la colère, crépite le désir, s'abat le désespoir, ou respandit l'amour ? Ce monde dont nous avons longtemps cru que le centre était une Terre immobile et qui, aujourd'hui, s'évade en le plan quasi aspatial de la relativité ?

Pour savoir, le devin qu'est l'artiste s'absorbe en ses rêveries, le mage qu'est le savant s'absorbe en ses calculs, l'anachorète s'absorbe en sa vision, chacun témoignant d'une quête jamais achevée, d'une foi

---

<sup>1</sup> Ainsi, dans l'extase de Saint Jean, la Jérusalem céleste, descendant sur la Terre, établit-elle un ordre nouveau : « Puis je vis un ciel nouveau, une terre nouvelle. » *Apocalypse*.

indomptable en quelque Vérité inconnue. Soulever le voile et enfin contempler dans son éblouissante nudité l'origine de notre être, est-ce vraiment possible à certains ?<sup>1</sup> Et quel art, quelle science, quelle ascèse pourraient nous faire tous et totalement renaître en la Mère unique de tout ce qui existe ? Alors, nous saurions sans doute ce qu'est le monde, puisque nous en posséderions la source incandescente. Et tout aurait un sens immédiat, dont ne nous donne pas encore l'idée la mosaïque qu'au fil des siècles l'artiste, le savant et le saint composent pour nous parler de nous et de notre délivrance.

Sans trêve, quelque chose, en nous, se tend avec eux vers ce qui est au-dessus de nous, cherche à voir ce que notre habituel aveuglement renie. Et sans trêve, ils nous enseignent un autre regard où l'impossible vient ensorceler la conscience et lui offrir les occultes réalités de notre être. Musique et théorèmes, poèmes et cilices, formes sculptées dans la pierre ou peintes sur la soie, recherches en laboratoire, extatiques immersions dans la lumière intérieure assaillent le Silence afin de le traduire.

Ainsi la Terre apprend-elle à détecter l'océan galactique où elle flotte, telle un oiseau endormi. Et les eaux de l'Être primordial, la berçant, lui inspirent un songe interrompu par rien, où l'univers lui apparaît sous des masques changeants. D'âge en âge, elle se précise à elle-même, et chaque création nouvelle, chaque nouveau règne est une nouvelle étape de son langage odysseén. Or, se multipliant à l'infini dans l'humanité, elle orchestre en ce moment son psaume et le diversifie, l'élève vers des sommets où la voix se fait séraphique, ou bien l'approfondit jusqu'aux demeures de ténèbres des titans, amplifie le moindre accent et le transforme en l'étreinte d'un amant ou en révolution, en le sourire d'un enfant ou en cathédrale, en une philosophie, une découverte ou un assassinat, en une profusion de phénomènes dont la simultanéité, de surcroît, décrit autre chose que ce qu'indiquent leurs formes isolées. Car rien ne peut être séparé de rien. Le génocide fait partie de la même œuvre que le chant du rossignol, disent les voyants.

Mais, demande l'homme effaré, si leur vision est véridique, quel est ce monde, alors, où nous avons eu accès en séparant le Bien du Mal et pour lequel le Bien et le Mal n'existent pas ?

Peu à peu, il faut apprendre une autre loi. L'artiste tire un chef-d'œuvre des plus basses obscurités de l'être ; à son commandement, l'horreur devient sublime et l'âme rayonne au milieu des enfers. Sur les traces de l'Esprit créateur, le savant inventorie le monde, ausculte l'avenir et ne voit partout qu'une Énergie probablement consciente qui, de plan en plan, se laisse définir pour se révéler plus insaisissable et livrer des secrets qui n'ont rien à voir avec le Bien non plus qu'avec le Mal. L'ermite ferme les yeux pour mieux écouter la question retentir dans ses profondeurs. Et tout, peu à peu, se fait silence. Quel est ce monde? Quel est ce monde qui défie d'autant plus l'analyse qu'on l'étudie davantage? Chaque réponse ne conduit qu'à une question plus insoluble, chaque connaissance ne s'ouvre que sur un plus âpre mystère. Quel est ce monde où je vis et qui me fait mourir ?

À force de contemplation, la question cesse même de se poser. Seul, demeure le Silence infini et lumineux, plus tangible qu'aucune matière. Est-ce cela, la réponse ? Mais alors, quel en est le sens, à supposer qu'elle en ait un ?

Le Silence est dimension parfaite où, autrement, se vit le monde : sur les sommets de la Beauté pour l'artiste, dans les profondeurs de la Découverte pour le savant, au sein de Dieu pour le mystique. Et ce

---

1 « Connaître ce qui est l'origine, c'est saisir le point nodal du Tao. » *Tao t'ou king*, XIV.

qui est pour nous poème ou symphonie est pour eux corps lyrique avec lequel ils vivent en leur tréfonds, déité de chair subtile qu'ils enlacent et qu'ils aiment et dont, écho incantatoire, seule la voix magique nous parvient. Ce qui est pour nous équations est pour eux, en eux, torche divine qui brûle dans la nuit, vertige du génie aussi ardent que la fièvre d'amour. Ce qui est pour nous prière et macération est pour eux vision vivante et aventure au cœur de l'être patiemment changé en un paysage infini où, de danger en danger, se conquiert l'image du Béni, le corps du Bien-Aimé.

Folies ? Mensonges ? Nul aujourd'hui n'oserait dire qu'Homère ou Mozart ou Einstein étaient des menteurs ou des fous. Ils voyaient autre chose que nous, pourtant, qu'ils traduisaient en une langue plus haute que la nôtre et qui est à présent notre orgueil. De même — et plus encore — les voyants, qui vivent sur d'autres versants de ce monde aux strates si nombreuses.

Ainsi est-il donc vraiment des hommes, très rares, qui voient la Réalité, l'invisible auréole du monde, son assise et son acmé. Un flot pénètre en eux, comme un océan dans la grotte de l'être, et les inonde de savoir, les enivre de lumière, les transmue en cela même qui se révèle à eux. Depuis le fond des âges, ils s'élèvent et tracent patiemment le chemin. Nul ne sait d'où ils tiennent leur science, car ils disent qu'ils la tiennent de Dieu, et nul ne sait ce que cela signifie.

Au fil des millénaires, ils ont lancé le vaisseau de leur âme pour sillonner l'océan du Divin et découvrir les continents inconnus que voilent à nos yeux les apparences du monde et qu'en conséquence nous nous hâtons de nier. Mais si l'aveugle ne voit pas les couleurs, devons-nous dire qu'elles n'existent pas ? Et si l'animal ne perçoit pas le cosmos, devons-nous en conclure que le cosmos est un mirage ? S'il est des hommes qui peuvent voir au-delà de ce que nos sens nous permettent de comprendre, devons-nous les tenir pour des charlatans ou des hallucinés ?

Or, il n'est justement d'au-delà que de nos sens, et au fil des millénaires ils ont vu cet au-delà. Mus par l'instinct sacré des grandes profondeurs, guidés par une présence impérieuse en eux, qui est aussi en nous, ils ont fermé les yeux, se sont laissés pétrifier vivants, ont permis que leur souffle s'amenuise au point de ne plus dépendre que d'une très lointaine pulsation dans l'espace grandissant de leur être. Alors, le Silence a déployé en eux ses ailes d'immensité, et tout s'est fait Lumière, Éternité, Vérité.

Cela aussi, ce fut le présent qu'Ève offrit aux hommes : le pouvoir de devenir conscients de Dieu, par-delà le Bien et le Mal qu'elle leur faisait découvrir. Nous ne saurons sans doute jamais comment le don fut transmis, ni combien de centaines de millénaires il y fallut. Aujourd'hui, nous n'en sommes encore qu'à déchiffrer notre plus ancienne préhistoire, découvrant avec autant d'effroi que d'émerveillement qu'il y eut un âge où un être qui n'était pas encore l'homme, savait fabriquer des outils. Mais bien sûr nous ne saurons jamais comment il en capta l'inspiration. Nous ne saurons jamais non plus comment, devenant cohérent, ce langage se fit un jour véhicule du mensonge, comment nous en vîmes à nous leurrer les uns les autres au sein de la trompeuse Illusion du monde tel que le perçoivent nos sens. Reflet de ce mensonge universel, participation inconsciente et nécessaire ? Pas davantage ne saurons-nous précisément comment le spasme brutal, aveugle et sans joie des bêtes se nimba lentement du halo de ce que nous nommons amour et qui nous confère la transparence médiumnique où un seul être vit à la fois en deux corps dont il sait tout, prévient tout, seconde tout, satisfait tout en un perpétuel sacrifice de phénix dont chaque mort ouvre les portes d'une plus haute vie.

Comment saurions-nous, alors, d'où nous vient le pouvoir de nous unir à Dieu, de Le voir et de nous fondre en Lui ? La parole est étape évolutive, l'amour est étape évolutive, l'adoration divine est étape

évolutive — éclosion d'une fleur dont la semence, depuis des millions d'années, attendait, portée dans la terre enténébrée des races d'avant l'homme. Et la fleur, à son tour, donnera autre chose, se changera en fruit ; un autre don sera octroyé à l'homme qui, dès lors, ne sera plus homme.

Mais notre sanction intellectuelle ne suffit pas, il nous faut y consentir de tout notre être : nous ne sommes pas le but de cette création vieille de milliards d'années, et nos quelques milliers d'années ne comptent guère dans la balance ; un immense courant nous porte, qui a commencé bien avant nous et qui se précipite vers quelque chose qui n'est pas nous non plus, mais à l'apparition de quoi nous ne cessons d'œuvrer. Alors, une fois encore, demandons-nous quel est ce monde où nous apparaissions, issus de ce que nous ignorons, porteurs nous ne savons de quoi, et quelle peut être la réalité d'un monde dont les contours s'effacent constamment dans la brume.

Si, pour déchiffrer les runes de la Terre, nous nous penchons sur la fosse ancestrale, quel vertige nous prend ! Reconstituant des silhouettes de plus en plus simiesques à partir de quelques ossements, nous remontons une voie qui, soudain, s'évanouit dans la nuit d'autres temps. Mais est-ce là toute notre origine ? Ne sommes-nous que des singes dégénérés ? N'y a-t-il rien à découvrir avant, un filon à dégager au fond des millions d'années qui recouvrent le monde de leur mutisme hanté par les fossiles ?

En nous se résume toute l'histoire de la Terre, Mais comment comprendre vraiment, comment éprouver que le corps que, dans l'amour, nous prenons dans nos bras vient de ce monde mort des premiers commencements, que notre peau si douce, la pulpe de nos lèvres, la gemme vive de nos yeux est pierre, argile ou cendre transmuée ? La main sorcière de la vie a caressé le corps inanimé de la Terre, et des formes, dont la nôtre, en sont nées au long des âges. Mais justement, ne sommes-nous que des formes ? Et la Terre n'est-elle que la Terre ? Ou manifeste-t-elle une volonté dont nous n'avons nulle notion bien qu'en nous elle se répercute et crée les modes de notre être ? La Terre est-elle consciente pour que, précisément, nous, ses fils, soyons conscients ? La Terre est-elle un être ?

Qu'entendaient les Anciens lorsqu'ils lui donnaient des noms et l'adoraient ? Avaient-ils plus que nous, mieux que nous, l'intuition de l'origine ? Notre mère la Terre naïveté primitive, romantisme facile ou réalisme supérieur ? Remontons, pour savoir, remontons à la mère de notre mère, à la Terre de notre Terre, au Soleil, et plus loin encore, plus haut, à l'origine de notre galaxie, plus loin, plus loin encore, à l'instant où naquit l'univers. Remontons jusqu'à l'embryon d'or du tout début et, par-delà, jusqu'au Non-Temps et jusqu'au Non-Espace qui le portent et l'entourent, dont l'univers naît et qu'il contient et qu'il lègue, de sphère en sphère, de l'infiniment grand à l'infiniment petit, à toutes ses créatures. Éveillons-nous là où nous n'existons pas. Ni nous ni aucun être et aucun univers. Cela est notre origine, notre Mère que nous portons en nous et qu'en nous, nous devons redécouvrir pour savoir qui nous sommes.

"Là, le soleil ne brille point, la lune n'a point de splendeur, les étoiles sont aveugles ; là n'ardent point ces éclairs, comment dès lors y brûlerait ce feu terrestre ? Tout ce qui brille n'est que l'ombre de sa brillance ; tout cet univers resplendit de sa lumière." (Moundaka Oupanishad, II, II, 11)

Voici le lit de tous les firmaments, le Soleil des soleils. En nous et au-delà. Partout. Voici l'omniprésente Origine, l'Origine éternelle. Voici Dieu.

Il nous faut imaginer qu'un jour, chez un être préhistorique, se révéla le pouvoir de remonter ainsi à l'origine, de percer le secret du monde, de voir Dieu face à face. De même qu'il y avait eu un temps où une main avait la première su polir un galet, de même qu'il y avait eu un temps où une voix avait la

première su raconter une histoire ou chanter sur une mélodie, de même alors y eut-il une âme qui, la première, connut Dieu et se sut immortelle. Et de même que tous les hommes sont aujourd'hui capables de polir des galets — et de faire beaucoup plus —, de raconter des histoires et de chanter des chansons — et de faire beaucoup plus —, de même tous les hommes, sans exception, sont-ils aujourd'hui potentiellement capables de voir Dieu face à face et de Le vivre.

Et c'est cela, en fin de compte, le présent qu'Ève, fit aux hommes. D'abord, elle les rendit conscients des valeurs du monde extérieur. Puis, des centaines de milliers d'années plus tard sans doute, elle les rendit conscients des valeurs du monde intérieur. En sorte qu'il y eut, pour ainsi dire, non pas un mais deux péchés originels, ou que le péché originel s'accomplit en deux temps : celui qui fit de nous des hommes et celui qui fit de nous des voyants en puissance. Et un troisième péché originel doit encore être commis, ou le troisième temps, plutôt, doit maintenant advenir : celui où, en vérité, nous deviendrons des dieux. Car si nous pouvons voir Dieu, alors nous Le devenons ou plus exactement Le redevenons aussitôt, puisque Le voir c'est savoir qu'il n'existe que Lui.

Éternelle, la vision, d'âge en âge, se propose au voyant qui, dévêtu de sa pensée, dépouillé de sa vie, dénudé de son corps, est lui-même alors la splendeur qu'il découvre, l'embrassement de l'infini qui l'arrache à ce qu'il croit être et le propulse au sommet du monde. Entre ce qu'il voit et lui-même, il n'y a ni différence ni séparation. Il est un avec ce qu'il contemple. Il n'y a que l'Un qui se contemple infiniment soi-même en l'immobile océan de sa lumière. Que l'Un éternel auquel, d'âge en âge, atteignent quelques âmes lors d'instantanés intemporels vécus par-delà l'univers tandis que le corps continue de s'inscrire dans le flux versicolore de l'Espace et du Temps.

Corps minuscule oublié dans les vastitudes cosmiques, infime forme de chair que circonscrit l'Espace et que décrit le Temps, le voyant est simultanément l'Âme du monde qui contient et le monde et lui-même. Sa conscience, soudain immensifiée, englobe tout en sa Lumière sans limites et qui se connaît elle-même. Sa pensée s'abolit dans un silence gigantesque où, irrécusable, la gloire de l'Être se découvre sans fin en sa surpuissance et sa sérénité. Foudroyé, ressuscité, au sens de sa réalité, l'homme, alors, est Dieu, car il n'y a que Dieu depuis toujours et à jamais. Dieu, Lumière consciente infiniment partout, Lumière plus ancienne que la plus ancienne des étoiles, que le plus ancien des univers, dont aucun n'est le premier, Lumière d'avance projetée par-delà le plus lointain des univers, dont aucun n'est le dernier, Lumière d'une immobile et majestueuse véhémence, connue immédiatement et depuis toujours et pourtant toujours aussi nouvelle que l'inconnu.

Et cela que voit le voyant et qui n'a jamais cessé d'être, cela qui est lui et qu'il n'a donc jamais cessé d'être, lors même qu'il était perdu dans le tourbillon syncopal du monde extérieur et lors même, aussi, qu'il n'avait pas de corps et qu'il n'était pas né, cela qui n'a pas de cause et qui est la cause de tout, c'est la Réalité transcendante, éternelle, infinie de l'univers. Et s'unissant à cela, devenant cela, redevenant conscient de cela qu'il est de toute éternité, le voyant, symbole avant-coureur de l'humanité entière et de toute la création, connaît de tout son être que cela est lui. Il est envahi de la connaissance de son propre être véritable qui est tout et partout : Moi — et là, est la réponse à toutes les questions. Moi l'origine et la raison des choses, moi le mystère des mondes, moi l'énigme de mes jours, moi Dieu, il n'existe que moi depuis toujours et à jamais. ["Sô'ham asmi, je suis Lui." (Îsha Upanishad, 16) "Tat twam assi, tu es Cela." (Tchândôguya Upanishad)]

Le voyant rouvre les yeux. Il a de nouveau un corps, il est de nouveau dans l'Espace et le Temps. L'éternité spatiale de la Divinité qu'il était l'instant d'avant s'est retirée comme l'océan, laissant seul



visible le paysage varié de la plage du monde. Mais à présent, il sait, s'apprête à savoir avec les mots du monde ce qui dépasse toute parole : "Tout ceci est moi, tout ceci que peut embrasser ma vision est moi, et tout ce qui dépasse dans le Temps et l'Espace la vision des hommes est également moi. Je suis le ciel et la Terre, l'homme et l'insecte, et ce qui viendra après l'homme. Je suis le grain de poussière et la plus énorme galaxie. Je suis mon ami et mon ennemi et la foule qui m'ignore. Je suis celui qui aime et celui qui hait, celui qui donne et celui qui prend, celui qui tue et celui qui est tué. Je suis le lépreux, la prostituée, l'ermite, l'artiste et le savant. Je suis la pourriture et l'or, le venin dans les crocs du cobra et le baume qui apaise. Je suis la guerre et la paix, la mort et la vie et ce qui les dépasse. Je suis l'endroit où je me tiens, celui où j'étais hier, celui où, demain, me porteront mes pas. Rien ne peut m'advenir, que moi-même. Rien ne peut me surprendre, ni me blesser. Tout est moi, tout est la joie éternelle d'être moi."

S'il a perdu la conscience de l'Infini et de l'Éternité, il en a cependant conservé la mémoire, comme nous pouvons nous souvenir, au cœur de la nuit, du soleil et de son éclat. Il ne se perçoit plus incommensurable, ne se sent plus inaccessible à la naissance et à la mort. Mais il sait qu'il l'est. Jour après jour, il apprend à se souvenir, mémoire qui médite : "À l'infini, à l'infini j'étais répandu comme un océan, comme un Soleil sans limites. Il n'y avait pas de haut et pas de bas, pas de fond et pas de surface, pas d'horizon, pas de rives, pas de dedans, pas de dehors, il n'y avait que cela qui est moi dans l'éternité.

"Et voici que, revenu dans mon corps, je comprends que cela est toujours là, à l'endroit où je suis et partout sur la Terre et partout dans l'univers, partout dans l'incalculable immensité de l'Espace et du Temps qui n'a pas de début et pas de fin.

"Cet infini vivant de mon être, cette éternité vivante de mon âme est toujours là, simplement recouverte par les milliards d'apparences du monde. Et je sais que, derrière chaque grain de poussière et chaque étoile et chaque visage, il n'y a que moi, à l'infini et dans l'éternité.

"Et je sais que, pour chaque chose et pour chaque être, il en est exactement de même, que l'âme de chaque être et de chaque chose est pareille à la mienne, pareillement éternelle et infinie."

Mais si c'est là tout ce qu'il faut comprendre, qu'est alors cette négation de la Vérité que la vie nous impose ici-bas ? Que sont ces ténèbres qui étouffent et ce corps qui entrave ? Prison, tout est prison, folie, mensonge. Car de cet infini de Lumière consciente, il faut retourner à l'obscurité de la conscience extérieure où tout est discorde, absence et mort ; de cette Joie et de cette Paix sans cause, revenir à la souffrance sans raison ; de ce vivant Savoir éternel de l'âme, retomber dans l'ignorance et l'impuissance des jours humains ; de cet océan d'Amour sans objet, être rejeté dans l'égoïsme borné, l'ingratitude et l'hostilité de la vie sur la Terre — pourquoi ?

Peu à peu, la façon ordinaire de penser, de sentir, de vivre lance ses tentacules. Comme un soleil silencieux, à l'arrière-plan, l'âme continue de savoir, tandis que le front est investi par l'incompréhension : "Que s'est-il donc passé pour que, de la Conscience divine, j'aie été précipité dans l'inconscience humaine, et non pas seulement après cette extase que j'ai connue, mais lors de ma naissance, et non pas seulement lors de ma naissance en ce corps, mais lors de ma toute première naissance, il y a des temps incalculables ? Saurai-je jamais quel est ce monde dont, à présent, je connais l'origine et qui semble la nier ?"

Alors, à nouveau, l'homme se pose le comment de toute cette création à laquelle il appartient et dont il ne peut se déprendre, qui est lui et dont tout le sépare, dont le Maître et l'Auteur, dont le Dieu est en lui et n'est autre que lui, mais dont l'apparition lui demeure un mystère. Déité amnésique, il cherche en son tréfonds le mantra<sup>1</sup> libérateur. Il se force à l'ascèse pour retrouver la mémoire de ce qu'il sait déjà.

Sa vision, comment la communiquerait-il à personne ? Qui pourrait la comprendre, ou l'admettre ? Quel homme pourrait croire la Vérité ? Un tel abîme sépare ce qu'il a vu, connu, été, de ce que perçoit à présent sa conscience. Seul, l'infini peut savoir l'infini ; seul Dieu connaître Dieu. Et tout le reste est nuit.<sup>2</sup>

Du moins peut-il désormais savoir que, même sous le plus grossier des masques, il n'y a que Dieu, que, même travesti en haine, il n'y a que l'Amour, que, même grimée en ténèbre, il n'y a que la Lumière : "Ô infini de mon être à jamais resplendissant." Envers et contre lui-même tel qu'il se retrouve en le monde, il peut le savoir, et que Dieu est partout et en tout, voulant ce qui se passe et conduisant l'univers sur d'imprévisibles voies qui ne peuvent mener qu'à Lui, qu'à une apothéose où la création entière s'illumine comme, en un instant d'extase, il s'est illuminé, lui, le voyant.

Alors, un sens commence de se dégager, comme si le contenu de cette extase remodelait à son image la pensée qu'elle hante et qui ne sait plus la saisir pour s'y dissoudre à nouveau. Comme si Dieu écrivait dans le cerveau humain les mots qui connaissent la réponse aux questions millénaires.

Une pensée — une sagesse — domine : invivable, irrécusable, la Vérité trône en l'homme, qui s'y soumet et apprend pas à pas à la retrouver. Dût-il y consacrer une éternité de recherches, il ne peut s'y soustraire ; dussent toutes les contradictions l'assaillir et saper l'édifice intérieur, nul autre destin ne lui est plus possible. Tout peut devenir obscur en lui, et l'asphyxier, n'importe, il n'y a plus rien d'autre à vivre, que cela, que le Je éternel de son être à reconquérir en l'univers entier.

Il n'a pas la foi. Il est au-delà de la foi. Il sait. Au nom du monde, il connaît Dieu et, au nom du monde, doit Le devenir toujours plus complètement. L'image, changée en nostalgie, berce ses jours assombris et lui tient lieu de phare. Ce ne sont presque plus que des mots, mais des mots vivants, dont il a, au nom du monde, éprouvé la substance : "Tout est Dieu, Dieu est tout et en tout. Ici même où je suis en ce moment, il n'y a que Dieu, et là-bas, à des millions d'années-lumière, il n'y a aussi que Dieu, exactement le même ici et là-bas, le même en l'infime et l'immense, en le monde et en moi, depuis toujours et à jamais<sup>3</sup>. L'Espace est Dieu, le Temps est Dieu. Tout est l'Éternité.

"Visages, ô visages fugitifs du monde contenus sans savoir en ce qui ne passe pas, constitués de ce qui n'est pas éphémère et portant ce qui n'a pas de durée."

Jusqu'au moment où la vision, ayant tout à fait remodelé la pensée, la nostalgie se mue en évidence, la révélation en nécessité. Frappé de plein fouet, l'homme soudain comprend en son humanité quotidienne

---

1 Sri Aurobindo définit le mantra comme "une parole de mouvoir née des profondeurs secrètes de notre être" qui peut "créer en nous de nouveaux états subjectifs, modifier notre psychisme, révéler une connaissance et des facultés que nous ne possédions pas avant." (The Upanishads)

2 "Ce qui est nuit pour tous les êtres est veille pour celui qui s'est maîtrisé et ce qui est veille pour eux n'est que nuit pour le sage qui voit." *Bhagavad-Guîtâ*, II, 69.

3 "De quelque côté que tu te tournes, là est la face de Dieu." (*Le Coran*)

ce que son impersonnelle sagesse de voyant lui dicte et lui répète : "Ici, oui, ici où je me tiens, marchant parmi les hommes, il n'y a que Dieu."

Et la Vérité de l'univers que, d'espèce en espèce, la Terre, au fil des âges, s'est efforcée de manifester, se trouve soudain conquise en un coup d'œil ensoleillé, qu'il faudra d'autres âges pour incarner en une espèce vraiment solaire.

Combien d'hommes sur la Terre sont-ils ainsi conscients de Dieu ? Combien ont fait retour à l'Origine ? Pour le reste de l'humanité, en dépit et à cause des religions, Dieu n'existe pas. Car Dieu ne peut exister pour la conscience humaine qu'une fois l'homme identifié avec Dieu. À défaut de quoi, c'est une idée purement ethnique de la Divinité — non une réalité vivante, mais une dépouille rutilante ou terrible animée par des prêtres ventriloques, un automate dogmatique sur les tréteaux du monde. Et cela, le voyant le sait ; face aux credo de toutes sortes, le sage accepte la défiguration et en absout le monde, comprenant qu'elle est inévitable de la part de l'esprit humain captif de l'ignorance.

Il se tait. Il sourit. Il répand sans un mot sa compassion et son amour sur chacun. Lui, qui connaît que tout est Dieu, sait que Dieu est aussi absent du monde des hommes que notre Soleil est absent du monde des bêtes. Comment, dès lors, ne comprendrait-il pas l'athée, lui qui est conscient d'être Dieu, et que Dieu qui est tout est également l'athée<sup>2</sup> ? Que reprocherait-il, et pourquoi, au renégat, au tartuffe ou à l'indifférent ? La mansuétude et la compréhension sourdent de lui et recouvrent la création entière. En veut-on à l'animal d'ignorer le mouvement des astres ? Justement, passe près de lui un chat ou un chien, ou bien un oiseau chante. Faut-il croire qu'en la grâce et la perfection de leur espèce, ils soient maudits parce qu'ils ignorent ce que l'homme connaît ? Pourquoi l'homme serait-il alors damné pour son ignorance de ce qui dépasse sa nature même ?

Empli d'un grandissant amour pour tout, le sage se penche sur le monde depuis les hauteurs de l'Éternel. Ses yeux sont illuminés d'une douceur que les autres hommes ressentent sans la comprendre pourtant. Il les regarde et les bénit. C'est désormais son unique tâche sur la Terre : non pas juger, non pas châtier, mais aimer, mais bénir tous et chacun sans exception. Ainsi que le fait Dieu Lui-même. Et sans fin la sagesse bat en lui comme un cœur contenant toute chose et tout être. Il sait ce qui convient à chacun pour, un jour, posséder et être la vérité que lui-même possède et qu'il est. Et il le donne sans compter ni rien demander en retour.

Un jour, tout ce qu'il voit — et tout ce qu'il ne voit pas — se connaîtra Dieu. C'est en fait la seule chose qu'il sache et pour laquelle il vive. Et l'univers qui est Dieu lui apparaît alors comme une immense Idole en gestation, comme une Divinité qui ne cesse de s'enfanter et doit peu à peu se révéler tout entière.

Non né pour la conscience terrestre, Dieu, partout présent, comme un Soleil sans orbe, berce son fruit aveugle qui, fatalement, doit Le voir un jour. Car de même qu'au fil des âges, s'est formée sur la Terre une race capable de nommer l'Espace et le Temps, de reconnaître distinctement le Soleil, de recenser les étoiles, de capturer l'image des plaines sidérales, de même viendra une autre race qui, spontanément, verra et saura et possédera ce que nous ne voyons, ne savons ni ne possédons et qui est déjà là, pourtant, entrevu par éclairs par les voyants porteurs des flambeaux dont l'humanité balise sa

---

2 "L'athée est Dieu qui joue à cache-cache avec Lui-même ; mais le croyant est-il bien autre chose ? Peut-être, car il a vu l'ombre de Dieu et il s'y est cramponné." Sri Aurobindo, *Pensées et aphorismes*.

marche irréflechie, l'irrépressible ascension du mystère de son être.

En fait, s'élève ici un formidable récif où s'est souvent fracassée la pensée humaine. Derrière le sourire inaltérable du sage, par-delà son regard d'amour, l'explication est-elle toujours la même de ce qu'il perçoit, à supposer que cela soit identique ? Ses mots humains, traduisant la même Réalité, formulent-ils une vérité unique ? N'y a-t-il pas maintes façons de décrire l'ineffable et de le communiquer aux hommes ? N'existe-t-il pas des moyens opposés, peut-être contradictoires, de le leur révéler ? Être et Néant ne sont-ils pas l'un en l'autre dissous dans la Lumière suprême et l'un n'est-il pas au profit de l'autre parfois privilégié dans la langue de la Terre ?

Ainsi va l'expérience du sage : "Si ce que j'ai vu, connu, été est éternel, cela est en ce moment précis, car autrement ce ne serait pas l'Éternité, qui contient tous les instants du Temps, dont celui-ci, justement. Et si cela, qui est infini, est partout, cela est ici même."

Ici et maintenant, Dieu — l'âme ne peut sortir de cette évidence. Submergée de vérité, elle ne connaît plus que Dieu. Et c'est là que s'érige l'écueil, inattendu et fatal, où s'échoue, pour certains, l'univers : face à l'incommensurable réalité de Dieu, tout semble creux et mensonger, le monde est irréel, et l'homme qui le voit n'est lui-même qu'une illusion faisant voile sur la vide splendeur sans défaut de Dieu.<sup>1</sup>

Or, cela, ce sens de l'irréalité du monde, est vérité. Mais en même temps, existe une vérité contraire, car rien n'est faux, ni rien n'est définitif. Et l'âme peut multiplement percevoir les choses, apprendre que, sans être fantasmagorique, notre monde n'a qu'une réalité relative et que, de règne en règne, cette réalité, sur la Terre, tend de plus en plus vers l'Absolu.

Alors, comment savoir vraiment ? Comment exprimer cette vérité unique et fluctuante, sempiternelle et versatile ?

Si nous oublions que tout est progrès dans l'univers, que rien n'y est statique, que tout non seulement s'y écoule sans fin mais encore s'y développe à l'infini, nulle solution n'est possible. Microcosmes évoluant sans cesse, nous devons comprendre que le macrocosme lui aussi ne cesse d'évoluer. Que ce que nous voyons n'est jamais qu'un flux perpétuel et non un lac immobile, un océan figé. Et que ce flux est réel, et réel son but, comme est réel ce qui le transcende à jamais. Autrement, nous resterons enchaînés à l'énigme millénaire où nos plus grandes perceptions de la Divinité se divisent et semblent s'opposer, quand, au fond, elles se complètent.

Pourquoi ? La raison en est simple.

Ou bien le monde n'existe pas, ou bien le monde est Dieu — à ce dilemme, achoppe sans fin, lorsqu'elle veut se dépasser, la conscience qui s'exprime sur la Terre et par elle. Car l'expérience des voyants est d'une transcendance où se dissout le cosmos et ses myriades galactiques.

Ce qu'ils voient, c'est une absence de monde à l'infini, et cela est tout ce qu'il y a à connaître. Cela est la

---

<sup>1</sup> C'est, en Inde, la conception de l'Adwaïta Védânta qui, moins intransigeant que le bouddhisme, reconnaît que Dieu (mais Dieu seul) est réel. L'Indien considère volontiers que le monde est une illusion, tandis que, pour les bouddhistes, ni le monde, ni l'homme, ni Dieu n'existent vraiment.

Réalité. Il ne reste plus rien, au fond de l'être, des constructions humaines, des illusions de la raison qui invente et tâtonne, affirme et doute et veut tout régenter. L'âme s'unit au Silence omniscient et s'anéantit en Dieu.

De retour à la conscience ordinaire, le voyant ou bien nie que puisse être réel le monde qui, désormais, s'offre à lui, tel un masque sur l'abstraite perfection de la Réalité suprême, ou bien pressent qu'en tout, du plus infime atome au plus énorme amas stellaire, cette Réalité est à l'œuvre et joue à se cacher d'elle-même et à se redécouvrir.

L'univers, dit l'Indien, est le jeu de Dieu, *lilâ*, jeu qui n'a rien de cruel, puisque Dieu seul existe et que c'est Lui qui se dérobe à Sa propre étreinte et se rejoint éternellement en ce que Plotin appelait "le vol de l'Un vers l'Un".

Dieu se rejoindra-t-il jamais ? Telle est en fait la seule question. Dieu se reconnaîtra-t-Il jamais, non plus en quelques voyants épars, au fil des millénaires, mais en l'humanité dont les voyants ne sont que la promesse ? L'humanité se connaîtra-t-elle Dieu, à l'instar des quelques voyants qui, plus ou moins secrètement, la guident ? Un jour viendra-t-il jamais sur Terre où seul existera Dieu, non le zombie des mystagogues, mais le Divin éternel et suprême qui est cet univers et ce qui le contient et ce qui le constitue et ce qui le dépasse à jamais ?

Si la réponse est non, si la réponse est que tout doit se révéler irréel et alors se dissoudre, l'univers, qu'il soit peu ou prou le jeu de Dieu, n'est qu'un insane rêve avorté. Mais si la réponse est oui, si Dieu doit naître visiblement, être visiblement cet univers et ses créatures sans nombre, alors tout s'illumine enfin, et la Terre que, seul, l'homme perçoit distincte des cieux s'unit à leur pure infinitude et pour jamais la devient.

Faut-il dès lors parier — et non, plus, comme jadis, sur l'existence de Dieu, mais sur Sa manifestation universelle, sur cette parousie qui nous Le rendra partout manifeste et nous refera nous-mêmes à Son image ? Serons-nous Dieu un jour ? Puisque Dieu seul existe, serons-nous un jour tous conscients d'être Dieu ? Quelle heure sonnera au beffroi du cosmos, qui marquera notre nouveau destin ? À quel divin midi devons-nous aspirer ?

### **3. L'Éden animal**

Tel était donc le sens du geste d'Ève : non seulement nous ouvrir les portes d'une nouvelle sphère de l'Être, mais nous y faire pressentir et rechercher cet Être même pour que nous nous fondions en Lui et que nous nous redevenions alors en notre vérité. Non seulement changer en hommes les créatures à demi animales que nous étions, mais éveiller en nos fibres le sens de la Divinité, mais semer en nous l'éperdu désir de découvrir la Déité du monde, mais nous faire porter, pour L'enfanter demain, ce Dieu qui, partout, nous échappe et, en tout, nous rejoint. Car Dieu n'existait pas avant le péché originel. Car avant le passage de la bienheureuse ignorance où sont les bêtes à la douloureuse connaissance du Bien et du Mal où vit l'homme, la conscience, qui ne percevait pas le cosmos, ne pouvait non plus en percevoir l'Auteur. C'est du geste d'Ève qu'est né Dieu, que son image a surgi dans la conscience de l'homme terrassé devant la gloire de l'univers qui le surplombait et dont, apparemment, il était séparé.

Et cette première naissance de Dieu dans la conscience terrestre, c'est cela que nous appelons péché originel. Ce pressentiment d'apothéose, c'est ce que nous appelons chute. Cette découverte qui est

fatalement la plus sublime de toute l'histoire de la Terre, cette découverte par l'homme d'une Présence que rien ne circonscrit et qui, cependant, s'inscrit en toute chose et tout être, c'est ce que nous appelons notre malédiction. Malédiction, le fait d'avoir une intelligence qui devine autre chose. Chute, le don imprévisible de deviner l'Éternité sans la voir. Péchés originels, le sens neuf et inné de Dieu.

Mais quel était ce Dieu, alors, qui, dans le Jardin défendit à Ève de cueillir et de manger du fruit de l'arbre ? Et comment aurait-elle trouvé juste ou injuste d'en manger, comment aurait-elle trouvé mal de faire une chose avant d'avoir la conscience du Bien et du Mal qui devait lui venir une fois, seulement, qu'elle aurait mangé du fruit ?

Jamais l'animal n'a imaginé Dieu, et les arbres ni les fleurs ne l'ont jamais fait non plus, et l'argile moins encore. Seul, l'homme, se redressant pour mesurer l'Espace qui le cernait, a senti en même temps quelque chose s'incliner en lui. Et ce devant quoi il s'inclinait, il lui a donné des noms multiples et divers qui, tous, se confondent en celui de Dieu.

Ainsi a-t-il quitté les mondes de la bête dont il était issu et s'est-il transformé au-dedans de lui-même en autel. La fange primitive est tombée de son cœur; comme un serpent qui mue, il s'est extirpé de sa peau ancienne, et il est apparu dans sa beauté d'inconnu et derrière lui, dans le passé de sa conscience, quelque chose a voulu, mais en vain, le retenir ou le rappeler. Le pas était franchi, la peau rejetée. Impossible de revenir en arrière. Alors son passé animal a maudit l'homme et, comme une ombre méphitique, a envahi et enivré son avenir.

L'histoire entière des civilisations se résume à cette plainte animale qui retentit en nous et nous affole, nous dicte nos démenches et, en dépit de nos gloires, nous cloue à la frayeur. De jour en jour et d'âge en âge, ce passé de la Bête cherche à reprendre les commandes pour avoir barre sur l'homme qu'il jette dans l'orgie et le carnage où tout se défigure. Et l'homme, alors, se croit pécheur et condamné, poursuivi par un Dieu pervers et dictateur, quand le harcèle encore, avant de disparaître pour jamais, le fantôme frénétique de l'animal qu'il a jadis été. Car le sens du péché est reflet de l'animal en nous, et non perception — honteuse et craintive — de Dieu.

Le sens du péché ne peut être inspiré par Dieu qui, étant tout, ne peut être offensé par rien. Il ne peut naître que de l'impression de transgresser un ordre établi et soudain caduc. Par suite, il ne peut venir que d'un royaume inférieur à l'homme, car l'homme, pour devenir l'homme, a dû forfaire aux lois du règne animal. S'il y a eu crime, c'est non, certes, par rapport à Dieu, pour qui tout est Dieu, Éternité, Lumière, pour qui le péché n'existe donc pas, mais vis-à-vis des animaux qui, trahis, ont, en l'homme, fait retentir la voix de l'atavisme bafoué.

Il n'y a pas d'autre péché originel que ce crime de lèse-ignorance et de lèse-animalité.

Or, pouvons-nous dire aujourd'hui que nous soit définitivement acquis le statut d'hommes ? Sommes-nous définitivement et totalement dépouillés de ces anciens instincts du sang où se noie la conscience ? En ce cas, quel est ce raz de marée viscéral qui, parfois, nous affole et transforme toute existence en kermesse du vice et de la mort ?

Ou bien qu'entend-on par être un homme ? À chaque instant, on dirait qu'un spectre s'empare de notre être ; grimaçant par nos lèvres, contrefaisant nos gestes. Si fort que nous résistions, on croirait qu'un autre empire que le nôtre, que celui de notre espèce, veut, par notre ignorante entremise, s'étendre sur la

Terre. Nos plus claires pensées, nos plus hautes aspirations, nos plus saintes victoires se mêlent de hideur, s'entachent d'un lancinant cauchemar qui, lors même que notre vue s'illumine, assombrit encore nos jours. Toute gloire semble d'avance ternie, toute pureté corrompue, toute beauté pourrie. Ignoble transmutation à rebours, et qui pourtant ne nous décourage pas, gravitation du passé aux doigts de singe : c'est en ce mouvement-là, qui ne dépend pas de nous, que réside la racine du Mal, c'est en cette force qui, toujours, nous tire en arrière et voudrait de nouveau et pour jamais nous engloutir dans l'obscurité de jadis, qu'est le berceau de ce que nous nommons péché.

Mais comment aurait-il pu ne pas en être ainsi? Comment l'homme aurait-il pu d'emblée devenir autre que ses ancêtres ? C'est par un lent miracle qu'ont été modelés ses membres et ses gestes dans le vivant matériau animal et qu'il a émergé de la stupeur sauvage de sa race première. Et d'une certaine façon, il n'a pas encore quitté cette race, il lui appartient toujours et lui doit allégeance, étant soumis comme elle aux diktats de la soif et de la faim, du désir et de la peur, de la naissance et de la mort comme aux lois violentes de la jungle où, cependant, il ne vit plus, fauve pris au piège invisible et tenaillant de la mentalité. Il ne peut échapper à cette règle nouvelle qu'est la pensée qui l'enserme et le meurtrit et, en sa vieille nature de fauve, il se révolte et devient furieux, prêt à détruire son carcan, sa prison et le monde.

L'homme est la prison d'une bête autrefois libre. Mais n'est-il que cela ? Ne sommes-nous que les geôliers d'animaux enterrés vifs dans notre subconscient ? Nous savons bien qu'autre chose est en nous, une lumière, un amour qui, au contraire, nous tournent vers les hauteurs rayonnantes de notre propre secret où tout redevient Dieu.

D'un côté, l'animal éperdu de chagrin d'avoir été arraché à ses vastes forêts d'antan n'accepte qu'à contrecœur et qu'au bout de millénaires sans nombre et qu'incomplètement la discipline qui doit l'humaniser. De l'autre, le dieu serein et souriant qui existe déjà guide le grand voyage et, du dedans, accepte toutes les tribulations, toutes les erreurs et tous les crimes comme les phases propitiatoires d'un sacrifice au Suprême.

Lorsque nous saurons voir en nous une bête aux abois, captive des subtils réseaux de la pensée, un singe incarcéré, malheureux et enragé, non seulement parce que sa liberté lui a été ôtée, mais parce qu'il se devine condamné à mort, alors nous comprendrons ce que veut dire le mot péché. Et lorsque, en même temps, dans notre miroir intérieur, nous saurons contempler l'éblouissant visage d'un éternel Enfant qui est Dieu, alors nous comprendrons aussi qui nous sommes en vérité et quel destin est le nôtre.

Pour le moment, nous voyons encore les choses d'un œil vitreux et n'y comprenons rien. Des êtres sont venus parmi nous afin de nous apprendre à dompter les bêtes sauvages qu'à notre insu nous abritons en nous ; des Instructeurs ont parlé afin que nous contrôlions en nous la houle d'antiques sentiments transmis par des espèces disparues ; des dieux vivants se sont mêlés à nous, se recouvrant de notre misère afin de l'éclairer, acceptant de porter les mêmes tourments que nous dans leur chair, leur cœur et leur pensée, plongeant dans notre bauge pour nous en arracher. Mais qu'avons-nous compris ? Et comment les avons-nous traités ? Ils sont venus nous délivrer de la bête prisonnière en nous et nous montrer, par leur exemple même, ce que nous allons devenir et qui est le contraire de la Bête. Nous ne les avons écoutés que d'une oreille inattentive ou incrédule et sans pouvoir comprendre. Ils le savaient et ne nous en ont pas moins aimés, sachant aussi que nous n'étions pas pécheurs, comme nous nous délectons parfois à le dire, mais simplement inconscients de ce qui bouge en nous.

Comme un peuple à l'agonie, mais encore très puissant et décidé à survivre, comme une espèce sorcière qui saurait nous murmurer les paroles de charmes aliénants, l'immense monde animal bouge sans fin en nous et nous fait agir ainsi que des animaux, crache son encre pour voiler notre conscience et oblitérer nos forces claires ; et c'est cela que nous appelons péché : l'envoûtement inévitable de notre âme par la bête que nous avons jadis été. Cela n'a rien à voir avec la morale ; c'est simplement une appartenance plus ou moins grande à notre passé pré-humain, la douloureuse liquidation de notre origine, l'ultime et long combat entre une forme qui ne doit plus exister et une autre où l'Être doit s'incarner plus totalement.

Ce pouvoir gigantesque, assise de notre vie, qui s'évertue à nous asservir, à renverser ce qui, en nous, est couronné de lumière, cette hydre sanguinaire qui se déchaîne dans nos jours et nous attelle à l'hystérie des tempêtes, cette sombre puissance léguée par les ères révolues, héritée de l'âpre combat des choses pour être, de la guerre sans quartier entre les animaux afin de subsister, c'est cela que, désormais, en ayant déchiffré la langue, après des millénaires, nous devons apprendre à ne plus accepter comme régent de nos vies. Patiemment, nous devons apprendre à voir en nous un champ de bataille où, sans trêve, s'affrontent les légions du passé pré-humain et les armées de l'avenir divin que nous devons incarner. Patiemment, humblement, nous devons apprendre à mettre enfin à mort l'animal dont nous sommes nés et dont la loi ne doit plus nous conduire.

Depuis des millénaires innombrables, le combat fait rage sous une forme ou une autre et ne peut avoir d'issue que notre anéantissement ou notre victoire définitive. Demain, une ultime guerre nous détruira — ou bien nous serons Dieu, ayant enfin vaincu la Bête aux mille têtes qui, depuis le début des temps humains, veut par tous les moyens nous détourner de notre divine destinée.

Il y eut un âge, que nous ne pouvons guère imaginer, où l'homme n'existait pas. Pour nous le représenter, nous nous servons de nos traditions, de nos nostalgies et de nos rêves, ou d'un savoir infirme. Nous ne pouvons le voir en sa vérité, tel qu'il fut vécu en son atmosphère non humaine. Mais cet âge inimaginable exista cependant, où nous n'existions pas.

Forêts à l'infini, montagnes vierges, fleuves resplendissants, prairies bornées par rien : en sa sauvage majesté, la Nature régnait alors, indiscutée, libre, tyrannique, ainsi qu'une déesse nue et innommée se parant tour à tour de fleurs et de glaciers et portant les bijoux vivants des animaux qu'elle enfantait dans un jeu disputé contre personne. Nulle part ni maison ni vaisseau, ni arme ni outil. Seul et comme éternel, le royaume inatteint, inaccessible de la farouche vie vivante avec, partout et sans témoins, le bond des gazelles, l'envol des oiseaux, ou le combat des grands reptiles. Tout était poème d'ivresse tellurique, avec des festins, sans invités, de lumière et de force : levers du soleil ou de la lune, crépuscules et nuits contemplés par nul regard. Le sang coulait dans les formes animées et se répandait hors d'elles, sous le croc de formes plus puissantes. Mais toujours, c'était l'animal qui dominait en son vertige de faim brûlante ou la torpeur de ses repues. L'animal l'emportait sur l'animal et n'était remplacé par rien dans la Nature inviolée. À jamais, la Terre serait cet immense jardin où les bêtes jouaient et s'entredévoraient sans se douter de la grandeur sidérale qui les entourait.

Mais dans ce jardin que nous nommons parfois Éden, un jour apparut l'homme. Et les animaux furent déchus de leur royauté pour avoir à leur insu enfanté une race nouvelle en laquelle se perpétuait leur règne, mais à l'état, désormais, de souvenir et d'ombre, d'inquiétude et de honte.

La lyrique sauvagerie des bêtes se trouvait étouffée, qui avait duré d'incalculables millions d'années et



qu'un être obtus et balbutiant effaçait de par sa naissance imprévue et inévitable. C'est cela que nous n'imaginons pas, cette sanglante césure dans la Nuit des Temps, ce point de non-retour où furent tranchés les fils de l'ancienne vie animale et où l'homme commença de marcher devant lui tandis qu'en lui hurlait et gémissait son origine. C'est cela que nous n'osons nous avouer, les sanglots de la bête atavique, au fond de notre être, et sa révolte forcenée pour reconquérir le territoire du monde dont nous l'avons spolié.

Parfois, le cauchemar nous hante, d'une complète destruction de notre espèce. Et nous rêvons avec effroi d'une Terre que nous ne peuplerions plus, nous étant tous exterminés, mais n'ayant peut-être pas détruit toute vie. Il nous faudrait comprendre, alors, à quoi tendrait ce génocide. Par notre anéantissement, nous retournerions le monde aux bêtes. Mais ce ne serait plus un jardin que nous puissions de nouveau nommer Éden, s'il y en eut jamais un dans le passé.

Nous croyons qu'un paradis nous précède, et en avoir été chassés ; nous croyons à un monde de silence et de paix, avant nous, parce que n'y retentissait point notre voix ; et nos maux en étant absents, il nous semble qu'il était sans souffrances. Mais ce paradis-là était l'antre des bêtes qui, belles les unes et les autres monstrueuses, s'entretenaient déjà, ainsi que nous faisons, et préparaient sans savoir les plaies dont nous saignons. En nous, c'est leur meute géante qui, aujourd'hui, rugit et veut détruire, détournant nos gestes du but vers lequel nous avançons en somnambules afin que nous n'y atteignons pas et que retombant à leur état, éteignant toute clarté en nous et reformant leurs gestes avec nos membres, nous soyons hideusement les animaux du paradis d'antan au lieu de devenir les dieux du firmament futur.

Nous voyons bien, dès lors, quelle nostalgie se profile derrière notre fringale d'anéantissement, quelle simiesque rancœur saoule nos idéaux et déprave nos politiques, quel pouvoir, enfin, nous fait obstacle pour tenter de régner à nouveau sans conteste sur le monde en nous en arrachant. À nous de percevoir si ce pouvoir est conscient et comment nous y soustraire. Toute l'histoire de l'homme est en un sens définie par cette vengeance, par cette fureur d'une espèce rabaissée et dont les soubresauts nous agitent, par cette rébellion d'une Force qui veut nous extradier et reprendre possession de la Terre.

Est-ce donc cela que nous voulons, à cela que nous applaudissons lorsque nous apprêtons nos cataclysmes nucléaires au nom d'idéologies divergentes ? Dérision et vanité, alors, que tous ces mots sublimes prononcés au fil du Temps et qui, tous, ne feraient que conduire, par des chemins variés, à la résurrection de la Bête et à notre disparition ? À quoi bon pleurer le paradis perdu et quelque état peu probable d'innocence adamique ? En détruisant le monde comme nous semblons nous y ingénieur, le paradis perdu serait certes retrouvé, mais ce serait un Éden de singes, la Terre sans dieu de la conscience animale que, cependant, nous croyons être la Terre même de Dieu.

Ne pouvons-nous voir ce trafic qu'une main étrangère fait sans cesse de notre être ? Ce qui, dans nos pensées, nos sentiments et nos gestes, rappelle si peu que ce soit l'animal, rien ne sert de l'appeler mal, vice, ou péché. C'est simplement notre mort, simplement le germe de notre anéantissement. Et si nous voulons vivre, nous n'avons d'autre œuvre à œuvrer que celle-ci : inlassablement nous désanimaliser jusqu'au fond de nous-mêmes.

Mais en quoi sommes-nous donc si semblables aux animaux ? Et qu'y a-t-il là de répréhensible ? N'est-ce pas la vie, après tout, la loi de la Nature ? Comment, dès lors, y échapperions-nous ?

Conformistes, raisonnables, puritaines, les questions ne manquent pas, dont les réponses, en leur

suffisance pateline, voudraient nous donner bonne conscience. Chimère d'alchimistes, hallucination de mystiques, quelle est cette animalité dont nous devrions nous laver ? N'avons-nous pas conquis au prix du sang de nos ancêtres et de nos frères le droit d'être respectés comme hommes ? N'avons-nous pas conquis les secrets de la Matière ? N'avons-nous pas conquis l'Espace ? Où donc est l'animal en tout cela, et qui ose insulter à notre triomphe en y projetant la boue de l'origine ?

Derrière les frêles remparts de nos civilisations, nous avons oublié que la substance même dont nous sommes formés est ignorante et appose son sceau obscur sur toutes nos entreprises. Nous avons orné nos appétits de musiques et de poèmes, mais les avons-nous changés ? La soif de posséder, la folie de détruire sont-elles moindres chez nous que chez l'animal ? Au contraire, nous les justifions, nous les glorifions, nous en faisons le nerf des sociétés. "Avoir, c'est être" semble être depuis toujours la loi de la Nature ; et à cette loi nous nous plions, sans prendre la peine de chercher à en percer le sens. Avoir, c'est être, posséder un territoire où subsister, en chasser s'il le faut les occupants, décimer les espèces, anéantir les races — oui, c'est la loi même du monde, loi de la mort devant laquelle nous nous courbons. Avoir, c'est être : où est la différence entre le tigre dévorant et le pays guerroyant pour un plus grand empire ? Si nous n'avons rien, nous ne pouvons pas être. Absurde et inexorable commandement de la Nature auquel, malgré que nous en ayons, il nous faut obéir. Car autrement, nus et sans défense, nous nous livrerions à l'omniprésent bourreau du monde. Tuer pour ne pas mourir, point d'autre recours. Voulons-nous vivre ? Alors, il nous faut tuer cela même qu'une autre loi, plus haute, plus lumineuse, plus discrète, nous recommande d'aimer comme nous-mêmes. Avoir, c'est être. Avoir ce que l'autre possède, l'en déposséder, exister à sa place. C'est le principe même de l'évolution et qui, justement, souligne le legs, en nous, de la sombre Nature primitive. Car cela, cette implacable exigence de la Mort, cela qui est en la Nature, cela qui est en l'animal, cela, aujourd'hui, est en nous. Et c'est de cela que nous devons patiemment nous déprendre. Nous devons apprendre à être immortellement et à tout posséder infiniment en nous-mêmes; apprendre à être l'univers et l'âme de l'univers ; tuer la Mort pour être enfin et pour être à jamais.

Cette mort de la Mort, c'est donc elle la désanimalisation de l'homme. Plus l'homme s'épure, plus il se découvre immortel. Celui qui ne veut plus que son âme, que la vie et la joie de son âme, voit tomber de lui, graduellement, les écailles de l'ancienne nature, les vieilles faims, les vieux penchants, les vieux réflexes qui l'étouffent ; hâtant le processus, il jette tout le lest qu'il peut afin de prendre son essor. Cela n'a rien d'un sacrifice, cela n'est un renoncement que si on le voit de l'extérieur ; c'est purement une mue où l'être se défait du cocon jadis protecteur et qui, aujourd'hui, l'asphyxierait. Comme la chrysalide devient papillon, il devient homme clair. Et pas plus que la chrysalide ne représentait un état de chute ou de faute, l'homme ordinaire ne représente un état de péché ; il est un être de transition sur le chemin de la divinité.

À aucun moment, il ne s'agit de morale : atavisme avant et mue consciente après, d'une étape à l'autre l'homme prend simplement conscience de lui-même ; de moins en moins animal, il devient de plus en plus divin ; ce n'est qu'un épanouissement où la notion de péché n'a que faire.

Plus exactement, ce que nous appelons (ou que, dégoûtés des éthiques, nous ne voulons plus appeler) du nom sinistre de péché, est la perception de ce qui empêche notre progrès. Notre conscience, en sa mutation, pressent, puis reconnaît les obstacles et se cabre. Destinée à d'autres domaines, elle recule devant ce qui l'en détourne, ou bien s'y heurte et le stigmatise, en même temps qu'insurgé l'animal en nous multiplie les orages.

Perpétuellement en lice, deux pouvoirs semblent se disputer notre être, l'un plus fort au commencement et l'autre pour finir. Au commencement des temps humains, le sens du mal est encore imprécis, tandis qu'il est peu à peu transcendé chez l'homme qui s'achève en son âme. Mais entre ces deux extrémités, l'homme se découvre et, horrifié, affronte les colosses qui l'habitent et voudraient le renverser. Il est ivre de ces êtres qui bougent en lui comme des spectres naufrageurs, poursuivi par des voix, des regards, des haleines innommables venus de tout ce qu'il ignore et qu'il fut autrefois. Et en même temps, une lueur progresse devant lui, qu'il voit au-dedans, qui affermit sa marche, le soutient, le relève s'il tombe et lui parle d'espérance et de paix. Au début, il ne comprend pas, il ne sent rien, puis il découvre cet amour qui, sans faillir, le guide au milieu des tempêtes. Et il apprend à s'y confier et à se soustraire aux gueules du passé d'ombre. Au début, il obéit mécaniquement aux injonctions obscures, tissé qu'il est encore dans les ténèbres primitives, mais à mesure qu'il s'extrait de la matrice d'inconscience et pénètre dans la lumière, il naît douloureusement au besoin d'autre chose. Alors, les millénaires coulent sur lui comme l'eau d'un voyage infini, et son être, se confiant à d'invisibles astres, traverse en grandissant le changeant océan des choses.

Chaque pas est une erreur et une découverte ; chaque seconde enseigne l'âme qui émerge de la Nuit et, sur l'onde de l'Espace et du Temps, apprend à s'éployer. Il est vrai que nous ne sommes plus des bêtes, même si nous en gardons encore les crocs et les griffes. Après tant de chutes et de trébuchements, de crimes et de meurtres, nous nous sommes un jour éveillés à un autre besoin, à une autre conscience, et peu importe le nom que nous lui avons donné. Alors, une prière, une aspiration s'est formulée en nos cœurs : "Permetts que nous ne soyons plus jamais cela. Délivre-nous de cette ignorance où nous sommes comme des animaux. Permetts que nous soyons libres et purs et qu'un jour nous voyions Ton visage, car voici que le reflet vient d'en surgir en nous."

Certes, à bien y regarder, nous sommes encore loin d'être délivrés, et même loin de vouloir tous l'être. Anges mongoloïdes, nous ne voyons pas que ce mal où nous vivons encore est commis à travers nous par d'autres mains que les nôtres. Nous ne comprenons pas qu'à suivre encore la loi qui dit qu'avoir, c'est être, et que nous avons héritée d'ères enfouies dans le passé le plus ancien, nous ne faisons qu'en nourrir le pouvoir, qui veut s'emparer à nouveau de la Terre, notre mort en fût-elle le prix. Tout notre lent et douloureux progrès ne servirait alors qu'à mieux nous dissoudre, et l'animal dont nous sommes issus serait aussi notre fin, n'aurait en fait jamais cessé, sous le masque vivant de nos traits, de gouverner le monde. Un animal à forme humaine, tel qu'il apparaît parfois dans le chaos des guerres, serait finalement vainqueur, pitoyable aboutissement des temps humains, au lieu qu'un autre avenir nous est annoncé, promis non comme une récompense pour les justes — car si tous les hommes ne sont pas justes, aucun ne peut l'être vraiment —, mais comme une simple nécessité de la vie sur la Terre : maintenant que nous avons pressenti l'Être de notre être, il nous faut comprendre qu'une autre dimension est intervenue dans le grand jeu cosmique où nous nous mouvons en funambules.

Car de même que la pensée nous a été donnée jadis, de même aujourd'hui descend sur nous une autre faculté. Un pouvoir supérieur à la pensée s'instille en nous lentement et dissout nos coutumes et nos mots. C'est également pourquoi il nous semble que tout s'achève et va périr. Et nous avons peur et nous nous débattons, repoussant de toutes nos forces nous ne savons pas quoi : la Mort qui nous écrase ou Dieu qui nous délivre. De même, il y a des millions d'années, dans sa fruste torpeur, un être s'est-il débattu contre un pouvoir invisible et immense qui, le tuant, nous a enfantés. Que savons-nous de cette fin du monde ? Y pensons-nous jamais ? Puis, nous avons grandi et découvert en nous des valeurs neuves qui nous ont été comme des pouvoirs magiques. Et d'entre ces dons occultes, il y avait le sens, qui s'est sans fin développé, du Bien et du Mal et le dégoût de l'animal dont nous étions nés et le besoin

d'être purs.

Oh, ce besoin qui a fait de nous des criminels ! Ne pouvons-nous enfin le comprendre aujourd'hui et, du même coup, rejeter la dichotomie qui nous hante ? D'un seul mot — d'un seul mot d'amour vrai pour Dieu —, nous pouvons effacer à jamais ce sens de la faute qui nous torture et nous sépare de Lui. Il suffit de regarder dans le passé l'image vraie des choses et de consentir alors à ceci : au moment où, dans la préhistoire la plus reculée, l'homme a regimbé devant sa propre bestialité native, à ce moment-là Dieu est né en lui.

Au moment où lui est venu le sens de ce que nous appelons péché, et qui est donc le moment où il a commis le péché originel, Dieu, a commencé d'exister. Et c'est pourquoi, fatalement, au moment précis où il a commis le péché, l'homme a été sauvé. S'il ne l'avait pas commis, il serait demeuré une créature inférieure inaccessible à la rédemption, c'est-à-dire à la vision de Dieu. Parce que nous sommes "pécheurs", nous sommes dignes de voir Dieu. Aussi n'avons-nous rien d'autre à savoir finalement que ceci : depuis toujours, et quoi que nous fassions, dans quelque abîme que nous tombions, nous sommes tous — tous sans exception — à jamais sauvés.

#### **4. L'Arbre de la Liberté**

Quoi que tu fasses, sache que tu es aimé de Dieu. L'enfant qui apprend à marcher et qui tombe, sa mère le bat-elle, ou bien l'aide-t-elle à se relever, et ne le prend-elle pas dans ses bras pour l'apaiser ? L'athlète qui ne peut sauter assez haut ou courir assez vite, son entraîneur le roue-t-il de coups, ou bien lui explique-t-il comment réussir, et ne l'encourage-t-il pas à recommencer ? L'homme qui erre dans les immensités de l'Espace et du Temps et s'y enlise, appelant au secours, pourquoi serait-il châtié, renié, maudit par son Créateur qui, en réalité, n'est autre que lui-même en sa suprême vérité ?

Certes, mentir est un crime ; trahir ou tuer, d'autres crimes. Mais tous viennent d'abord de ce que notre conscience est originellement obscure, incapable d'apprécier les valeurs de la vie et se trompe. Et tous aboutissent à une ombre plus grande, à une leçon — non une punition — suffisante pour que, de lui-même, l'homme veuille ne plus errer. Et l'amour seul devrait la donner pour la rendre fertile.

L'enfant qui tombe n'a pas su calculer ses pas, n'y a même pas pensé. L'athlète qui échoue a mal pris son élan. L'homme qui erre s'est trompé dans ses jugements. Et c'est justement pour cela que davantage d'amour est donné à l'enfant, que davantage d'encouragements sont prodigués à l'athlète. Pourquoi faudrait-il, alors, que l'homme soit puni et rejeté au moment où il a le plus besoin d'amour et d'aide ? Monstrueuse serait la mère qui battrait son enfant aux genoux écorchés, déloyal l'entraîneur qui accablerait l'athlète défaillant. Quel Dieu serait assez lâche pour écraser l'homme tombé ?

Ou bien est-ce un rêve trop humain que d'imaginer des bras d'amour nous enveloppant pour amortir notre chute et infusant en nous la douceur de l'Éternité ? Faut-il plutôt croire que nous sommes condamnés à la torture perpétuelle de l'ignorance et au perpétuel supplice du châtiement de l'ignorance ? Hideux carnaval, alors, d'un dieu dénaturé, d'une idole infernale et démente, ce monde où nous n'avons pas demandé à naître, nous aurions raison de le détruire et de nous en arracher.

Mais qu'est, d'autre part, cet amour que nous sentons parfois palpiter en nous comme un oiseau battant des ailes dans le ciel mystérieux de notre cœur ? Et ce sens de la beauté qu'en nos œuvres et nos songes

nous manifestons parfois ? Et cette poursuite où, parfois, nous nous lançons, d'une sphinge dont le seul sourire rendrait divine notre vie tout entière ? Et ces étoiles qui brasillent en nous, ces soleils dans nos yeux qui nous enflamment un instant d'une joie pure, immense et surhumaine ? Comment ces paillettes d'immortalité se trouvent-elles dans le fleuve des jours ? L'or ne gît-il pas un peu plus loin, plus profond ou plus haut ? Ou bien n'est-ce qu'un leurre de plus dans le dédale suffocant où nous avons été jetés ? Qu'un népenthès pour endormir notre désespoir de sisyphes innocents ?

Questions souvent, si souvent posées et dont la réponse, si nous la voulons complète et véridique, ne se trouve que dans la négation de Dieu — non pas exactement de Dieu, mais du Dieu de tant de religions. Plutôt être athée que de croire à un être supérieur qui aurait l'ignominie de nous torturer, puis de nous punir pour les tortures qu'il nous aurait infligées. Car en vérité, croire à un Dieu aussi diabolique est une insulte à la Divinité.

L'athéisme est secrètement un amour intransigeant de Dieu que seul Dieu peut satisfaire. Toute religion blesse et déçoit, limite et falsifie. Comment le vrai amant de Dieu supporterait-il ce masque dont les hommes recouvrent la face de son Bien-Aimé ? Ce qu'il nie, c'est le masque, non la réalité. Et la force de son reniement — de son renoncement à la foi officielle — le montre, qui ressemble à l'amputation d'un membre gangrené : il a souvent plus d'idéal que les dévots qui, cependant, au long des siècles, le montrent du doigt, l'enferment ou le tuent.

Est-ce un crime alors — est-ce un péché — que de ne pas croire à un Dieu qui punit le pécheur ? Ou bien n'est-ce pas au contraire la divination, austère ou maladroite selon les cas, de la vérité de Dieu pour qui le péché ne peut exister ?

Le sage qui, derrière ses paupières closes, a vu Dieu et s'est identifié à Lui sait cela. Il connaît que n'existe que Dieu et que toutes les formes de vie ne sont que Dieu : Dieu est tout et, s'il y avait une seule chose qu'Il n'était pas, Il ne serait pas Dieu. Et le sage sourit, attendri par tant de ténébreuse arrogance : parler de péché, c'est dire que Dieu qui est tout est Lui-même le pécheur et le péché. Et l'amour emplit le sage, l'amour divin l'emplit, le nimbe d'une compassion où se dissipent les brumes du délire humain.

Quoi qu'il arrive, il n'y a éternellement qu'un événement, et c'est Dieu. Les mondes peuvent s'écrouler et renaître, les univers se succéder ou ne plus jamais exister, il n'y a que Dieu. Et dans cette incommensurable et myriadaire existence de l'Un qui s'aime à jamais en tout ce qu'Il est, du plus chétif atome au plus énorme amas galactique, l'amour est au centre de tout. L'amour est ce qui manifeste les mondes et ce en quoi ils se résorbent. Il est, pour l'âme du sage, l'immense et ineffable Lumière de la conscience suprême où rien n'a de nom ni de forme et qui se condense sous l'aspect d'univers — amour qui n'a d'autre objet que soi-même et dont toute la création n'est que l'expression charmeresse.

Un homme tombe. Et il n'y a que l'amour. Un homme ment ou vole, trahit ou tue. Et il n'y a que l'amour de Dieu partout et pour toujours. Dans l'âme du sage, cet amour est seul juge et, pour cela même, ne juge pas. Comme la mère console son enfant tombé, le sage ne pense qu'à répandre davantage d'amour sur l'être déchu. Car la seule réaction devant le mal, pour le voyant de la Vérité, est d'aimer encore plus l'homme afin de l'aider à se relever et à reprendre sa marche au terme de laquelle il doit, comme chacun, découvrir qu'il n'est lui-même que Dieu.

L'amour, et non le châtement, est donc la réponse du Divin à l'errance humaine. Et si Dieu pouvait

s'offenser, rien ne L'offenserait sans doute plus que cette caricature où Il est représenté comme un juge qui condamne et un bourreau qui punit.<sup>1</sup> Il serait même tentant de dire que le seul péché consiste justement à croire que Dieu nous juge pécheurs. Mais le sage embrasse tous les hommes dans un même amour et, si fausse, si perverse que lui semble l'idée du péché, il ne peut dès lors la taxer d'être fautive, car ce serait trahir cet amour qu'il sent à l'infini et qui, en lui, efface les ombres et redresse les erreurs. S'il aime celui qui est tombé, comment n'aimerait-il pas aussi celui qui tombe en endossant le rôle d'accusateur ? Le même amour de Dieu va au paria et au pharisien en dépit de ce qu'ils sont extérieurement, au réprouvé, au vertueux infatué de sa vertu et à celui pour qui, les voiles de la Nature s'étant déchirés, n'existent plus ni Bien ni Mal, ni vertu ni péché.

Mais, c'est vrai, aussi longtemps que persistent ces voiles qui cachent à l'homme le mystère solennel de la Nature, aussi longtemps qu'il est impuissant à percevoir un geste de Dieu dans tout ce qui, autour de lui, se fait et se défait et se refait encore, une loi semble devoir peser sur lui, qui veut qu'il juge en termes de Bien et de Mal. Aussi longtemps qu'il est seulement humain, l'homme, apparemment, ne peut éviter le sens, laïc ou religieux, de ce qu'il faut faire et de ce qui est à proscrire. Et ce sens est fluctuant, varie avec les époques et les ethnies. Le plus haut bien d'une race peut être ailleurs répréhensible. La chose la plus honnie d'une culture peut être révéérée par d'autres, sous d'autres latitudes ou à d'autres moments. Il n'est de Bien ni de Mal absolus.

Simplement, au cours de son évolution, à mesure qu'il s'extirpe de son obscurité native, l'homme édicte des codes auxquels, d'étape en étape, il veut se conformer afin que ses nouvelles conquêtes ne lui soient pas reprises. À chaque fois qu'il comprend quelque chose, à chaque fois que sa conscience devient victorieuse d'une parcelle de l'énigme de l'univers, il formule cette compréhension et cette victoire en un commandement draconien : « Pour que perdure l'état où je suis parvenu et qui me rapproche de l'état divin final, voici ce qui est ordonné par Dieu Lui-même que celui qui redescend au-dessous de cet état soit retranché de la communauté. »

Ainsi, stade après stade, l'humanité, tantôt au nom de Dieu, tantôt au nom seul de l'homme, prend-elle conscience et possession de valeurs toujours plus hautes et subtiles et se défait-elle de sa vieille nature ; ainsi abat-elle l'ancien régime sous lequel elle vivait jusque-là et instaure-t-elle un nouvel ordre qu'à son tour elle renversera plus tard. Ainsi, de révolution en révolution, l'homme évolue-t-il, passant des peuplades troglodytes et des clans des forêts à des tribus, nomades, à des dynasties de pasteurs, à des races conquérantes, à des civilisations vouées au culte de la Matière ou adoratrices de l'Esprit, choisissant à chaque pas ce qui le fait avancer plus vite et dénonçant comme offense à la Divinité ce qui entrave sa marche<sup>2</sup>.

Et ainsi s'explique le sens du péché originel. Sans savoir, l'animal, comme une argile sur le tour du potier, se prêtait depuis toujours au mouvement qui le modelait et le changeait en un être plus accompli. Pure, inflexible et indécélable, une conscience travaillait en lui et lui donnait des yeux nouveaux qui, après des millions de nos années, virent enfin ce que nous voyons. L'animal, au bout d'un temps si long, s'était approché de l'Arbre et renversant le trône redoutable et sacré de la Nature, défiant le Dieu de la Mort, avait mangé du fruit de l'Arbre et donné le jour à l'homme. Et ce qui appartenait à l'ancienne

---

1 « Haïr le pécheur est le pire des péchés, car c'est haïr Dieu ; et pourtant, celui qui le commet se glorifie de sa vertu supérieure. » Sri Aurobindo, *Pensées et aphorismes*.

2 « Le péché est ce qui, en un temps, fut à sa place mais qui, parce qu'il persiste maintenant, ne l'est plus. Il n'y a pas d'autre péché. » Sri Aurobindo, *Pensées et aphorismes*.

création devint le Mal, et ce qui appartenait à l'avenir devint le Bien.

Mais avant, que s'était-il passé ? Quelle malédiction de quel dieu avait marqué, par exemple, le passage du monde inanimé à celui des créatures animées ? Imagine-t-on que chaque étape de l'évolution terrestre fut pareillement flétrie ? Que l'apparition de la vie dans l'océan désert fut un premier péché originel ourdi par l'absence de vie pour que soit l'ondoiement des algues ? Et que dire de l'herbe et de l'éclosion des fleurs ? Car il y eut sur la Terre, ô prime nativité de Dieu, une première fleur, de même qu'il y eut un premier homme — serons-nous assez fous et sacrilèges pour y voir une faute ? Que ne pouvons-nous nous pencher par-dessus les millions d'années pour assister à ce prodige ! Peut-être en comprendrions-nous mieux la beauté de notre apparition, au lieu de l'avilir.

Quand, de l'immense désir de se mouvoir bercé sans mots au sein de l'inanimé, naquit le mouvement, payé sans doute d'une lutte éperdue contre les interdits cosmiques d'alors, quand naquirent, arches magiques de ce mouvement, les formes de vie marine et, plus tard, les bêtes de la terre, leur déracinement fut-il lui aussi frappé d'ostracisme ? Pour que l'oiseau vole et que bondisse le tigre, pour que le serpent rampe et que nage le poisson, combien d'interdits ont cependant été violés ! De combien de péchés originels est ainsi jalonnée l'histoire de la Terre ! Et n'en était-ce pas un, déjà, que l'acte même qui la forma, que la métamorphose des gaz primordiaux en une boule de pierre close sur le secret de son origine ? Que nous soient donnés les yeux du Témoin de l'éternité cosmique. Qu'à l'infini s'éploie notre conscience afin de voir naître la Terre en nous. Cette goutte de feu soudain solidifiée dans le firmament de notre système ne bouleversait-elle pas l'ordre ancien ? Son apparition ne piétinait-elle pas les lois de l'empire de la Nuit ? Il y avait eu un âge sans Terre, et cet âge était révolu. Crime sidéral ? Et imputable à qui ? Et menaçant quel pouvoir ? Il y avait désormais une Terre à cause de laquelle la création entière voyait ses destinées prendre un visage nouveau. Le cosmos avec ses kyrielles de galaxies ne pouvait plus être le même. Et en même temps qu'apparaissait la Terre, combien de mondes naissaient aussi, et combien disparaissaient, dans le perpétuel enfantement des astres ? Or, de ces naissances sans nombre qui, sans fin, bousculent l'univers, parle-t-on comme on parle de la naissance de l'homme et dit-on qu'elles sont des fautes et des chutes ?

C'est tout l'acte de la création, alors, qui serait un péché, et commis par le seul Créateur. Car il n'y a pas de différence entre l'apparition de l'homme pensant, celle d'une planète, d'un système ou d'une galaxie. Toutes sont des actes divins — toutes, ou bien aucune.

On dit néanmoins que l'homme fut chassé du paradis terrestre dont les portes furent désormais gardées par un ange armé d'une épée de feu afin que tout retour soit impossible. S'il s'agit d'une parabole de l'évolution destinée à montrer que nous ne devons pas revenir à notre ancien état, si parfait qu'il nous semble à l'heure des nostalgies, ce gardien est celui même qui veille au seuil de notre conscience. Mais autrement ?

Autrement ? Peut-il en être autrement ? Peut-on croire aujourd'hui qu'ait été réel ce régime policier dans le jardin d'Éden, ou qu'un dieu magicien, dépité par l'audace de ses golems, les en ait exilés ? Cet exil, alors, était une grâce, ce bannissement une libération, Quel bonheur, en effet, aurait-il pu y avoir pour l'homme à vivre à la merci d'un démiurge dictateur ?

Chassé du paradis, l'homme l'a été parce qu'il était plus grand que la loi édénique, parce qu'il était libre, parce qu'il était victorieux. Or, il n'est au fond de victoire que sur la Mort. Et l'histoire terrestre tout entière est l'épopée de conquêtes toujours plus précises où l'étau de la Divinité ténébreuse se desserre et

où sa Nuit se transmue peu à peu en Soleil sans limites.

Si nous pouvions dévêtir la Terre de ses voiles, les uns après les autres, la dépouiller graduellement de toutes ses créations, sans doute comprendrions-nous mieux ce voyage en la Mort et hors d'elle qu'elle accomplit depuis l'origine et à quelle conquête elle est, pour finir, vouée. Nous sommes aujourd'hui le voile ultime dont elle est recouverte, l'ultime création qu'elle a enfantée. Vienne demain, et l'histoire sera autre, de notre mère tellurique. Enlevons alors ce voile que nous sommes et remontons jusqu'à la prime nudité planétaire afin d'y déchiffrer notre énigme initiale et notre avenir inévitable.

Cette pierre ronde qui tournoie dans l'abîme étoilé doit un jour devenir matrice, piédestal et tombeau d'une espèce qui ne s'explique tout à fait que par ses antécédents et sa probable descendance. Il y a un instant, dans l'éternité cosmique dont le sac et le ressac charroient des galaxies, les allumant et les noyant tour à tour, il y a un instant elle n'était pas encore, elle n'était que matière ignée, efflorescence lumineuse, solaire jaillissement. Puis, la semence de feu s'est solidifiée. Et c'est comme si le Soleil s'était projeté hors de lui-même. Secrètement contenu, maintenant, dans son enfant obscur, il s'endort dans la nuit. L'or est devenu plomb.

Visage de la Mort, ou paysage de mort, la Terre n'est qu'immense désolation minérale. Tout est figé, muet, inconscient. Nul souffle. Nul mouvement. En cette morne et silencieuse immobilité qui défie le Temps et lui échappe, où trouver l'expression de la vie ? Le cœur qui, demain, doit battre dans notre poitrine, est pour l'heure pétrifié. Quel sculpteur visionnaire pourra jamais le percevoir et le ciseler, quel mage l'animer dans cette inconscience absolue de la Mort — ou faut-il dire de la Non-Vie ? La Terre, en ce moment, n'est que la négation du Principe qui l'émana et que, demain, nés de ses entrailles, verront néanmoins les voyants et qu'ils nommeront Dieu, Lumière, Vie absolue et absolue Conscience et Joie infinie. En ce moment, la Terre est le contraire de Dieu, le contraire de la Vie, de la Conscience et de la Joie qui, cependant, ne cessent pas d'être en le plan de leur transcendance. Elle est obscurité qui ne se perçoit pas elle-même. Et pour elle, tout l'infini est même obscur et inconscient — mort, non existant —, comme si, pour elle, grain de pierre tournant dans l'Espace immesurable, parmi la magnificence des incendies sidéraux, tout était pétrifié, comme si le ciel était fait de granit et qu'elle n'en fût pas distincte, comme s'il n'y avait, depuis toujours et à jamais, que l'immensité catatonique, la noire immensité déserte et granitique du Néant matériel.

Notre âme, en ce moment, est scellée dans la pierre. Rien n'indique qu'elle puisse jamais s'en exprimer, s'arracher à l'évanouissement de sa mise au monde qui semble être plutôt une mise au tombeau, et revenir à elle, à la pleine lumière de sa conscience et de son pouvoir. Notre âme, conscience de la Conscience, est captive de la Mort qu'elle doit vaincre demain. Et lentement, de l'empire médusé, rompant un à un les sceaux de l'asphyxie sépulcrale, elle va surgir en sa splendeur créatrice, façonnant règne après règne l'écrin vivant de son éternité.

Cette matière morte qu'éclaire sans y rien éveiller le soleil de la vie, ce roc aveugle, cette substance apparemment inhabitée, c'est cela qui, par un croissant triomphe sur la négation de l'Être, va se muer en herbe, en fleurs, en arbres, en plages bercées de vagues et de vents, et en la chair des animaux qui jouent. Cette pierre enténébrée, c'est elle qui, demain, va devenir le corps de l'homme, la peau de l'amant que caresse l'aimée, l'œil émerveillé qui contemple le monde.

Au sein de la Terre paralysée, germe le feu des créations futures. Née du Feu maintenant invisible, elle va léguer invisiblement le Feu à tout ce qui naîtra d'elle jusqu'à tant que ce Feu solaire, ce Feu divin se



manifeste visiblement et que le ciel tout entier soit Lumière, Jour éternel vainqueur de la Nuit, Immortalité victorieuse de la Mort. Et sous la carapace des roches insensibles, le Feu chante ainsi qu'un poète et rêve ainsi qu'un pharaon. Il est le Soleil enfermé dans la Nuit, l'astre mystique enclos dans la pierre inconsciente, le créateur dérobé par les ténèbres et qui, insoucieux de la coulée du Temps, forge patiemment dans les entrailles qui le recèlent les attributs de sa naissance. Passe pour nous ce qui est des millions et des millions d'années sans que rien apparaisse de son labeur, à la surface de la Terre. La Mort l'emporte toujours. Jamais n'existera la Vie. Néant, ô Néant de l'univers créé, est-il possible qu'en vain soit l'immensité resplendissante? Ou bien d'autres yeux, ailleurs, la voient-ils ? D'autres yeux, partout, qui sont capables de la percevoir selon, peut-être, des modes différents ? Mais alors, pourquoi, seule, la Terre n'enfanterait-elle pas les instruments de sa perception ? Sera-t-elle toujours morte ? N'existera-t-elle jamais ? Que voudrait dire être, en effet, si cela ne signifiait pas être conscient ?

Le Feu chante en la Terre et y construit lentement les songes et les plans des règnes à venir. La Mort ne peut vaincre toujours. Dieu, en un éternel autrefois, s'est jeté dans le deuil des gouffres, perpétuellement se projette en un acte d'amnésie créatrice. Et voici que, gisant de lumière, Il se redresse, dénouant les bandelettes matérielles qui Le paralysaient au fond de la Terre. Lentement, Il émerge et, au fil des millions d'années, repousse irréversiblement la Mort. Et la Vie apparaît. La Terre commence de naître à la conscience. L'univers cesse d'être pour elle l'immensurable monolithe du Néant matériel. L'univers n'est plus un infini pétrifié ; c'est elle, au contraire, c'est la Terre dont la pierre se subtilise par la grâce de la Déesse Mère qui vient de commettre « son péché originel profond, la volonté d'être »<sup>1</sup>.

Il n'y avait donc que le Roc de l'inconscient, que le royaume pétrifié de la Mort. En pluie, est descendue la force créatrice, et la Terre en a été imprégnée, fécondée, et elle s'est mise à respirer. Et le monde, alors, est né, a doucement versé dans le vivant. D'où viennent soudain mousses et lichens et qu'est ce miracle des plantes ? La pierre se métamorphose sous le souffle sorcier de la Vie qui, jusqu'alors, n'était pas. Et la Mort immense et solennelle est détrônée par l'herbe fragile qui perce la terre et lézarde la muraille de l'Inconscient ; la Mort qui commande à l'univers au point de paraître l'avoir créé pour s'en repaître sans fin, est tenue en échec par une éphémère cellule vivante. La Vie et la Conscience et la consciente Joie de vivre vont désormais se répandre sans trêve, abolissant au fil du Temps la Mort et l'Inconscience, les transmuant ère après ère en la parfaite effigie de Dieu. Plus jamais ne sera le désert rocailleux de l'origine. Le minéral, à la fin, sera or vivant de la Divinité. Graal des milliards d'années d'ignorance et de douleur, tout sera conscient, bienheureux, éternel.

À vrai dire, nous imaginons seulement les débuts de la Vie au sein des eaux, puis que, sur la terre ferme, elle conquiert de nouveaux pouvoirs et repoussa davantage l'emprise de la Mort. La seule chose que nous sachions sans pouvoir d'ailleurs nous la représenter, c'est que, toute Matière étant une comme l'enseigne la Science, nous sommes physiquement tissés dans la même étoffe non seulement que la Terre, mais que tout ce qui existe dans l'univers et qu'à la base de notre forme si délicate et harmonieuse, se trouve l'inerte matériau des choses sans conscience.

La pierre insensible du morne désert des commencements planétaires, quand la Mort tenait sous le gel de son refus les forces de la Vie, c'est elle, c'est cette existence minérale qui forme notre assise. Non

---

<sup>1</sup> Sri Aurobindo, *Savitri* (Livre X, Chant Premier). Le vers se rapporte à Savitri, incarnation de la Mère Divine, dans sa lutte contre le Dieu de la Mort dont elle triomphe pour finir, établissant ainsi les conditions de l'immortalité sur Terre.

que nous soyons poussière devant à la poussière retourner. Au contraire, nous sommes flammes de Dieu devant revenir au Feu divin. Mais notre corps gréé pour l'aventure de vivre a pris naissance en cette matière terrestre, a lentement été sculpté dans l'oubli de la pierre et, de règne en règne, été soumis au feu de maintes ordalies afin d'exister aujourd'hui et de recouvrer demain, au prix d'autres mutations, la mémoire entière de sa vérité. Issu du royaume de l'Inconscient, il en contient l'obscurité, l'apathie, l'impuissance — et c'est pourquoi nous sommes nous-mêmes si inconscients. Mais aussi, parce qu'un jour l'herbe a pu naître de la poussière et l'arbre croître d'entre les pierres, nous portons en nous la secrète ivresse créatrice qui peut tout transmuier, cette ivresse qui date d'avant la Terre elle-même, qui l'a conçue et façonnée et s'est enfouie en son sein et qu'elle transmet, toujours plus haute et plus ardente, à sa descendance en sorte que nous sommes capables d'atteindre à la Conscience suprême. Ainsi nous ont été légués la Mort et l'Immortalité, l'impossibilité de percevoir et le pouvoir de connaître. Fils du désert de pierre, nous sommes aussi les enfants du Feu qui forma la Terre et s'enferma en elle et, après bien des temps, la tira de sa léthargie.

Aboutissement de la lignée terrestre, il nous est donné de voir, depuis le promontoire des âges, le déroulement des choses qui ont été voulues afin que nous soyons et pour que soit autre chose encore, zénith et apothéose de la création. Dans un monde où rien ne se crée ni ne se perd, où tout se transforme, rien ne peut se manifester qui n'ait été au préalable contenu dans une autre forme. Si nous sommes ce que nous sommes, cela ne peut être que le résultat de ce qui nous précède, cela se trouvait d'avance impliqué dans l'absence de vie sur la Terre, et préfiguré ensuite par le psaume silencieux des arbres, annoncé par le sabbat des animaux. De la semence du rosier, ne naît pas le baobab. L'embryon de nos découvertes, de nos passions, de nos guerres et de nos religions, de nos haines et de notre amour et de nos questions est là, aveuglément véhiculé par les espèces d'avant l'homme, de même que notre être dessine l'esquisse de ce qu'une autre espèce accomplira.

Nés d'un Pouvoir créateur, nous portons ce Pouvoir en nous. Il n'est rien, dès lors, à quoi nous ne puissions commander. Nés du Pouvoir qui créa l'univers, nous portons en nous l'univers. Et tout ce qui est, nous appartient sans que nous ayons même besoin de le conquérir, car cela est notre être véritable. Or, si nous donnons à ce Pouvoir en nous le nom de Dieu, force nous est de reconnaître que nous portons Dieu en nous. Et cela que nous portons en nous, c'est cela que nous devons réaliser et devenir. Ainsi apprenons-nous que nous n'avons d'autre avenir que Dieu, que notre nature mortelle n'a d'autre destin que l'immortalité.

La Mort qui nie le Divin, Le voile ou bien Le défigure dans un monde qui, pourtant, n'est que le Divin Lui-même, la Mort est Dieu se présentant à nous sous le masque de Son contraire. Sophisme prétentieux, ou sagesse abyssale ? Toutes nos spéculations et tous nos aphorismes aux lueurs de diamant et tous les soleils de notre pensée, tout s'écroule et se dissipe en fumée devant le fait même de la Mort. Nous avons beau édifier des systèmes dont l'architecture a l'audace des ziggourats de Babylone et la rigueur sublime des pyramides d'Égypte, nous avons beau y entasser les trésors conquis sur l'énigme de vivre, nous avons beau proclamer que cela que nous disons est la seule vérité rédemptrice et l'éternelle jouvence de notre être, rien ne nous prémunit contre la Mort que nous avons cru ainsi définir, et nos systèmes, s'ils nous survivent, ne sont que nos mausolées.

Mais sommes-nous seuls à mourir ? Êtres humains, sommes-nous seuls à nous éteindre ? La Mort est un phénomène cosmique dont nous nous croyons les uniques victimes ou les seuls débiteurs quand la même loi vaut pour l'insecte et le savant et que l'enfant né de nos reins doit tout autant disparaître que les astres du ciel. Souffrance et mort existent à tous les niveaux, sans qu'elles soient châtement,

contrairement à ce que nous pensons si souvent.

Les animaux souffrent. Les plantes souffrent. La création entière souffre et meurt. Et en nous, avec une intensité particulière parce que nous pouvons les nommer mais ne savons les conjurer, se résumant toute cette souffrance et toute cette mort et tout cet éperdu besoin d'y échapper qui, depuis le début des temps, s'incarne et s'affirme d'espèce en espèce et doit encore s'affirmer jusqu'au jour où nous serons anéantis, pensent les uns, tandis que les autres rêvent d'un jour où, enfin, la souffrance n'étranglera plus les formes de la Vie et où la Mort ne les engloutira plus. Et les larmes que nous versons depuis des millénaires s'expliqueront alors et elles seront séchées. Car nous ne serons plus seuls, étant unis à l'univers et à ce qui le dépasse.

Au vrai, la tragédie humaine se résume en le mot de solitude. Nous nous sentons séparés du reste du monde dont tout, pourtant, nous indique que nous faisons partie, et séparés de Dieu qui, s'il existe, se repose, croyons-nous, en un éternel septième jour inaccessible à notre perception. Nous déclarons que sa création est terminée, c'est-à-dire distincte de Lui. Et ainsi séparés de Lui, nous sommes mortels, cependant que séparés du monde, nous sommes incapables de vivre vraiment — et nous nous imaginons que la vie nous appartient qui, demain, nous sera arrachée.

Notre histoire tout entière, depuis les premières lueurs de son aurore, ne conte pas autre chose que ce voyage de notre âme se découvrant d'abord isolée ainsi qu'une île au milieu de l'océan sidéral, retranchée du reste de la création, puis cherchant peu à peu à s'y unir et à s'y fondre ou à en dépasser le possible mirage au moyen d'idéologies profanes ou sacrées. Par l'esprit de conquête et d'hégémonie, nous manifestons jusqu'à l'ivresse ce besoin d'unité où puisse enfin disparaître le sentiment de notre solitude. Et de même, par nos religions, cherchons-nous à nous grouper, à nous mettre à l'unisson d'un Être plus grand que nous-mêmes et que symbolise la communauté des fidèles.

De toutes les façons possibles, partout sur la Terre, à toutes les époques, l'homme ne poursuit pas d'autre but ; ce qu'il veut, c'est abattre le douloureux enclos de sa personnalité individuelle et jouir de l'immortalité qui est sa vraie nature, mais que pourtant la Nature lui refuse. Du fond de l'abîme des temps, s'élève sa voix, cri de colère, sanglot de désespoir, s'élève sa prière : « Que cesse ma solitude, ô Seigneur. Fais-moi connaître la vérité de mon être, accueille-moi en Toi, unis-moi à Toi, permets que je sois Toi, puisqu'il n'y a que Toi, permets que me quitte ce sens d'être séparé de Toi et de Ta création, que ma conscience s'illumine de Ton Soleil, que tout soit Ta Lumière, Seigneur, que tout soit Ton unité. »

Or, le sentiment de solitude, c'est encore cela que l'Occident appelle péché originel. Cette impression d'être tenu à l'écart du mystère cosmique dont il fait néanmoins partie, c'est cela que l'homme, sur une moitié de la Terre, tient pour la preuve d'une chute et d'un châtement. Une certaine façon de percevoir le monde — la conscience de la dualité — est décrite comme un crime, et l'on dit que l'homme, créé parfait, est, par sa désobéissance, devenu imparfait et qu'il a, par là même, défiguré la perfection — l'unité — de l'univers. On dit que toutes les souffrances de la race ne suffiront pas pour racheter ce crime, que tout son malheur « résulte de la faute d'un homme égoïste et pécheur qui a corrompu ce qui était sorti parfait des mains de Dieu. Comme si l'homme avait créé la loi qui impose la mort au monde animal et la nécessité de s'entredévorer, ou ce processus épouvantable par lequel la nature crée, certes, et préserve, mais en même temps et par une action jumelle inextricable, détruit et tue ! » (Sri Aurobindo, *Essais sur la Guîtâ*)

Solitude, immense solitude humaine, comment serions-nous responsables de notre forme qui nous condamne à l'ignorance ? L'oiseau peut-il faire autrement que de voler, le poisson que de nager, le chien que d'aboyer ? À chaque espèce, sont adjugés des moyens et des limites. Chacune est bloquée dans le cadre de son rôle au sein de la création et ne peut en sortir. Le chien ne peut prendre son essor et battre l'aigle à la course dans le ciel. Il doit rester au sol. De même sommes-nous rivés à notre sphère et ne pouvons-nous apparemment en sortir. Apparemment — en réalité, dans notre sphère même, nous est octroyé, ambrosie ou ciguë, le désir de notre métamorphose, sans que nous sachions ce qu'elle doit être.

La loi qui préside à notre existence veut que la conscience soit pour nous enclose dans l'étroite tourelle de notre forme physique. Et cela ne nous étonne ni ne nous révolte, car nous considérons que la conscience est individualisée d'une façon à peu près analogue chez les animaux, ou bien qu'elle n'existe pas. Nous ne pouvons imaginer une conscience qui, à la fois, serait entièrement nôtre et dépasserait les limites de notre corps, qui contiendrait l'univers entier et aurait toutefois pour centre l'observatoire de notre forme. Or, si nous avions cette conscience-là, nous n'aurions plus le sentiment d'être séparés de rien ni de personne.

Mais il y a cette loi qui pèse sur nous et nous impose ses œillères. Nous ne voyons pas, par exemple, que, terrestrement parlant, nous faisons partie d'un corps unique, celui même de la Terre, dont la naissance correspond au règne minéral, et l'enfance au royaume végétal, et l'adolescence au monde des bêtes. Nous sommes, comme espèce, à la fois aussi différents et aussi proches des étapes antérieures de la création que nous le sommes individuellement de nos années de nourrissons ou de petits enfants. Nous étonnons-nous d'avoir été ces frêles masses vagissantes ? Doutons-nous d'avoir jadis été incapables de penser ou de parler ? La même chose, à une échelle plus vaste, s'est produite pour le corps de la Terre : nous sommes l'actuel aboutissement d'un seul corps innombrable franchissant les uns après les autres les portails de la Nuit et les parvis de la Mort.

Ne voyons-nous pas, alors, que de plus en plus de pouvoir s'exprime de la Terre et la submerge, la recrée, la transfigure ? Ne voyons-nous pas que notre impuissance même est signe d'une puissance à venir, que, dépassement d'impuissances d'antan, elle porte en soi son propre dépassement ? Qu'autrement, au lieu de nous sentir démunis, nous nous sentirions investis d'une force à quoi rien ne ferait obstacle ? Ne voyons-nous pas cela, que toute souffrance est germe d'une joie encore inatteinte et qui hante nos songes et que notre mort elle-même, pour cette raison qu'elle nous horripile et nous paraît contre-nature, est présage d'immortalité ?

À chaque étape de la vie de la Terre, de l'être qu'est la Terre et dont nous sommes le langage incarné, correspond une Lumière nouvelle qui corrode davantage le masque inexorable de l'Inconscience et de la Mort et, peu à peu, l'interdit. Ce qui était Néant, c'est-à-dire Inconscience absolue, s'est lentement peuplé de formes de conscience. Ce qui était la Mort a lentement été infesté par la Vie. Toujours plus de vie, de vie consciente a été donnée aux choses créées. Victoire après victoire a ainsi été remportée. Et notre sentiment de solitude est lui-même victoire sur un sens trop précaire et trop flou de l'individualité : l'esprit de l'espèce gouverne davantage les animaux que voilent encore les crépuscules de l'indifférencié. En nous, les voiles sont violemment arrachés. Nous voici nus, nus et solitaires, face au monde que nous ne comprenons pas et dont la majesté nous paraît redoutable au point que nous craignons de l'offenser. La nuit ocellée d'or nous regarde par tous ses yeux astraux, nous observe, nous épie, étendant sur nous le drame de ses ténèbres dont rien ne nous protège. Puis, le jour rédempteur revient et nous plonge dans le sourd et maladroit ravissement de l'adoration.

Les cycles se nouent et se dénouent, futiles et cependant chargés de millions d'espérances, évanescents et cependant plus longs que la mémoire. Sans fin, le jour et la nuit, dont nous ne sommes pas maîtres, se succèdent, s'enfantent l'un l'autre, se renouvellent. Sans fin et comme sans but. Le jour. La nuit. Un autre jour. Une autre nuit. Et encore un autre jour. Encore une autre nuit. Sans relâche au-dessus de nos fronts jusqu'à ce que nous percevions l'écoulement du Temps, puis jusqu'à ce que nous percevions autre chose au-delà. Le jour. La nuit. La vie. La mort. La séparation. La séparation d'avec l'Origine divine. Puis la séparation d'avec ce qui sépare de l'Origine.

Passent les milliers et les milliers d'années, les dizaines et les centaines de milliers d'années. Depuis huit cent mille ans que l'homme, dit-on, a conquis le feu, comme un collier de verroterie se déroule sa vie sans fin recommencée : humble et fragile, à peine encore assurée et même toujours plus en péril. Huit cent mille ans ! Pour que sa conscience s'éveille vraiment et vraiment veuille le monde, depuis l'Âge de la Foudre porteuse du feu jusqu'à l'Âge de la Foudre nucléaire, comment a-t-il navigué sur les eaux de l'Espace et du Temps ? Quels chemins a-t-il empruntés sur l'esquif de son être ? Huit cent mille ans !

Encore un bond en arrière, pour découvrir, il y a quatre millions d'années, les premières ébauches d'outils, les premières manifestations d'un être pas encore humain et qui, cependant, apprend à se donner ce dont la Nature ne l'a pas doté. Là, est le commencement de la conscience de soi, et donc de la séparation — il y a quatre millions d'années. Au long de ce temps incalculable et que nul ne songeait à calculer, un être au faciès hagard s'ouvrait aux ondes de la pensée. Et son regard, peu à peu, s'éclairait. L'homme naissait, s'enfantait lui-même en une agonie oubliée qui dura des centaines et des centaines de milliers d'années. Par sa volonté patiente et obstinée, il se créait lui-même au milieu de la création dont il dépassait ainsi les limites. Dont, par là même, il se séparait.

L'homme n'a pas été créé, il s'est créé. Il s'est donné les moyens, les prolongements, les outils que la Nature ne lui avait pas donnés. Il s'est emparé du pouvoir créateur. Depuis le commencement, et à son insu même, il n'a eu d'autre instinct et d'autre destin que de se créer, que d'être un dieu recréant le monde. Depuis le commencement, même au moment où il est encore à moitié un singe hébété, il est déjà un dieu, il est déjà Dieu apparaissant ainsi qu'une fleur nouvelle et mirifique au milieu de l'univers et donnant à l'univers un sens inconnu et sacré. Il ne le sait pas et pourtant il est cela. Un archange aux yeux calmes est en lui et guide tous ses mouvements, l'enveloppe d'amour et, de l'intérieur, modèle sans fin sa forme, la purifie, la parachève, la revêt d'insignes royaux : des sens plus raffinés, des rêves et des vouloirs plus précis, des ivresses plus délicates, le couronne aussi de la tiare de l'extase mystique. Et le singe d'hier se mue en poète, en prince, en messie — en homme sans cesse plus conscient de soi, de ses pouvoirs et de sa destinée, en homme sans cesse plus impatient et plus capable de redevenir Dieu.

Quatre millions d'années dont il ne reste que des vestiges ambigus, des fossiles épars, une poussière muette à la surface du monde, quatre millions d'années ont ainsi façonné l'homme en leur lent déroulement de mastodonte aveugle. Et ce sont ces quatre millions d'années qu'il y a trois mille ans la parabole mosaïque a comprimés en le seul geste d'Ève, et que, plus près de nous encore, les docteurs d'une Loi nouvelle ont anathémisés d'une seule expression : péché originel, faisant ainsi passer l'homme des temps préhistoriques à d'improbables temps mythiques, lui déniaient la patiente beauté de son labeur de quatre millions d'années, l'accusant de fomenter des cataclysmes contre son créateur et le condamnant à mort, à une vie qui n'est que souffrance et mort sur cette Terre qu'il avait appris à connaître et à aimer.

Et en quelques siècles, le mythe a remplacé la vérité. L'antique vérité terrestre avec son majestueux visage d'argile qu'adoucissait sans trêve la main d'un invisible Artiste épris de son œuvre, l'antique vérité de la Terre bercée, caressée, sculptée par son Amant divin pendant des âges incalculables a été rejetée, brisée comme une vieille idole devenue inutile et remplacée par la fable sans amour d'un tyran transformant l'humanité en chiourme et le monde en baigne. Tous ces millions d'années d'amour du Créateur pour sa création et même tous ces milliards d'années d'amour, si l'on compte depuis les commencements terrestres, ont été avilis en quelques phrases. Et l'homme, efflorescence miraculeuse de cet amour géant, a été précipité dans le cloaque d'une pensée qui inventait Dieu au lieu de chercher à Le connaître et Le craignait au lieu de L'adorer.

Alors, dans l'âme de la race — d'une partie de la race —, au lieu d'amour a été semée la honte. Mais aussi la révolte contre cette ignoble accusation, une fureur désespérée contre cette injustice qui condamnait sans appel au nom d'une Justice soi-disant supérieure. Et dans l'âme de l'homme chassé par Dieu du paradis terrestre, est née la lente volonté vengeresse d'instituer un autre paradis terrestre dont, à son tour, Dieu serait chassé. Les siècles ont passé. Et l'homme d'Occident, l'accusé, le proscrit a nourri ce rêve dans son âme. Diffamé par ses églises, il a courbé le front au long des siècles et secrètement préparé l'insurrection, le grand reniement du Dieu qui le condamnait et le pourchassait, qui ne se contentait pas de l'avoir chassé du paradis, mais le traquait encore et le menaçait du jour de sa colère, du Jour de son Jugement et de l'ultime châtement de la géhenne éternelle.

Au long des siècles, il a vécu, baigné par la sueur de son front, et connu la douleur d'enfanter et transmis d'enfant en enfant, dans l'obscur silence de son sang, l'irréductible besoin de laver l'offense qui lui avait été faite et de punir le péché de ce Dieu coiffé d'orgueil et d'ouragans qui l'accusait d'un délit dont lui seul, maître de l'univers, était fatalement l'auteur. Et d'enfant en enfant, de siècle en siècle, le besoin a grandi. Sans mots, sans gestes, sans rien qui le trahît. L'homme ne savait même pas de quoi il était le vaisseau, quelle exigence il transmettait, inflexible dynaste, aux générations de ses enfants. Extérieurement, dans le tumulte des cités et dans le flux et le reflux des guerres et des découvertes, il semblait adorer l'image qui le torturait. Mais la soif de créer un nouveau paradis terrestre ne le quittait pas. Non plus que la soif d'en chasser, ou d'y interdire le Dieu de ses ancêtres. Et un jour vint où, à la surface du monde, comme une île naissant de séismes sous-marins, apparut la nouvelle oasis dont rêvait la caravane humaine, le nouveau jardin d'Éden dont l'homme rêvait depuis trois mille ans. Et l'homme chassa Dieu du nouveau paradis.

Car il vint un jour où l'homme redressa le front et laissa jaillir de lui la colère accumulée contre ce Dieu qui le martyrisait depuis des siècles et contre ses représentants sur terre. Alors, il renversa celui qui se proclamait monarque de droit divin et lui trancha la tête en sacrifice. Et il renversa de même ceux qui étaient les soutiens de ce roi et à eux aussi il trancha la tête en sacrifice. Et il ferma les temples du Dieu et bannit ses ministres. Et comme en souvenir de l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal dont le dieu avait voulu l'éloigner jadis, comme en souvenir de cet Arbre au pied duquel, en transgressant l'ordre, il était devenu l'homme, il planta partout des arbres qu'il appela Arbres de la Liberté, car il sentait au fond de son âme qu'approchait l'aube d'une autre création.

Et ce jour-là où éclata ce que l'on appelle la Révolution française, mais qui est en réalité un événement d'une ampleur cosmique dont naquit le monde moderne et dont les fruits n'ont pas encore fini de mûrir,

ce jour-là, l'homme, refusant d'être plus longtemps « le bétail des dieux »<sup>1</sup>, prit le chemin de la vraie Divinité, de l'Immortalité et de l'Éternité.

## 5. Le geste innombrable de Dieu

Tant de sang a coulé, qui a horrifié les uns et enivré les autres, qu'encore aujourd'hui nous ne savons guère envisager calmement la Révolution, dont la descendance ne fait qu'ajouter à notre horreur ou à notre ivresse : la Russie, la Chine — quelle autre nation demain ? Cette immense métastase, à la chair de quel pays va-t-elle s'attaquer ? Quelle terre va-t-elle transformer en charnier ou en baignoire ? Et de tant de violence la concorde naîtra-t-elle un jour ? La mort et la torture de tant d'hommes donnera-t-elle la vie à une autre race d'hommes qui seront enfin libres et heureux ? Ou le grand corps planétaire, n'en pouvant mais, succombera-t-il sous les coups ? Nous voudrions nous arrêter parfois, nous reposer un peu, oublier, dormir, rêver. Mais des griffes plongent en nous et nous déchirent, et tout ce que nous tenons pour aimable nous est enlevé, tout ce que nous considérons juste tombe en pourriture.

Guerriers depuis toujours afin de nous nourrir et d'occuper un territoire notre, nous avons toujours cru à la guerre et à la sainteté de ses valeurs. Et voici que, ce jour-là, autre chose est entré en nous, qui nous a rendus différents. La Révolution française a pour jamais changé le visage du monde, et dans un sens plus profond et plus haut, plus radical, plus définitif que celui qu'on lui trouve d'habitude. Ce jour-là, l'homme est né à la liberté, ce qui ne veut pas dire à la possession de la liberté, car à cette naissance doit succéder un temps d'apprentissage. N'empêche, l'apprenti sera maître demain. Car l'homme qui avançait couvert des chaînes de l'ignorance s'est, ce jour-là, retourné contre le mensonge qui l'avait condamné. Il a brisé ses fers, combien de fois ne l'a-t-on pas dit ? Et par-delà ceux qu'il abattait, il a défié le dieu mensonger qui le poursuivait depuis des temps et des temps et ne lui promettait que chute et perte.

Les hommes de la Révolution n'ont sans doute pas su clairement ce qui les animait, ni quel but ils visaient. Mais en eux, sans faillir ni trembler, l'Homme a su. Le moment était venu de préparer une nouvelle étape non pas seulement de l'histoire des sociétés, mais de l'histoire de la Terre. Et d'un seul mouvement — trop vaste s'il ne concernait qu'une époque et un pays, mais juste à la mesure des cycles du monde —, il a renvoyé les déités obscures, rejeté l'impérialisme des prêtres et des chefs soi-disant désignés par Dieu, et il a offert un immense sacrifice de vies humaines afin de purifier la Terre. Alors seulement, il a commencé d'être l'Homme en sa visionnaire et fraternelle vérité et, supprimant par le fer et le feu les marques infamantes du péché originel, n'ayant plus au-dessus de lui ni de dieu ni d'homme chrémé pour le punir et entraver son essor, il a soudé le maillon de la Révolution aux précédentes étapes de l'évolution terrestre.

Ainsi pouvons-nous aujourd'hui contempler l'aube de notre race qu'un mythe abusif nous empêchait de voir. Et ainsi pouvons-nous commencer d'entrevoir ce dont nous sommes à notre tour l'aurore et la promesse.

Lentement, s'est fait le passage dont nous n'avons pas idée. Lentement, le voile s'est déchiré. Lentement, l'ancien instinct s'est déformé, est devenu pouvoir impossible, anomalie sorcière, avant de disparaître tout à fait, aspiré par l'oubli, par le silence des souterrains de la conscience.

---

<sup>1</sup> Brihadâranjaka Upanishad. I 4.19. L'Oupanishad précise que les dieux ne désirent pas que l'homme connaisse et soit libre.

L'homme nu, au seuil du nouvel âge, a tâtonné parmi la nature, y cherchant ce qui lui échappait et dont l'obsédait la nostalgie. Qu'était-il advenu de sa famille animale qu'à présent il traquait, comme il l'avait traquée jadis, l'animal plus fort ou plus intelligent ayant toujours dominé les autres ? Transfuge des espèces obscures, il en perpétuait les mœurs, tuant ceux qui n'étaient plus ses semblables et possédant peut-être, pour les dépister, les restes d'un instinct commun. Simplement, maintenant il ne savait plus voir qu'à peine l'aire des jours anciens où il ne se distinguait pas des bêtes. Avait-il conservé en lui les sens de cette époque ? Quelque chose pouvait-il lui indiquer subtilement où paissaient les troupeaux sauvages ? Pouvait-il voir à distance, sentir à distance comme les animaux dont il ne faisait plus partie et se servir contre eux de cette médiumnité ? Mais quel était donc cet autre pouvoir qui le possédait, l'entraînant vers quel avenir ?

À mesure que s'effaçaient les contours extérieurs de la bête et qu'au-dedans s'en abolissait l'instinct, l'homme naissait, fuyant devant lui, ne se retournant pas. Comme si, pour se sauver des serres d'un passé innommable, il lui avait fallu dans sa course se trancher les membres, il retranchait de lui tout ce qui l'avait défini jadis, quand il n'était pas encore un homme. Prix du passage à un état supérieur, sans réfléchir il renonçait à son ancien moi. Il se jetait dans les flammes d'une immolation dont naissait le Soleil. Ascèse de primate se muant en être pensant, il sacrifiait les pouvoirs qui le rattachaient encore à l'immense et confuse famille des animaux. Et le monde se créait sous ses yeux.

Ainsi agissait-il, ainsi en lui quelque chose agissait. Ainsi agissons-nous nous-mêmes pour nous parfaire et nous purifier. Car toute vie est nécessaire et perpétuel sacrifice à ce qui la dépasse et qu'elle tend à devenir. Le singe ne savait pas quelle offrande de lui-même il faisait lorsque la Nature le modifiait et le changeait en homme. Il ne pouvait que s'offrir – que mourir ou se transfigurer. De même nous faut-il à notre tour nous offrir à ce qui nous veut autres. Car le même poème inachevé s'écrit encore en nous, le même grand voyage vers le havre de la Divinité se poursuit, qui commença dans la Nuit inconsciente et, d'étape en étape, rapproche de la Terre l'Éternité sacrée.

Notre avenir se lit dans notre passé. Ce qui, à son insu, a métamorphosé le singe en le génie d'aujourd'hui capable d'expliquer le monde dans un vertige de science ou d'art, la Force qui a poli nos traits à partir d'un matériau si grossier et, ajoutant quelques muscles, nous a donné le sourire, signature de l'âme, c'est cela qui continue d'œuvrer sur nous et en nous et nous fera enfanter l'inconnu, le mystère, l'imprévisible, nous transmuera en ce que nous cherchons partout, en le Dieu que nous présentons partout, qu'en tout nous nions et adorons à la fois et qui n'est autre que nous.

Quel prix, alors, nous faut-il payer pour devenir des dieux, pour redevenir Dieu ? Quel prix l'animal dut-il payer pour se transcender et nous devenir ? Que ne possédons-nous pas, que lui possède encore ? Qu'avons-nous sacrifié pour posséder ce qu'il ne possède pas ? Que devons-nous maintenant sacrifier d'autre ?

Il nous faudrait, pour comprendre, voir vraiment, au lieu de les imaginer, les êtres dont nous sommes issus. Quelques ossements, quelques outils retrouvés çà et là sont de trop faibles indices. Déjà, nous avons du mal à comprendre qu'il est d'autres façons de vivre que la nôtre, des cultures et des coutumes différentes pour des civilisations contemporaines de la nôtre et dont nous sépare seulement la distance. Et les usages des peuples dits primitifs nous semblent relever d'un autre monde. De l'Antiquité, nous nous faisons à plus forte raison une image mentale exsangue et aseptisée qui n'a pas grand-chose à voir, sans doute, avec la réalité vivante qui fut un jour : des graphiques intellectuels à l'usage des musées,



non des souvenirs de chair, de sang et d'âme. Comment pourrions-nous alors comprendre du dedans ce qui se passa il y a quatre millions d'années ? Il nous faudrait avoir touché ces corps, nous être identifiés avec ces êtres quand ils marchaient sur la Terre, allant sans le savoir vers notre apparition. Il nous faudrait avoir partagé leurs gestes et leurs sensations pour connaître vraiment.

Comment certaines perceptions ont-elles disparu pour faire place à d'autres ? Était-ce payer trop cher que de perdre certains sens subtils permettant d'entendre ou de voir à distance, à la façon des animaux, afin de conquérir le sens plus fabuleux qui permet de contempler l'univers, de l'explorer et de le conquérir ? Et ce que nous avons perdu, l'avons-nous perdu pour jamais ? Ne l'avons-nous pas plutôt enfoui dans la magique majesté de notre être s'érigeant comme une cité nouvelle au-dessus d'une cité ancienne ? Et n'y avons-nous pas gagné cet autre sens encore, dont nous-mêmes doutons parfois, ce pouvoir de franchir le seuil, de soulever le voile qui nous sépare de l'au-delà et d'entrer en relation avec les dieux sacerdotés de nos jours, ou de voir Dieu Lui-même face à face et de nous immerger en Lui, de nous dissoudre en Sa Lumière de façon qu'il n'y ait plus que Lui ?

Voyant que nos pertes anciennes ont tourné à notre avantage, sommes-nous aujourd'hui prêts à payer le prix pour devenir des dieux ? Le moment n'est-il pas venu d'abandonner là comme des jouets dérisoires nos habitudes et jusqu'à nos triomphes d'hommes pour répondre à l'appel de l'inconnu ? Ou allons-nous, par peur ou par gloriole, nous accrocher à nos éphémères conquêtes et repousser la gloire de l'Éternité ? Et jusqu'à quel point cela nous sera-t-il permis ? Pouvons-nous réellement obvier à la Volonté qui rêve le monde et le façonne et qui s'y accomplit ? Pouvons-nous vraiment empêcher Dieu de s'incarner sur la Terre ? Ni l'athéisme des uns, ni le sectarisme religieux ou la pudibonderie confessionnelle des autres n'y pourront rien. L'univers, œuvre de Dieu, ne peut que manifester Dieu, de quelque manière qu'on L'appelle. Qu'on Le vénère ou Le rejette, l'univers ne peut que Le manifester de plus en plus. Et aussi longtemps que cet univers n'aura pas visiblement manifesté Dieu, aussi longtemps qu'il ne se connaîtra pas Dieu, le but de la création ne sera pas atteint. À cela, nous ne pouvons-nous opposer. Nous pouvons certes disparaître, et même nous faire disparaître, mais nous ne pouvons annuler l'œuvre divine ni l'empêcher de se poursuivre. Le sachant, le comprenant, il nous reste bien peu à faire. Il nous faut simplement le vouloir nous aussi et l'accepter, il nous faut descendre en nous-mêmes et nous renoncer, il nous faut, comme des enfants, appeler dans le palpable silence du Soleil éternel et nous soumettre à son vœu créateur.

Il nous faut comprendre également ceci : la pierre avait-elle le pouvoir de se changer en fleur, et le lézard en oiseau ? Le singe avait-il le pouvoir de se changer en homme ? Le pouvoir était en lui, sans doute. Mais était-il capable de le découvrir et de s'en servir ? Autre chose était là, qui voyait et savait. Autre chose, depuis toujours, préside à la manifestation du monde. Autre chose agit. Les formes ne sont que ses supports et ses instruments. Les formes ne choisissent pas de se modifier. C'est cette autre chose qui, sans fin, les sculpte et s'y traduit. Il ne dépend pas de ces formes qu'elles existent ou disparaissent ou soient transformées. Il ne dépend pas de nous que nous existions ou disparaissions ou soyons transformés. Que sommes-nous donc, alors ? Les jouets, les esclaves de la Divinité qui, à Sa guise, nous tire du néant et nous y replonge ? Ou bien les membres du corps infini, inconnaissable et resplendissant de cette Divinité ? Si nous sommes les esclaves d'un dieu, comme tout nous le crie en plein visage lors même que nous croyons gagner, ce ne peut être que de la Mort, qui fait une pacotille écœurante de toute la beauté que nous entrevoyons parfois. Mais si la Mort n'est pas l'ultime raison de l'univers, si, comme d'âge en âge, nous l'assurent les voyants, il existe au-delà une vie éternelle qui est notre vérité, alors nous passons du statut d'esclaves au rang de libres souverains immortels, et nous sommes effectivement les membres du corps de Dieu. Alors, se comprend ce pouvoir qui est en nous et,

en dépit de notre résistance, nous guide vers la lumière et la connaissance et, d'un avorton simiesque, a progressivement fait l'être qu'aujourd'hui nous sommes et, dans l'avenir, veut nous changer en l'effigie parfaite de son rêve infini.

Nous soumettre. Nous abandonner. Quelle illusion de croire que nous pouvons, par nous-mêmes, faire quoi que ce soit au monde. Si, regardant en arrière, nous voyons, ainsi qu'un immense paysage endormi, tout le passé de la race et de ce qui la précéda et si cela nous semble cohérent, comment pouvons-nous nous imaginer être les auteurs de quoi que ce soit ? Ce qui a patiemment édifié ce passé de milliards d'années, c'est cela même qui, en ce moment précis, nous édifie et nous insère dans l'harmonie démesurée de la manifestation.

Mais alors, nos travaux et nos œuvres ? Que sont-ils, si nous n'en sommes les auteurs ? À qui appartiennent nos joies et nos douleurs ? Qui les éprouve en fait ? Quel en est le sens réel et le goût véritable ? Si nous ne sommes les maîtres de nos destins, si nous exécutons les ordres d'un être dont nous ne savons même rien, si tout ce qui nous arrive, si tout, absolument tout ce que nous pensons, éprouvons, disons, faisons n'est pas à nous, mais qu'un autre en jouisse par notre intermédiaire, si du premier cri au dernier soupir il n'est rien que nous puissions détenir en propre mais que nous soyons seulement les chenaux d'un immense courant que nous ne pouvons percevoir, si nous ne vivons pas, si nous sommes vécus, si vraiment je est un autre, à quoi bon lutter, rêver, vivre et mourir ? Et à quoi bon aimer pour y mieux parvenir ? À quoi bon même se poser toutes ces questions ? Ô vanité ! À quels sables mouvants sommes-nous donc voués ! Chaque pas vers les rives de lumière semble nous enfoncer dans une nuit plus grande. Et tout se désagrège en nous, que nous avons un instant cru saisir et posséder.

Mais justement, si nous ne sommes les vrais auteurs de nos actes, qui éprouve cette vanité qui nous glace, quel être découvre en nous et par nous ce désert irrespirable où nous perdons espoir ? À qui appartient ce sentiment que nos efforts sont condamnés à l'échec ? Et ce vertige au bord du gouffre, que peut-il signifier ? De quoi est-il l'écho, que nous ne savons percevoir ? Qu'annoncent donc nos larmes, quelle terre promise arrosent-elles, qu'en même temps elles nous empêchent de distinguer ? Et notre horreur et notre espérance, puisqu'elles ne sont pas nôtres, à qui appartiennent-elles dans cette nuit cosmique où nous nous sentons étrangers ? Si rien de ce que nous avons n'est à nous, si rien de ce que nous sommes n'est nous, qui sommes-nous alors, ou bien que sommes-nous ? Existons-nous seulement ? Et pour qui, par qui, à quelles fins ? Et que veut dire exister ? Y a-t-il vraiment au fait d'être un sens que nous ne concevons pas ? Ou tout n'est-il qu'illusion, trompeuse iridescence sur le néant qui se déguise en monde ?

Nous qui n'avons pas demandé à être, il nous paraît impossible d'exister si nous ne sommes pas libres de cela précisément qui nous fait être. Et c'est ce que nous interdit l'idée de ce Pouvoir en l'univers et en nous, de ce souverain Pouvoir par lequel tout existe à chaque instant – qui non seulement est à l'origine de tout, mais qui est toute chose à chaque instant du Temps. Contraints d'admettre une origine, nous décrétons en avoir été coupés dès le premier instant. Sans quoi, elle ne serait pas origine, mythique commencement situé dans un passé à jamais révolu et donc inaccessible; elle serait un état permanent, un présent éternel, et cela le flux du Temps nie que ce soit possible. Invivable nous est l'intuition que ce qui nous a manifestés est toujours présent, bien que nous le disions éternel : Hasard éternel ou éternel Vouloir. Nous exigeons que cela soit retiré de nous, car nous nous imaginons en avoir été arrachés. Telle est notre perception de l'univers que prime à nos yeux le sens de cette amputation ; tout est séparé de tout, tout est désuni, tout rêve et aspire à une harmonie impossible. Notre solitude même, face au

morcellement du monde, nous prouve que nous sommes hors de Dieu, puisque, pour Lui, tout est un. Comment, dès lors, Dieu pourrait-Il, en nous et par nous, vivre ce que nous vivons ? Comment pourrait-Il être l'auteur véritable de nos actes ? Et surtout, Lui, le Parfait, l'Infini, l'Éternel, comment pourrait-Il être l'auteur d'actes si petits et insignifiants, de pensées si triviales, de sentiments si grossiers, être cette foule ignorante et terne, et, pis que tout à nos yeux effarés, ce dément sanguinaire qui parfois la flagelle, ce fauteur de génocides, ce fou d'apocalypses dont l'ombre hante régulièrement la Terre ? Comment Dieu pourrait-Il, en nous et par nous, se nier Lui-même ?

Pour nous, Dieu doit d'abord être un saint<sup>1</sup>, un être immaculé, incapable de faire du mal à un insecte et toujours prêt, cependant, à nous accabler. À défaut de quoi, Il ne saurait être Dieu. L'indigence de notre condition, si nous devons l'imputer à Dieu, nous paraîtrait ternir l'éclat factice de notre idole. Plutôt nous croire séparés de la Divinité, exilés par Elle, déchus sans recours, que d'imaginer qu'Elle puisse être pour rien dans l'élaboration du moindre de nos gestes. Si nous devons accepter l'idée que Dieu est l'unique Personne de notre être et de tous les êtres et que tout ce que nous faisons, tout ce qui est fait dans l'immense univers Le représente, alors volerait en éclats ce visage que nous Lui prêtons, et Il nous apparaîtrait dans toute Sa Lumière. Mais cela, nous ne le pouvons pas encore : nous qui sommes Dieu en Sa graduelle expression de soi, ne sommes pas encore prêts à nous reconnaître ; notre amnésie a encore sa nécessité. Et force nous est, dès lors, pour nous retrouver enfin, de vouloir un avenir où nous soyons autres que ce à quoi semble nous condamner notre naissance.

D'où notre incoercible rêve de liberté qui commence avec ce besoin de nous considérer autonomes. Pour mieux être Dieu demain, il nous faut aujourd'hui Le réfuter. S'il est vrai qu'il nous a créés, c'est en nous exprimant de Son sein, et fatalement nous ne sommes plus en Lui. Rien ne nous rattache à Lui dans l'Espace et le Temps. Et seule, la Mort peut nous rendre à Son immortalité<sup>2</sup>. Toute la durée de notre vie se passe en dehors de Lui, sous Ses yeux, ou loin de Sa vue, dans l'adoration ou l'intransigent refus de Son être. Ainsi seulement nous semble-t-il pouvoir exister.

N'ayant d'autre ambition que d'être les maîtres de notre destin, nous nous heurtons sans cesse à la constatation de notre impuissance. Nous avançons de victoire en victoire, et c'est pour voir qu'en vérité nous n'avons pas fait un pas vers cette liberté qui est notre rêve le plus ancien et le plus lancinant. Maléficiés, nous tournons et tournons dans le même cercle que d'invisibles mains nous présentent sous des lumières diverses et au moment où nous croyons capturer l'objet de notre poursuite il s'évanouit, laissant le désert nous répondre.

Sans trêve, nous interrogeons ce qui nous constitue et ce qui nous entoure : l'atome, un vol d'oiseaux, le sourire de l'être aimé, la couleur du ciel, l'éclosion en nous d'une pensée ou d'une sensation, et même les entraves qui empêchent notre essor, et même le bâillon qui étouffe notre voix, nous voudrions que tout nous soit support de voyance, mais rien ne nous livre le secret fondamental. Et le pourquoi grandit jusqu'à nous percer le cœur et nous écarteler – et si c'était pour que nous enfantions ce que nous ignorons porter en nous ? Si notre douleur était l'annonce d'une naissance éblouissante ? De même que nous creusons la terre pour en prendre les fruits et en arracher l'or, ne se pourrait-il pas qu'il y ait un pouvoir qui fouaille notre être pour en extraire le fruit d'or d'un enfant nouveau, d'une race nouvelle ?

---

1 « Soutiendras-tu que Dieu permet ces deuils et ces souffrances inutiles ? Moi, je dis qu'il est innocent de tout. » Sartre, *Le diable et le bon dieu*.

2 « Moi, la Mort, je suis la porte de l'Immortalité. » Sri Aurobindo, *Savitri*, Livre X, Chant IV.

Du plus profond marasme, nous passons à l'espérance la plus haute. Mais cela même, l'avons-nous personnellement voulu ? Nous n'avons de prise sur l'ombre ni sur la lumière. Lorsque nous demandons pourquoi, lorsque nous hurlons pourquoi au monde énorme, pourquoi le mal, la souffrance et la mort, pourquoi les larmes d'un enfant et la destruction d'un peuple, lorsque nous appelons nous ne savons quoi et que nous nous sentons devenir fous, nul pourquoi n'ayant reçu de réponse, lorsque tout semble perdu, c'est alors, peut-être, que nous sommes le plus près de toucher la vérité. Pourquoi la torture et l'agonie et pourquoi le sang dont s'abreuve la Terre ? Pourquoi cités et nations s'écroulent-elles dans des tornades de feu ? Pourquoi ce massacre où disparaissent des peuples avant d'avoir goûté à leurs moissons ? Pourquoi ces ailes de ténèbres qui battent au-dessus du monde et qui l'aveuglent ? Pourquoi ces cataclysmes, ces guerres et ces disettes qui déciment les races ? Et pourquoi, jour après jour, ces bouches qui sourient et mentent d'autant mieux ? Pourquoi ces actes où se parjure la pensée ? N'est-il donc pas possible que nous cessions d'être ces nains hâbleurs et douloureux ? Pourquoi faut-il donc que nous soyons cela même qui nous fait horreur et que nous n'ayons à vivre que ce qui nous dégoûte ?

Or, si nous ne nous posons ces questions, si rien ne nous inquiétait, les fléaux telluriques et les épidémies n'en existeraient pas moins ; ils seraient aussi destructeurs et les carnages entre peuples aussi meurtriers, et nous y consentirions sans que vibre en nous la moindre aspiration à autre chose – contentement de bêtes qui ne se doutent même pas qu'une loi pèse sur elles, abominable et impérieuse. Mais nous sommes construits autrement. Notre horreur est signe de notre croissance en la Lumière, notre nausée devant l'abjecte absurdité des choses, notre révolte devant la fragilité de nos moyens ou la duplicité de nos actes, tout cela traduit une tâtonnante évasion hors de l'inconscience et, dans la boue ensanglantée du monde, élève une supplication pour que se réalise enfin le rêve immémorial de notre divine pureté bafouée par le rire titanesque de la Nature universelle.

Notre grandeur tient donc autant à notre capacité d'exprimer la beauté et la vérité qu'à notre recul devant le cauchemar omniprésent du monde, qu'à notre écœurement devant la bestialité à laquelle nous y sommes si souvent forcés. Sommes-nous pour rien dans les cyclones et les sécheresses ? Avons-nous inventé le principe qui, partout dans le cosmos, enfante et détruit sans relâche et qui, nous enfantant nous-mêmes, d'avance médite notre disparition, fût-ce en nous transformant en les assassins de nos frères ? Sommes-nous responsables de la structure des éléments, de leur pouvoir et de leur combinaison ? Avons-nous décidé d'être organiquement constitués comme nous le sommes ? Si le sang coule en nos veines et s'il nous faut respirer pour vivre, y sommes-nous pour rien ? Et dépend-il de nous que cet univers existe et que nous y soyons nés ? Que la Terre y soit ce qu'elle est, placée où elle est, tournant à la vitesse où elle tourne ? Comment échapperions-nous à la loi qui meut les galaxies au prix d'immensurables destructions ? Tout, dans cet univers, se solde par la mort. La splendeur des nébuleuses est hantée par la mort autant que la ronde des atomes. Le même pouvoir éteint les soleils et la vie au cœur de l'homme. La même lutte se poursuit au niveau de la cellule et de la galaxie et, chez l'homme, se traduit en termes de guerre. Ce qui nous arme les uns contre les autres et nous inspire des idéologies et des mots d'ordre au nom desquels répandre le feu et nous enivrer du sang des autres, c'est cela même qui éparpille les astres et joue avec les neutrons. Et cela, c'est la Mort, l'immense et implacable Roi du Monde.

Mais n'y a-t-il que la Mort à quoi nous devons sans fin nous heurter et qui doit d'avance remporter toute victoire ? Ou ne sommes-nous pas plutôt la Mort qui, peu à peu, se transfigure ? Pétris par ses mains, formés à ses édits, nous percevons pourtant le murmure d'une source lustrale en notre tréfonds. Et nul autre que nous ne la perçoit sur Terre. De cela, notre révolte porte le brûlant témoignage. Notre insatisfaction est la clef de notre liberté future. Contents de notre sort, nous ramperions parmi une

morne obscurité, insensibles à nos maux, incapables de les honnir ou bien d'y remédier. Notre désespoir est le signe d'une immense joie qui vient et que nous pressentons, notre impuissance prophétique d'un pouvoir que rien ne pourra renverser.

Recrus d'épouvante et de fatigue, que ne pouvons-nous d'ores et déjà découvrir qu'en réalité nous sommes nous-mêmes l'aube radieuse d'un monde dont, à présent, nous est seule perceptible l'ombre torturante. Mais le soleil qui se lève en nous doit dissiper toute l'ombre et nous révéler la vérité des choses. Pour l'heure, il nous est plus sensible par la brûlure qu'il nous inflige que par sa lumière ; de ses langues de feu, il nous tire de la nuit où tout est encore plongé ; il nous arrache au sommeil de la conscience où tout vit encore et nous apprend dans les flammes à déchiffrer le monde. Et l'apprentissage est souffrance, car nous ne sommes maîtres de rien de ce que nous découvrons ainsi. Et notre souffrance est à la mesure de notre conscience et à la mesure, aussi, de ce qui manque encore à notre conscience pour que nous soyons totalement éveillés. Mais, disent les voyants — qui ont dépassé le magique ensommeillement du monde —, lorsque nous serons totalement conscients, alors nous ne souffrirons plus. Rien n'échappant plus à notre perception, nous serons affranchis du doute et de la crainte, et tout nous sera lumière, extase et connaissance.

Aussi nous faut-il commencer par comprendre que, seule, nous fait défaut la plénitude de cette perception et que les affres auxquelles nous sommes jetés ont pour but d'y atteindre en fouettant sans relâche notre conscience afin qu'elle ne puisse retomber dans la torpeur où sont les autres espèces. C'est toute chose, alors, qu'il nous faut interroger à neuf, c'est tout ce qui nous semble acquis, normal et juste, et qui n'est que partiellement saisi, qu'il nous faut mettre en question, si nous voulons être libres. Infatigablement, nous devons tout scruter, aller jusqu'au fond des apparences que nous prêtons aux choses et les faire éclater, quitter les vasières de l'intellect où nous nous embourbons et, d'un même mouvement, démasquer l'univers et dessiller nos yeux pour enfin savoir qui nous sommes en vérité et ce qu'est en vérité le monde.

Toujours, nous situons les choses par rapport à nous-mêmes comme si leur existence dépendait de la nôtre, comme si notre regard leur donnait vie et que, nous absents, il leur fallût disparaître. Revanche de nabots matamores, ou prémonition d'hiérophantes? Dans nos chaînes que rien ne brise, nous nous croyons responsables de tout ce qui est. Mais encore une fois, sommes-nous responsables du perpétuel holocauste cosmique ? Encore une fois, sommes-nous responsables du nombre de planètes qui tournent autour de notre Soleil ou du nombre d'étoiles que contient la Voie Lactée ou du nombre de galaxies dont rutilent l'Espace ? Encore une fois, encore une fois, sommes-nous responsables de notre faim et de notre soif ou des moyens que nous avons de nous reproduire ? Et pourtant, cette faim, cette soif, ces moyens gouvernent nos jours, modèlent nos sentiments et nos pensées, nous inspirent à chaque instant ce qui nous définit, établissent notre personnalité. Et pourtant, le mouvement cosmique crée notre milieu ; nous n'en pouvons abstraire la Terre où nous vivons : l'univers est un seul corps où tout constitue en réalité un seul geste infini, tissé d'un chant d'oiseaux, de l'harmonie des sphères, du sourire d'un enfant, de la pulsation des quasars, de la marée d'immenses soleils d'or tout aux confins des choses : innombrable et unique, le geste même de Dieu s'orchestrant sans fin dans l'infiniment grand et l'infiniment petit.

Quelle part, alors, y avons-nous ? Fantoches ou mages, nous devons apprendre à nous connaître enfin et à reconnaître quelle est notre servitude si nous voulons en être délivrés. Humblement, il nous faut commencer par poser les yeux sur les conditions mêmes de notre naissance, qui nous paraît si normale : nés au même instant, mais d'un autre homme et d'une autre femme, nous ne serions pas les mêmes, ayant hérité d'un passé différent, de tendances différentes, d'un autre programme de vie à réaliser. Et

que serait-ce si nous étions nés dans un autre pays, au cœur d'une autre culture ? Ce que nous possédons de plus collectif comme ce que nous avons de plus individuel, tout ce que nous appelons nous-mêmes serait différent dès l'origine, nous transformant au besoin en ce que nous abhorrons le plus aujourd'hui. À ces données de base, nous devons les lignes sur lesquelles, sans que nous y soyons pour rien, doit ensuite évoluer notre vie. Dès la conception, nous sommes recouverts d'un manteau de notions et de coutumes, de rêves, d'instincts et d'interdits qui ne nous appartiennent pas et qui, pas davantage, n'appartiennent à ceux qui, depuis le fond des âges, nous les transmettent pour nous faire accomplir une œuvre dont nous n'avons aucune idée et qui, s'il le faut, s'accomplira envers et contre nous.

Ni l'histoire de nos antécédents familiaux, ni celle de notre race et de notre civilisation, ni celle de l'espèce humaine ne dépendent de nous. C'est nous qui en dépendons étroitement. Le cours des événements terrestres n'a rien à voir avec notre volonté. Une illusion d'optique nous fait croire que nous pouvons le modifier à notre gré. Mais les résultats de nos entreprises dépassent toujours dans un sens ou un autre ce que nous en attendions. Et terrifiés, nous gémissons que nous n'avons pas voulu ce qui nous échoit. De fait, nous ne l'avons pas voulu. Une autre volonté l'a voulu, et qui veut encore autre chose, au-delà de nous.

Infailible, indécélable et inlassable, une immense Volonté est à l'œuvre et traverse les hommes, les utilise en vue de ses desseins et, ce faisant, les élève vers la Lumière — les fait passer de l'obscurité des premiers temps à une Lumière toujours plus grande et qui, dans l'avenir, doit se changer en la lumière du Jour éternel. Ainsi avançons-nous, inconscients de nos moyens, des secrets mécanismes de notre être, incapables du moindre mouvement si ne nous animait cette énigme : portés par elle comme en les bras d'une Mère qui berce son enfant sur les chemins du monde, inspirés par elle comme par une amante éternellement fidèle, nous quittons peu à peu la roture animale pour atteindre lentement à l'aristocratie de l'homme qui luit en l'artiste, le savant et le saint ou le chef, avant d'accéder, demain, à la vivante divinité du surhomme<sup>1</sup>.

Mais pour l'heure, nous sommes encore prisonniers de l'illusion, ou épris de nos masques. Nous ne sentons pas en nous le suprême vouloir de notre être qui commande à l'univers entier. Nous nous imaginons seuls, séparés à la fois de Dieu et du reste des hommes, lors même qu'avec tous les hommes du passé et de l'avenir nous constituons l'Homme unique, et nous séparons encore cet Homme unique du reste de la création terrestre, alors qu'il en est un épisode, et nous séparons la Terre du reste de notre système, et notre système des autres systèmes de notre galaxie, et notre galaxie de l'ensemble des galaxies de l'univers, alors que tout est un et qu'une seule voix chante en nous et dans les constellations en feu. Nous ne faisons qu'un avec l'immensité. Nous sommes tissés en elle, et ce qui l'anime est cela même qui nous anime aussi. Et cela, c'est ce que nous nommons Dieu : Dieu non seulement en nous et en tout ce que la Terre a engendré, mais en toutes les planètes de notre système, en la poussière lunaire et les anneaux de Saturne, Dieu dans le Soleil, Dieu dans tous les systèmes de notre galaxie et en toutes les galaxies de l'univers, Dieu seul et unique en nous-mêmes comme en toutes les formes pour nous inconcevables qui vivent en les mondes indénombrables, Dieu s'exprimant en l'infinie luxuriance de toutes les formes géantes ou minuscules, à travers l'univers, Dieu seul et unique auteur de tout, caché

---

1 Surhomme et non pas "super-homme", cet être, pour Sri Aurobindo, ne doit pas être un homme supérieur aux autres hommes, mais un être différent, appartenant à une race différente qui se distinguera par une conscience de soi et du monde reposant non sur la dualité sujet-objet, mais sur l'unité créateur-crée où le fini contient consciemment l'infini.

en ce qui Le manifeste et souriant derrière l'infinité de Ses déguisements. Et nous ne le savons pas, nous ne vivons pas cette vérité de notre être. Nous rêvons au sens secret des Écritures : « Le Seigneur se tient en tous les êtres », mais ne pouvons le comprendre, car justement « Il les fait tourner par Sa Mâyâ comme s'ils étaient montés sur une machine. » (*Bhagavad-Guîtâ*, XVII, 61.)

## 6. Je et Moi

Tournant sur cette machine qui nous entraîne dans les cycles du Temps, que pouvons-nous faire qui ne soit d'avance établi et ne corresponde parfaitement à ce qui, de toute éternité, est décidé ? Si nous étions capables d'un seul acte personnel, d'un acte qui ne soit influencé ni par les traditions de la famille, de la race ou de l'espèce, ni par les commandements de la vie cosmique, si nous étions capables d'un seul geste indépendant, cet acte, ce geste, aussitôt, changerait la face du monde. Tissé dans l'étoffe chatoyante de l'univers, il ne peut être retranché de l'incommensurable déferlement de l'Espace et du Temps. Dépendance qui est en fait une interdépendance : notre destin n'est pas plus séparé de celui du cosmos que celui du cosmos n'est séparé du nôtre. Le mouvement des astres les plus lointains a sur nous une action que contrebalance l'action que nous avons sur eux.<sup>1</sup>

De quel acte s'agit-il alors ? Où en est le début et où en est la fin ? À qui appartient-il et qui en est l'auteur ? La parole que je prononce, le geste que j'accomplis, la pensée que j'élabore, le sentiment ou la sensation que j'éprouve ne m'appartiennent pas en propre, je n'en suis pas responsable. Tout cela est un détail dans un immense ensemble, une nuance dans le mouvement d'une fresque infinie ; tout cela fait partie de la texture de l'univers, en résulte et simultanément concourt à sa perfection. Si je pouvais avoir un seul sentiment ou une seule pensée ou faire un seul geste qui ne dépendissent en rien de la continuité cosmique, alors la dépassant je serais Dieu même. Ma petite individualité serait Dieu. Car quelque chose en moi est incapable de se sentir uni au reste du monde et, se sentant séparé, se croit nécessairement le maître et l'auteur de mes actes, c'est-à-dire le maître et l'auteur du monde. Et contre toute logique et tout vraisemblance, cette chose, à chaque instant, proclame son existence et sa prééminence : « Je dis, je fais, je pense, je sens », se vante à tous les échos : « Je suis né, je vis, je dois mourir, j'aime, j'espère, je suis, oh, je suis ». Et cette chose n'existe pas. Du moins n'a-t-elle pas d'existence propre.

Sur cette illusion, repose toute notre psychologie. Nous nous croyons bel et bien et constamment les seuls auteurs de ce que nous vivons : qui que je sois, c'est moi qui aime ou qui déteste, c'est moi qui crois ou qui suis hérétique, moi qui me révolte ou qui mate la révolte ; c'est moi qui rêve et regarde les étoiles ou les retrouve dans les yeux de l'être aimé ; c'est moi qui tue ou suis tué ; c'est moi qui déclare la guerre et qui voue ces multitudes à l'hécatombe ou qui proteste contre la violence ; c'est moi qui écris des poèmes ou qui suis illettré – moi, encore moi, toujours moi ! Et en réalité, c'est autre chose. Aucun de mes actes ne m'appartient, aucun ne peut être séparé de l'action de l'humanité, et l'action de l'humanité ne peut non plus être séparée de celle de la Terre, ni celle de la Terre de celle de tout l'univers. C'est tout l'univers, alors, qui agit en moi lorsque j'aime ou déteste, crée ou détruis, prie Dieu ou Le renie. C'est tout l'univers qui s'exprime par ma voix et ma pensée. C'est tout l'univers qui aime par mon amour. Cet amour, oui, cet amour que je te porte, ô toi que j'aime, cet amour dont nous goûtons l'intemporel écho, cet amour n'est pas à moi et il n'est pas à toi non plus ; il ne vient pas de moi, et

---

1 « L'amour de l'inaction est sottise, et sottise le mépris de l'inaction — il n'y a pas d'inaction. La pierre inerte sur le sable, que tu envoies promener d'un coup de pied distrait, a produit son effet sur les hémisphères. » Sri Aurobindo, *Pensées et aphorismes*.

ce n'est pas à toi qu'il va. S'il est vrai, comme nous le croyons, qu'il est éternel, il commença longtemps avant nous, ou plutôt ne commença jamais, il exista toujours et, infini, il se répand en tout. Regarde, en la fleur qui s'ouvre, notre amour doucement resplendir ; c'est notre amour qui chante en les oiseaux, notre amour qui allume les astres, notre amour qui fait tourner l'univers sur son axe mystique, oui, cela c'est notre amour, qu'ensemble nos mains réunies croient seules dessiner sur le sable des jours et qu'en vérité l'univers écrit à chaque instant du Temps éternel où nous nous sommes retrouvés pour le vivre.

Écoute, cela qui unit et rassemble toutes choses à travers les incalculables distances sidérales, cela qui protège et préserve la vie et cisèle la beauté ici-bas comme en les milliards de planètes que nous ne verrons jamais, cela qui permet que s'épousent les corps, les molécules ou les forces cosmiques pour sans cesse créer des mondes nouveaux, cela qui sourit dans tes yeux et brille dans le Soleil, cela qui agrège la Matière pour en faire la couche enchantée de l'Esprit, cela, ce Pouvoir qui n'a de début ni de fin et qui est le ciment du monde, son assise et son dais, c'est cela, en vérité, l'amour qui est en nous, et non pas la fragile émotion liée aux circonstances que nous éprouvons l'un face à l'autre ; c'est l'Amour universel, intemporel, éternel qui est en nous et s'exprime par nous ; c'est l'Amour de Dieu qui, dans nos formes enlacées, se traduit mot à mot et qui doucement rêve en nos songes réunis. Ce qui édifie les mondes, ce pouvoir qui amalgame les éléments et sans fin en célèbre les noces, les empêchant de se disperser, de sombrer dans le chaos et de s'y désagréger, ce qui chante à chaque instant le chant de la coalescence, l'hymne de la création, le psaume de gloire et de triomphe sur la Mort partout dans l'univers, c'est cela qui t'aime en moi, c'est Dieu, et nul autre que Dieu, qui t'aime en moi, et c'est Dieu que j'aime en toi, et nul autre que Dieu.

Dieu ? Oui, Dieu. Toi, Dieu. Moi, Dieu. Car il n'y a que Dieu. Écoute, regarde, adore. L'Éternité ouvre ses ailes en nous. Et nous voici au bord de l'infini, musant avec les sphinx. Un nouveau soleil nous semble se lever, un nouveau firmament s'ouvrir à notre vol. Comprenons-nous bien, enfin, de quoi est fait notre être et que nous ne nous appartenons pas, et qu'il ne peut être de joie plus grande ni de plus grande liberté ? Impersonnels, nous sommes infinis, nous sommes éternels, nous communions avec toutes les choses en leur unique centre, au lieu que le carcan de la personnalité nous sépare de tout. Se profile alors un royaume de beauté, d'harmonie et de paix – le royaume de Dieu sur la Terre. Et en ce royaume, le Mal n'existe pas. Ni le Mal ni le Bien n'existent plus pour la conscience parvenue à cet état. La Mort continue son ouvrage de destruction et de dissolution – mais l'âme, sans s'aveugler pourtant, ne voit plus que l'œuvre de construction et d'union de l'Amour. La Nuit continue d'exister mais l'âme ne connaît plus que le Jour. Les hommes continuent de souffrir et de tomber – mais l'âme n'a plus d'yeux que pour leur âme. Le seuil des apparences a été franchi, et tout est devenu un, tout est devenu Dieu et ne peut plus être souillé par rien. Les limbes d'opale sont loin, où nous avons si longtemps séjourné ; n'existe plus que la Lumière de Dieu, et Son regard, par nos yeux, contemple Son monde, qui n'est autre que Lui-même.

Cela, c'est ce vers quoi nous marchons, ce vers quoi s'élève la lignée terrestre et qu'au fil des âges, ont pressenti les voyants, qui ont pour nous recensé les îles de lumière, établi les portulans de la Divinité, affirmant la réalité de ce que nous ne pouvons même concevoir, nous appelant à la conquête du futur. L'immortalité est le nouveau monde dont leurs poèmes et leurs incantations nous enseignent le chemin. La caravelle de notre vie est au port, n'attendant qu'un ordre intérieur pour affronter l'aventure aux mille visages qui doit nous ouvrir les portes du Soleil et nous diviniser. Cette Amérique existe. Dieu existe. L'homme doit exister en Dieu.

La caravelle cingle vers l'inconnu. Depuis combien de temps déjà ? Toutes voiles déployées, elle défie



le grand rire émeraude de l'océan. Les tempêtes s'abattent sur elle, menaçant de l'engloutir, et les mains énormes du vent brisent et arrachent ses mâts et l'enfoncent dans la houle. Et d'autres mains, cependant, colmatent ses plaies et apaisent sa douleur. La bonace succède à l'ouragan. Que s'est-il donc passé ? Le ciel est pur, à présent, et les flots sont retombés. Que s'est-il donc passé, ô Dieu ? Comment s'appelait cette chose où nous avons cru périr ? Cette guerre au-dedans ou au-dehors, nous ne savons plus, cette guerre à l'échelle de notre vie ou de la vie du monde, qui donc l'a déclarée ? Et qu'était ce tumulte où rien ne se reconnaissait ? Nous ne savons plus qui nous étions, face aux éléments déchaînés. Nous avons oublié le but de notre course. Nous nous imaginions mourir et ne savions plus que nous étions partis à la recherche de l'immortalité. Et voici que nous sommes sauvés et que nous contemplons le ciel calme. Mais c'est sans toucher encore aux rivages de la lointaine terre inconnue, sans même rien percevoir encore des continents de l'Éternel, et c'est même en les oubliant un peu dans cette diaphane tranquillité qui nous échoit après la tempête, en croyant même que cette tranquillité, si elle n'est pas le but, nous suffit en tout cas que la caresse des dieux et la beauté de leur cieux peuvent après tout remplacer l'étreinte et la splendeur de l'Esprit.

Puis, s'abat un nouveau typhon, auquel succède une autre accalmie. Puis, survient une autre tempête encore. La sainte lascivité des religions nous est arrachée ; nous voici nus, dépouillés de nos hautaines vertus et de nos bigoteries, précipités dans des gueules torturantes contre quoi rien ne semble nous avoir prémunis ; nos dieux s'effondrent, nos civilisations s'écroulent ; nos races les plus accomplies, l'abîme s'en repaît ; puis, une nouvelle aurore point et une nouvelle foi nous est donnée, au nom de laquelle construire de nouveaux temples et de nouveaux palais, tout un monde nouveau qui durera quelques siècles et à son tour basculera dans la tourmente. Et l'alternance de calme et d'ouragan se poursuivra jusqu'à tant qu'à l'horizon se silhouette enfin le but du grand voyage.

Ainsi avançons-nous sur l'océan des millénaires, violentés et secourus tour à tour par des pouvoirs qu'en vérité nous ignorons lors même que nous les honorons et dont c'est l'opposition en nous qui nous fait progresser. D'un côté, la tempête qui veut nous noyer ; de l'autre, la sérénité qui vient nous protéger. D'un côté les Ténèbres ; de l'autre, la Lumière. D'un côté, la Mort et son maelström qui cherche à nous avaler ; de l'autre, la Vie comme une neige silencieuse qui vient nous conforter. Mais au-delà, il y a encore autre chose – quelque chose qui dépasse la Mort et surpasse la Vie, et cela c'est le vrai but de notre odyssee, que nous ne pouvons imaginer ni décrire, auquel il nous est simplement demandé de croire et auquel, selon les époques, suivant la tempête où nous nous démenons ou suivant la sérénité où nous nous élevons, nous acceptons ou refusons d'adhérer. Aux pieds des dieux ou sous la coupe des chefs athées, avec la même ferveur nous affirmons un jour ce que nous nions le lendemain. Mais quoi que nous fassions, indifférent à notre casuistique et à nos arguties, le vaisseau du monde, lancé sur son erre, poursuit le voyage qui, par-delà les dualités, doit nous mener au bout du Temps et nous faire découvrir l'inexprimable géographie de l'Éternité où, en tout, il n'existe que l'Un.

Or, nous vivons encore au rythme du Temps, et tout est double pour nous, qui sommes issus du perpétuel dédoublement de Dieu : l'Immuable devient le Muable ; le Non-Manifesté devient la Manifestation. Et cependant, l'Immuable ne cesse pas d'être ; le Non-Manifesté demeure. À la fois, Dieu est ce qui change et ce qui ne change pas, ce qui crée et ce qui est créé. Il est le vide resplendissant, l'immarcescible effulgence de l'Être en soi et Il est les tourbillons d'étoiles, le grain de poussière, l'enfant qui naît, celui qui joue, l'homme qui meurt et celui qui aime, et Il est l'arbre et la fleur et la main qui se tend pour cueillir, meurtrir ou caresser, Il est le Soleil qui baigne la Terre et la Terre elle-même et les oiseaux qui passent, écrivant leurs mots de tire-d'aile au long du firmament.

Et double, de même, doit être notre nature. Comme Lui, si nous sommes Lui – puisque nous sommes Lui –, nous devons être l'Immuable et le Muable, le Créateur et le Créé, l'Esprit et la Matière ; nous devons être simultanément le principe de notre être et sa représentation matérielle, nous devons être une âme en même temps qu'un corps. Et cette âme doit être Dieu, entièrement et absolument. Rien ne doit pouvoir l'atteindre, nulle ombre l'obnubiler, nulle faute la salir, car cela signifierait que Dieu Lui-même peut être sali. Elle doit être éternelle et infinie comme Lui, n'être autre, en vérité, que Lui, pure et parfaite Lumière du Soleil dont toute vie procède. Elle doit être à la fois notre âme et l'âme de tout ce qui existe et, par là, gouverner toute chose et savoir le pourquoi de ce qui nous paraît incompréhensible. Elle doit être ce qui veut de toute éternité et ce qui accomplit cette volonté dans le Temps ; elle-même double, elle-même immuable et muable, elle doit être Dieu et une émanation de Dieu, ce qui transcende l'univers et ce qui y est immanent, être au-dessus de nous l'immobile Incendie de la Divinité et en nous l'orante flamme de Dieu qui joue à se reconquérir et conduit en secret l'équipage de nos jours.<sup>1</sup>

Cette flamme projette-t-elle sa lueur dans la dimension où nous vivons, tout devient alors clair, et un Sourire nous semble soudain habiter le ciel, d'invisibles mains soutenir nos pas, un chant nous guider, nous aguerrir et nous donner la joie. Jusqu'alors captifs des conventions du monde, nous ne pouvions nous définir que par nos goûts, nos réussites et nos échecs. Et subitement, les murs de la prison s'évanouissent. Une Lumière insoupçonnée est notre seule patrie, Dieu notre seule famille, notre seul amour, notre seul maître et notre unique moi. Lui seul est réel. Nous n'appartenons à personne ni à rien, qu'à Lui seul. Nous dépassons le Temps, nous dépassons l'Espace. Il n'y a partout que la liberté de l'Infini, que l'évidence de l'immortalité. Il n'y a, depuis toujours et à jamais, que Dieu, et Sa Joie d'être qui pulvérise la morosité où nous avons jusqu'alors vécu. Est-il donc vrai que nous ayons pleuré, souffert, maudit le destin et voulu disparaître ? Mais quand ? À quel moment ? Qui a gémi, douté, renié ? N'ai-je pas toujours été libre lors même que, sur mes épaules, je portais la cangue de la douleur du monde ? Mais quelle douleur ? Tout est amour, joie et beauté. Tout est liberté infinie. Tout est éternité.

Ainsi parle la flamme au cœur de l'homme. Elle abat le mur qui nous retient prisonniers et bâtit le pont de lumière qui mène de l'autre côté des choses, où nous devons découvrir en un radieux vertige que nous avons toujours tout su et tout accepté, depuis toujours voulu la Nuit où nous avons souffert et que nous venons de quitter. Cette souffrance d'une vie, cette souffrance de milliers et de milliers d'années, oui, nous y avons jadis consenti. Le découvrant à présent, allons-nous vouloir punir Dieu de nous l'avoir infligée ? Trop tard. Au moment même où nous comprenons, nous redevenons Dieu, et tout est effacé, oublié, nous ne sommes plus qu'Amour, Extase et Perfection.

Telle est la première vision du sens de notre vie, du but de notre voyage. Nous n'appartenons qu'à Dieu,

---

<sup>1</sup> Pour Sri Aurobindo, l'être divin en l'homme a un double aspect : l'Esprit, ou Moi, qui est toujours un avec le Divin éternel et infini ; et l'être psychique, étincelle de la Divinité émise dans la manifestation évolutive et y grandissant de vie en vie, en sorte que c'est bien nous — ce qu'au fond de nous nous sommes — que concernent l'évolution de la race et sa transfiguration en une espèce surhumaine. C'est d'ailleurs là la clef de voûte de l'enseignement de Sri Aurobindo : seul, cet être psychique (dont le yoga peut nous rendre conscients) justifie, par son progressif épanouissement, notre présence, autrement incompréhensible et injustifiable, sur la Terre. Nous cessons, grâce à lui, d'être promis aux enfers et aux paradis des religions, au néant du matérialisme ou du bouddhisme. Notre vie, composée de vies innombrables, prend enfin tout son sens et trouve son couronnement en l'union, demain, avec Dieu, c'est-à-dire en l'immortalité dans un corps transmué à l'image de la Divinité.

et rien ne peut nous asservir, car nous sommes nous-mêmes Dieu. Nulle religion n'est plus nécessaire, ni aucune forme d'athéisme, car Dieu est bien au-delà, inatteint par notre pompeuse et frêle imagerie comme par nos dénégations les plus tranchantes, et nous avons en nous-mêmes accès à Lui.

Si fort que nous ayons pu jusqu'alors louer ou rejeter leurs œuvres, nous n'appartenons plus aux hommes, et leurs lois ne valent plus pour nous. L'Immémorial a ouvert les yeux au centre de nos yeux, et nous le sentons nous guider. Ou si, après quelque temps nous ne le sentons plus, du moins avons-nous reçu la preuve indélébile de son existence. Nous savons qu'il existe en nous quelque chose ou quelqu'un qui dépasse et le Mal et le Bien, qu'un nautonier en nous tient la barre et qu'il est plus grand que le calme et que la tempête, qu'il est toute lumière et toute beauté, tout amour, toute joie et toute liberté. Il nous suffit même de nous le rappeler un peu clairement pour qu'un délice se déverse en notre être et y fasse frémir une musique où se consomme le ravissement de Dieu.

Peu à peu, nous apprenons. Et nous comprenons de plus en plus. Notre carrure s'étoffe. Cela que nous devenons, nous ne nous serions jamais doutés, avant, qu'il fût possible de l'être. Nous avons cru au Bien et au Mal, à la sainteté et au péché. Mais nous ne sommes pas destinés à devenir des saints ; nous sommes destinés à redevenir Dieu. Inexplicablement, cela s'écrit en nous. Qui écrit ? Aucun homme, à notre connaissance, ne pourrait s'exprimer ainsi. Est-ce Dieu Lui-même qui écrit, alors ? Et de le comprendre, nous voyons de nouvelles portes s'ouvrir, sentons de nouveaux flots de Lumière nous emplir. Ce que disent les voyants et les sages est donc vrai ? Dieu parle vraiment à l'âme humaine ? Et il est donc vrai, aussi, que cela n'est qu'un début et qu'avec le temps le Verbe divin sera tout entier transcrit en nous ?

Oh, la tempête peut faire rage et nous détruire mille fois, ce qui dépasse la tempête et qui est immortel est en nous et nous protège à jamais. Et le calme peut ensuite revenir et répandre sur nous la fallacieuse invite au repos, nous endormir et nous faire oublier pour un temps la vraie vérité de notre être, ce qui dépasse ce calme-là et qui est la Paix éternelle vit en nous et nous rend à jamais vivants.

Passent les jours et les semaines. Passent les mois et les années. Les siècles et les millénaires peuvent passer de même. Cela est en nous. Et cela est la vérité. Extérieurement, comme une pluie ruisselant sur nos traits, les brouillant, les effaçant, nous empêchant d'y voir clair, les événements peuvent succéder. Nous pouvons être précipités dans le torrent des passions, emportés par le vent de l'Histoire, disparaître dans les déserts d'époques sans vie ou dans les abysses de temps muets où se préparent les ères nouvelles, nous pouvons être prisonniers de toute cette quasi invincible apparence, entichés de ce presque inexpugnable visage des choses, cela existe : envers et contre tout, il y a en nous cette fleur de feu que nous avons vue un jour et qui ne cesse de s'épanouir, cette flamme d'or qui ne cesse de grandir et se nourrit de notre obscurité même, de notre confusion, de notre ignorance et fait de notre forme l'athanor où la Nuit se dénude et se transmue en Jour et où, lentement, l'expérience du Temps se change en la légende de l'Éternité.

Il y a des moments de semailles et des moments de moisson et il y a des moments de jachère. Tout peut sembler oublié, détruit, renié. Cela existe toujours. À la vision divine, peuvent succéder des cycles de ténèbres. Mais cela ne cesse pas d'exister, cela a toujours existé. Rien ne peut nier Dieu, ni rien Le faire disparaître. Le plus grand oubli est encore une forme de connaissance. Ce qui paraît être le contraire de ce que nous croyons avoir perdu et que nous recherchons ou refusons de chercher, ce contraire angoissant auquel nous nous heurtons sans trêve est cela même qui nous manque et que nous ne reconnaissons pas. Et cela, en nous, le sait. Le vierge marin solaire en nous le sait et continue sans

trembler de conduire la nef de notre vie sur les eaux trompeuses de l'univers que nous percevons.

D'une erreur, nous pouvons tomber dans une autre erreur, retourner en arrière, reprendre les béquilles d'une religion ancienne ou nouvelle, faire parade de vertu, revenir à l'adjuvant d'un rigoureux athéisme, rien ne peut empêcher d'exister cela qui est en nous. Aucun fard, aucun postiche n'en peut corrompre l'éclat. Nul mensonge ne peut prévaloir contre la vérité, nulle obscurité contre la Lumière. Cela seul existe, et le reste n'est que jeu, divertissement cosmique où, au fil des éons, apparaissent, figurants innombrables, éphémères et contingents, nos noms et nos visages, comme les signes d'une indéchiffrable écriture composant l'épopée interminable de la Divinité.

Oui, dis-tu, mais quand bien même parviendrions-nous à le penser ainsi, nous ne saurions, le vivre si facilement. Et sans une expérience qui l'incarne, toute parole est morte. Les voyants ont beau nous dire que nous sommes le Divin, en quoi cela change-t-il quoi que ce soit à ce monde où nous nous débattons du premier au dernier instant non seulement contre la virulence d'appétits que nous impose la Nature et qu'il nous semble impossible d'assouvir, mais aussi contre le poison de leur assouvissement lorsque celui-ci nous est enfin accordé ?

À chaque pas, notre expérience contredit celle des grandes voix divines. Non que nous nous révoltions contre la révélation transmise, mais parce que les instruments nous font défaut, qui nous permettraient d'en vivre le contenu. Peut-être ce qu'enseignent les sages est-il la vérité. Mais si nous sommes enchaînés au mensonge, à l'illusion cosmique, à qui la faute ? Ni le Bien ni le Mal n'existent – peut-être<sup>1</sup>. Mais si le Bien n'existe pas, qu'est ce frémissant désir en nous de recevoir ou de répandre la douceur ? Ce besoin d'aider et d'aimer, d'où vient-il ? Qui nous fait aspirer à l'harmonie ? Cette faim, cette soif d'être juste qu'il nous est offert si peu d'occasions d'apaiser, où en est la racine ? Et dira-t-on que ce n'est pas un idéal sublime que de donner sa vie, de se sacrifier pour les autres, que ce bien-là, si haut qu'il soit, n'est rien ? Et si le Mal n'existe pas, que sont d'autre part ces bras visqueux qui nous ensèrent ? Et cette boue que, toujours, nous découvrons en nous ? Cette défiguration de notre lumière et de notre pureté ? Cette hideur constante où il nous faut croupir, ce mensonge, cette haine, cette trahison, ce meurtre, toute cette nuit lépreuse que nous nommons péché et dont nous avons honte, que nous voudrions blanchir afin de l'oublier et qui, sans fin, réapparaît sous le vernis des décalogues, le fait craquer, nous ouvre et nous étrié et nous jette en pâture aux bêtes de l'abîme ? Quelle est donc cette fureur à laquelle, esclaves aveugles, fascinés, consentants, nous nous livrons en un grand rut hostile ? Oh, quel est ce mal qui brûle et nous dévore, s'il n'existe que Dieu ?

Et s'il n'existe que Dieu, à quoi ou à qui attribuer non pas seulement les milliers et les milliers de morts quotidiennes, mais les horreurs où l'homme se fait périr, les horreurs de toutes les guerres depuis le début des temps et, à portée de mémoire encore, les quelque dix millions de morts de la Première Guerre Mondiale et les presque cinquante millions de morts de la Seconde ? Cinquante millions ! À quelles fins divines cette boucherie ? Quel sage osera répondre ? Et quel sage ou quel fou viendra benoîtement prétendre qu'Hiroshima était une manifestation de l'Esprit ?

N'est-ce pas en fin de compte purement et simplement insulter à la millénaire souffrance humaine que de dire que tout est Dieu ?

Si nous avons eu, ne serait-ce qu'une seconde, la vision de Dieu, alors, en dépit de cette déchirante

---

1 « Le bien et le mal sont un ». Héraclite.

contradiction, le doute n'est pas permis, nulle question ne se pose. L'enfer est partout, mais indéniable est l'omniprésence de Dieu. Selon que la conscience l'envisage d'une façon ou d'une autre, le même événement semble ignoble ou nécessaire à une insurpassable beauté : ignoble si nous le considérons isolément, il revêt un caractère de nécessité dès lors que nous le plaçons dans l'ensemble de la vie universelle.<sup>1</sup> Fondue dans l'infini, la discordance contribue à l'harmonie, l'horreur se fait beauté. Savons-nous quels cauchemars se déroulent peut-être dans les mondes dont les étoiles nous font rêver ? Pour nous, ces cauchemars n'existent pas. Seule, existe la beauté que nous contemplons. De même nos horreurs s'effacent-elles dans l'infini. Mais c'est justement ce sens-là qui nous manque. Nous ne savons considérer notre monde de cet œil équanime qui embrasse toutes choses en un unique amour ; nous jetons des regards myopes et apeurés sur des lambeaux d'existence, et ceci nous semble bien et cela nous semble mal en soi, faute de nous apparaître dans le rythme de l'ensemble.

N'ayant pas la vision divine, nous interrogeons des simulacres qui, sans fin, se détériorent, nous errons dans l'abomination des choses et, à chaque pas, marchons sur des cadavres qui nous fixent de leurs yeux immobiles et glacés, et d'autres yeux partout nous suivent, le ciel tout entier est constellé d'yeux dont le regard marmoréen nous frôle. Courbant le front, nous trébuchons parmi les cohortes de la Souffrance et de la Mort, refusant de croire qu'un Dieu puisse exister ici-bas et tâchant d'abaisser suffisamment nos espoirs pour n'en pas trop sentir le manque.

Non, non, Il ne peut être en ce qui nous torture et qui nous tue ; Il ne peut être ni dans les blessures de notre être intérieur ni dans les plaies de notre corps ; ni dans le vice ni dans le cancer ; ni dans la misère ni dans la folie ; ni dans les pogroms et les génocides ni dans la corruption ; Il ne peut être à la fois ce qui nous engendre et ce qui nous fait disparaître. Ce ne peut être Lui qui change nos champs d'honneur en abattoirs immondes. Ce ne peut être Lui qui nous enjoint de tuer nos semblables, nos frères, la chair de notre chair : « Tue-les, ceux-là qui, par Moi, sont déjà tués. »<sup>2</sup>

S'Il existe, ce ne peut être en ce monde. Et s'Il n'est en ce monde, c'est pour nous comme s'Il n'existait pas. Depuis le premier instant, nous sommes séparés de Lui. Le dernier instant nous ramènera-t-il à Lui ? Nous pouvons prendre des paris, nous lancer dans des discussions byzantines, cela ne changera rien au résultat. Ici-bas, nous sommes condamnés à une irrémédiable solitude qu'aucune ivresse ne sait vraiment travestir : à l'heure de la mort, la solitude que nous avons trompée toute notre vie, triomphe définitivement — nous sommes seuls, face au seul Mystère qui compte en définitive. En un instant, les poumons s'assèchent, le cœur se pétrifie, le sang cesse de couler, le souffle de circuler. Que sommes-nous devenus ? Qui sommes-nous ? Qui avons-nous été ? Sommes-nous enfin revenus en Ton sein, ô Seigneur que, sous tant de voiles, nous aimons et adorons jusqu'à notre insu même ? Cessons-nous totalement d'exister ? Ou autre chose nous attend-il encore ? Tout devient-il obscur ? Ou bien tout transparent ?

Nous croyons que la Mort nous rend à l'unité primordiale, qu'en son étreinte irrésistible nous ne sentons

---

1 C'est le point de vue de Spinoza, pour qui « la connaissance du mal est une connaissance inadéquate ». (*Éthique*) De son côté, Sri Aurobindo écrit : « Dans la Providence de Dieu, le mal n'existe pas : seul le bien existe, ou sa préparation. » (*Pensées et aphorismes*) Et : « La Providence n'est pas seulement ce qui me sauve du naufrage quand tous les autres ont péri. La Providence est aussi ce qui m'arrache ma dernière planche de salut, tandis que tous les autres sont sauvés, et me noie dans l'océan désert. » (ibid)

2 *Bhagavad-Guîtâ*, XI 33. (C'est Dieu — Krishna — qui parle.)

plus cette absence qu'au fond de chaque chose nous retrouvons toujours, cette solitude qui, sans relâche, nous poursuit même au sein de la foule. Nous croyons qu'en nous fermant les yeux sur ce monde où tout est désir inextinguible et désunion, la Mort nous les ouvre sur un autre, où tout est union dans la dissolution de la Matière ou de l'Esprit. Nous croyons que la Mort peut seule verser le baume de l'oubli et le nectar de la connaissance, faire couler en nos veines le philtre du Léthé et nous noyer dans l'unique océan de l'Être. Nous croyons que la Mort seule possède les clefs de cet Un que la Vie constamment nous refuse tout en nous y faisant sans fin rêver. Nous croyons que la Mort est le principe de cet Un, qu'elle est cet Un lui-même en qui tout, à jamais, s'immerge et se confond.

Obscurément, obstinément, désespérément, nous croyons que la Mort est Dieu. Nos religions et nos philosophies, avec leurs promesses de paradis ou d'anéantissement dans le nirvâna, avec leurs oraisons sur la Matière et l'apparente fin des choses, en témoignent et le proclament : la Mort est Dieu, vivez, ô hommes, pour la caresse ultime de la Mort et pour son baiser où s'éteindra votre souffle. Bâissez familles et nations en vue de votre mort. Elle-même vous donnera des armes pour lutter contre elle et, au moment de son choix, vous détruira. La Mort est Dieu, la Mort est Dieu et elle vous consolera de tout le désespoir de la Vie. Elle vous ouvrira les portes de l'infini et de l'éternité. Alors, vous serez purifiés de vos chagrins et de vos joies et, vides, vous resplendirez dans la vide pureté de la Mort. La Mort est Dieu, convertissez-vous, ô hommes, renoncez à ce monde qui vous blesse et donnez-vous à la Mort qui apaise, qui efface et qui donne l'oubli éternel de l'infini où rien n'existe.<sup>1</sup>

Mais nous ne savons ni ce qu'est la Mort, ni ce que signifie mourir, ni ce que signifie être soi-même mort. Si être mort veut simplement dire cesser d'exister, alors il n'y a personne qui existe en tant que mort, personne, donc, qui soit mort. Et si être mort veut dire exister d'une autre manière, il n'y a personne non plus qui soit jamais mort. Ce qui revient à dire que la Mort n'existe pas. Ou du moins qu'elle n'est pas un état au sens où nous l'entendons, mais un passage, un moyen, un seuil que l'on franchit, une porte qui s'ouvre brutalement sur une nuit sans conscience ou sur une lumière différente.

Si nous n'existons plus après, elle ne nous concerne pas, cueillons dès aujourd'hui les roses de la vie. Si nous existons encore, mais autrement, quelle est cette chose qui survit, dont peut-être nous n'avons pas conscience tant que nous vivons, qui est nous plus que nous-mêmes, qu'ignorent nos jours terrestres ou qu'ils transcrivent si grossièrement et que libère la Mort ? Serait-il donc possible que tout ce que nous sommes et à quoi nous tenons tant, qui est pour nous notre seule réalité ne constitue au fond qu'un paravent derrière lequel notre vraie vie se déroule ?

La Mort nous démasque d'un coup. Nous voici le visage dépouillé, enfin révélés à nous-mêmes : néant, ou vie sans trêve perpétuée. De quelque façon que nous mourions, il y a ce moment, identiquement le même pour chacun, où le voile est arraché. Du corps brusquement statufié, nous jaillissons pour vraiment n'être plus ou pour continuer d'être et voyager sans cesse de corps en corps, de monde en monde, mais alors dans quel but ?

Et quel est ce voyage ? Depuis quand commencé ? Et quelle place y tient notre actuelle présence sur Terre ? Il est des races qui veulent et d'autres qui refusent qu'il nous soit donné plus d'une vie pour nous accomplir. Mais quel accomplissement peut s'acquérir en une seule vie ? Autant demander à un nouveau-né d'expliquer les quanta. Et s'il faut plus d'une vie, comme il faut plus d'une année pour être

---

<sup>1</sup> « En moi tous se réfugient, car moi, la Mort, je suis Dieu. » Sri Aurobindo, *Savitri*, Livre X, Chant III.

un homme, combien de vies faut-il pour être ce que nous devons être ? Mais que devons-nous donc être, que notre marche incessante au long des millénaires ne nous a toujours pas révélé ? Et la Mort, une mort définitive, est-elle encore au bout, ou bien autre chose doit-il nous échoir, une vie sans mort, une vie éternelle dans un corps et une âme ?

Mais alors quel rôle tient la Mort dans ce drame des jours ? Qu'est-elle pour nous, pour le monde créé, et qu'est-elle pour Dieu ? Oui, qu'est-elle pour Dieu ? Car nous ne la considérons jamais que de notre point de vue d'êtres qui devons mourir un jour, et jamais du point de vue du Divin qui ne peut pas mourir. Qu'est la Mort pour l'Immortel qui, seul, existe ? Nulle autre question ne se pose plus, peut-être, si celle-là trouve réponse.

La Mort qui marque notre fin est signe, également, que nous avons un début. Nous sommes des créatures finies, des êtres dessinés par le stylet du Temps, en lequel, un jour, nous commençons pour un jour nous achever, alors qu'infini, éternel, Dieu ne commence pas.

Dieu n'a jamais commencé d'être — comme des ailes de strige, les portes de l'effroi se rabattent sur nous. Que veut dire « n'a jamais commencé d'être » ? Même lorsque nous Le plaçons à l'origine de l'univers, avant la création de toutes choses, nous faisons exister Dieu dans une dimension temporelle, autre sans doute, mais aussi réelle que la nôtre. Dieu peut être antérieur à l'univers et devoir lui survivre, Il n'en a pas moins, comme nous, un début et une fin – simplement plus éloignés que les nôtres. Nous ne pouvons concevoir qu'Il transcende totalement le Temps, qu'Il échappe à la Mort, qu'il ne soit jamais né et ne doive jamais cesser d'exister.

*Celui qui n'a jamais commencé d'être, Celui qui a toujours existé, Celui qui ne finira jamais : Dieu.*

Et même si, avec la Science moderne, nous imaginons les univers se succédant ainsi qu'en une immesurable respiration, chaque univers manifesté correspondant au souffle exhalé tandis que le souffle inhalé se traduirait par la réabsorption de cet univers, même si nous nous faisons fort d'échafauder une théorie de cette respiration cosmique, nous assignerons à l'Être qui respire un premier souffle et un dernier, nous dirons qu'un jour disparu dans les incalculables révolutions du Temps, Dieu a créé un premier univers et a pour ce faire commencé d'exister, de même qu'Il en créera un dernier dans un avenir prévisible mais indéterminé, après lequel Il s'éteindra. Nous pouvons rejeter dans le plus lointain passé et dans l'avenir le plus éloigné la création ou les créations de Dieu, mais là où s'arrête la portée de notre regard, là s'arrête pour nous le pouvoir de Dieu. Nous ne pouvons imaginer qu'il n'y eut jamais de premier univers et qu'il n'y en aura jamais de dernier. Et si cette idée nous frôle, un vertige nous prend devant son absurdité.

Il n'y eut jamais de premier univers. Il n'y en aura jamais de dernier. Est-ce à dire que tous les univers sont simultanés et qu'ils sont éternels ? Mais la Mort qui nie l'Éternité, mesure le Temps, marque notre début et notre fin, la Mort dit qu'il y eut un début dans les cycles de la création et qu'il s'y trouvera une fin. Et nous la croyons. Si elle mentait, pourtant ? Si la Mort était mensonge ?

Ce Pouvoir qui ploie tous les êtres et auquel le corps même du cosmos obéit, ce Pouvoir où tout s'annule, de l'atome aux galaxies, ce Pouvoir qui commande à la création entière au point d'en sembler être l'auteur — ô Mort, ombre de Dieu, pourquoi n'existes-tu que là où ma conscience ne Le perçoit pas ? Aveuglement de la Lumière, en ce monde que je sais être Lui, est-ce ta seule présence qui m'empêche de Le voir ? Dépassant ce monde pour Le sentir et L'être, ma conscience te dépasse aussitôt. D'un côté,

toi ; de l'autre, Lui. Et Lui seul est réel, l'immortalité seule est vraie, seule existe l'Éternité. Qui es-tu donc, ô Mort, envers de Dieu ?

L'esprit cherche et médite sans cesse, redoutant de trouver et s'abandonnant quand même peu à peu à ce qui va le détruire – là où je n'existe pas, là je suis immortel. En cette dimension où je n'ai pas d'existence séparée, ô Mort, tu n'as pas de prise sur moi. Seule, peut mourir ma personnalité ; mon âme, elle, est immortelle. Et je peux connaître mon âme, je peux être Dieu, me savoir et me vivre éternel. Moi, le fini, peux me connaître infini et voir et savoir, en mon éternité, la cause qui m'arrache à moi-même, me morcelle et m'emmure dans le fini.

Encore un pas, et l'esprit va mourir et renaître la vérité – le corps infini de Dieu, la Mort le divise sans fin, transmuant l'Un en Innombrable. Elle impose la limite, le début et le terme, enfantant autant qu'elle tue, faisant apparaître et disparaître les myriades alors qu'à jamais il n'existe que l'Un.

Créant avec un cœur calme et insensible<sup>1</sup>, est-ce donc elle, le Pouvoir créateur « obligeant le rien de prendre forme », le Pouvoir grâce auquel Dieu se manifeste ? Ô Mort, pouvoir de l'Immortel, toi qui transmues l'or en plomb, le Soleil en ténèbre et en pierre, est-ce donc toi qui te tiens à l'orée des mondes, mais possédant un autre visage que celui de vampire impérial qui nous hante, mais offrant des traits de feu et de diamant où n'existe peut-être que l'Amour ?

Sans relâche, l'homme interroge. Et sa voix éperdue monte dans la nuit. Tantôt voix de poète mettant en psaumes la gloire du vortex étoilé, tantôt voix de penseur mettant en postulats les phases de sa lutte contre l'insaisissable vérité. Et le même homme enivre de chants vivaces et fige en des aphorismes bientôt périmés les étapes de sa quête en il ne sait quoi vers ce qu'il ne connaît pas ; le même homme frémit d'extase en pressentant son au-delà de lumière et se perd dans les dédales obscurs du doute et de l'incompréhension. Le même homme adore et se débat. Inéluctable et folie dialectique dont la Mort, en souriant, énonce la thèse, qui est Dieu, puis l'antithèse, qui est l'univers, sans qu'aucune synthèse nous paraisse possible. Et pourtant, au fond de nous, se trouve la réponse. Pourtant, pourtant, se concilient en nous l'Éternité aspatiale et l'immensité spatio-temporelle. Faut-il, de guerre lasse, renoncer à trouver le chemin pour qu'enfin il se révèle, fermer les yeux, s'abandonner, quitter l'enclos de la conscience habituelle pour qu'une autre, insoupçonnée, s'éclaire alors ? Que faut-il faire pour connaître ce que nous savons depuis toujours, ou simplement pour l'accepter ? Faut-il, comme l'enjoignent les voyants, faut-il vraiment que s'endorme celui que nous croyons être afin que, glissant au fil d'un fleuve dont l'onde est mémoire d'autres mondes, nous puissions enfin rallier notre centre rayonnant où, depuis toujours, nous nous attendons nous-mêmes afin de nous étreindre et qu'alors soit un pour nous ce qui n'a jamais cessé de l'être mais qui, toujours, nous semble deux ?

Ferme les yeux, alors, et laisse-toi porter, être qui veux savoir. Laisse en toi retentir la Voix paisible de l'Amour en lequel tout est un. Écoute, ô âme humaine. Ouvre-toi doucement et pénètre en toi-même. Enfonce-toi sans fin en toi-même comme en un ciel sans bornes. Sois ce que dit la Voix muette dont ta vie est le son. Nul mot n'a besoin d'être prononcé. Tu es la parole vivante du Silence. C'est ainsi seulement que tu peux savoir, en te laissant porter par le Silence lumineux que tu es en toi-même.

Si Dieu n'a jamais commencé d'être ni commencé de créer, si l'univers, ou l'innombrable chaîne des

---

<sup>1</sup> Sri Aurobindo, *Savitri*, Livre X, Chant 2. (C'est la Mort elle-même qui, dans ces vers, parle de son rôle.)



univers n'a jamais commencé d'exister<sup>1</sup>, si tous deux sont éternels, ils sont simultanés et se contiennent l'un l'autre, car il ne peut y avoir deux infinis. Ils sont deux états coexistants du même Être que la Mort semble dissocier, rendre parallèles et empêcher de se rejoindre lors même que, par-delà la conscience de leur dimension propre, ils continuent de ne constituer qu'un seul Être.<sup>2</sup> Un seul Être est Dieu, un seul Être est l'univers. Et l'Être qui est Dieu est en même temps l'univers. Dieu est l'âme, et l'univers le corps d'un seul Être. Et l'âme de cet Être n'est jamais née, le corps de cet Être n'est jamais né. Et jamais non plus ils ne mourront.

La Mort est simplement ce qui semble séparer le corps éternel du Divin de Son âme éternelle. Elle ne Lui est pas étrangère. Elle est l'acte éternel par lequel Il se manifeste sans fin, le geste par lequel Il passe perpétuellement de Son immobilité qui contient tout à Son mouvement qui exprime tout. Sans la limite qu'elle Lui impose, Il ne pourrait se traduire en univers. Sans la Mort, l'univers ne pourrait exister. Sans le début et la fin qu'elle impose, la forme serait impossible, tout serait fondu dans l'illimité, sans existence particulière. L'univers serait une informelle immensité de Lumière, serait précisément cela qu'est Dieu en Sa transcendance. Seul, existerait un Néant éblouissant, et Dieu ne serait pas infini, car manquerait alors à Son infinitude cette traduction de l'univers.

L'infini, pour être infini, doit aller jusqu'à sembler fini. Rien, pas même ce pouvoir de sembler fini, n'en peut être retranché. Rien ne peut être retranché de Dieu, à moins de nier Sa divinité, qui est de tout être, fût-ce cela qui paraît Le contredire ou L'exclure.<sup>3</sup>

Ou bien l'univers est un aspect de Dieu, ou bien Dieu n'existe nulle part. Et si Dieu n'existe nulle part, l'univers ne peut exister. Inversement, si l'univers n'existe pas, Dieu ne peut exister non plus, car Sa divinité cesse alors d'être complète, Son infinitude se limite à Sa transcendance et, par là même, n'est plus infinie. Et Dieu n'étant plus Dieu, rien ne peut plus exister.

Mais le paradoxe est trop indéchiffrable. À nous hisser vers l'irrespiré, il nous semble que s'effondre tout ce que nous sommes et tout ce qui nous entoure et qu'Icares imprévoyants nous avons défié un ordre trop grand en voulant nous élever au-dessus du labyrinthe de la pensée. Les portes du Soleil nous sont à jamais fermées, devant lesquelles se tient la Mort<sup>4</sup> nous repoussant de son sourire inexorable : non, nous ne connaissons pas le secret de l'immortalité. Qu'Icare retombe et se fracasse dans l'océan des choses. Nous ne saurons jamais le mystère qui se déroule au-delà des portes de feu. À moins que nous n'en vainquions le gardien et ne chantions le chant qui doit dompter l'abîme.

Cela veut dire mourir à la Mort, cela veut dire tuer la Mort, la transfigurer en son contraire, l'inverser, la traverser les yeux ouverts afin de se retrouver au centre du Soleil, devenir – redevenir – soi-même

---

1 « Sache que le Pourousha [l'Esprit] et la Prakriti [la Nature] sont tous deux éternels sans commencement. » (*Bhagavad-Guîtâ* XIII, 20)

2 C'est le Pouroushôtama de la *Guîtâ*, le Suprême qui dépasse et le manifesté et le non-manifesté tout en les contenant tous les deux.

3 « Ce pouvoir de limiter sa force et d'œuvrer par cette auto-limitation, par le biais de ce que nous appelons labeur, lutte, difficulté, par ce qui nous semble une série d'échecs ou de succès à demi contrariés, et d'accomplir grâce à eux son intention secrète, n'est donc pas un signe, une preuve de la réalité d'une faiblesse, mais un signe, une preuve — les plus grands possibles — de la réalité d'une omnipotence absolue. » Sri Aurobindo. *La vie divine*.

4 Dans l'ancienne pensée indienne, Yama, la Mort, est fils du Soleil. Il est aussi le Temps.

Soleil, et Soleil du Soleil, infini de Lumière connaissante, Éternité, Vérité, Liberté.

Comme un miroir en feu, il nous faut traverser cette ultime apparence de nous-mêmes qu'est la Mort. Il nous faut accepter de disparaître pour tout redevenir, accepter de mourir à nous-mêmes pour nous savoir immortels. Il nous faut accepter qu'en cendres soit réduit l'infiniment petit que nous croyons être afin que resplendisse le Feu vivant de l'infiniment grand que nous sommes en réalité. Qu'à jamais se dissolve ce qui, en nous, dit Je pour qu'à jamais rayonne ce qui, en tous, est Moi.

Mourir – oui, il nous faut donc mourir, mais c'est à tout le factice où nous vivons, mais c'est pour renaître à notre vérité, c'est pour nous réveiller Dieu au terme d'un songe encore inachevé. Nous n'avons pas d'autre raison d'être que Dieu, pas d'autre raison de vivre que de redevenir Dieu. Y fallût-il mettre encore des âges, notre vol vers le Soleil sera un jour triomphant. Que rien ne nous contente, alors, que rien non plus ne nous désespère, ni ne nous affaiblisse. Nous entrerons dans le Soleil, nous serons immortels<sup>1</sup>, et de nouveau nous serons Dieu.

## 7. L'homme cosmique

Cette foi nouvelle, cependant, qui peut l'avoir ? Chimère de poète, parole de songe-creux ! Comment l'accueillir à moins, de s'aveugler sur la misère quotidienne de notre monde ? Comment la vivre sans se parjurer vis-à-vis de l'humanité à laquelle elle s'adresse et qu'elle prétend élever, mais qu'accablent trop de fardeaux pour qu'elle y pense seulement ? La famine et les guerres ne sont-elles pas urgences plus pressantes que cette narcissique aspiration à l'immortalité solaire ? Plutôt mourir en tâchant d'arracher nos semblables à une vie atroce que de jouir seuls de cette extase. Les plus grands envols mystiques ne sont que falbalas de la pensée s'ils ne nous révèlent Dieu dans l'homme et que tromperie inconséquente s'ils nous éloignent de l'humanité. Nous ne pouvons vouloir d'une joie qui ne soit à chacun. Nous faisons toujours partie du monde même si nous en connaissons mieux les rouages ; nous sommes toujours tissés dans son étoffe même après en avoir compris la trame et la chaîne. Quelle erreur ce serait de vouloir nous éloigner du reste des hommes sous prétexte que nous ne sommes plus leurrés comme eux par les apparences. Le serions-nous alors par la Réalité ?<sup>2</sup>

Renoncer au monde, c'est renoncer à Dieu, puisque Dieu est le monde.

Ayant trouvé en nous la flamme secrète qui brûle depuis des âges, nous devons la porter aux quatre points de la Terre afin que s'embrase la Nuit, mais en prenant garde, cependant, de rien prôner. Nous devons seulement être, être vraiment, être totalement. Pas de mots mais des gestes. Pas de discours matois, ni d'homélies théâtrales, pas de singeries dévotes, mais le don secret de nos jours aux jours d'autrui pendant des siècles et des siècles, s'il le faut, jusqu'à tant que la vie l'emporte partout, et la pureté, la liberté, la beauté, l'éternelle nouveauté d'une immuable Vérité. Que notre don soit le don d'êtres libres, sans rien qui se réserve ni rien qui demande quelque chose en retour. Il ne s'agit pas de devenir les bateleurs d'un avenir merveilleux, des vendeurs d'orviétans ou d'éventuels martyrs annoncés par des fanfares, mais seulement de vivre parmi la foule et, sans un mot, de la transformer.

---

1 « De mort, il n'y en aura plus ; de pleur, de cri et de peine, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé. » *Apocalypse*.

2 « En d'aveugles ténèbres entrent ceux qui poursuivent l'Ignorance, comme en plus de ténèbres ceux qui se vouent à la seule Connaissance. » *Īsha Upanishad*, 9.

Il nous faut petit à petit apprendre à devenir tous les êtres qui nous entourent, les aimer assez pour les devenir et les aider à être alors ce qu'ils doivent être, et non ce que nous voudrions qu'ils soient. Il nous faut apprendre à ne juger personne, fût-ce au nom de ce qui nous paraît le plus haut, car ce serait aussitôt abaisser l'idéal. Il nous faut apprendre à aimer non de l'extérieur, pour des raisons passionnément frivoles, ou par devoir, mais de l'intérieur, par identification. Être heureux d'aimer l'être le moins conscient afin de seconder son éclosion. Car l'homme le plus vil est un dieu à venir.

Il nous faut savoir que cet être qui nous paraît repoussant est Dieu en son tréfonds et que la boue qui le recouvre s'écaillera et tombera, révélant un jour l'or pur dont il est fait en vérité. Voir en sa laideur la beauté secrète que le Temps mettra lentement à nu, comme le sculpteur en une pierre inerte voit la forme parfaite du chef-d'œuvre futur. Il ne suffit pas, en effet, de reconnaître Dieu en chacun, de pressentir une Splendeur immuable cachée par des masques qui ne changeraient jamais – il faut prévoir aussi que les masques changeront et tomberont, que la Splendeur sera révélée, que chacun sera Dieu, que toi, moi, nous tous serons un jour consciemment et intégralement Dieu. Tous ces corps que prend notre âme, toutes ces vies que nous vivons sont les pas d'abord aveugles et trébuchants puis clairvoyants et assurés que nous faisons sur une route dont le terme est notre métamorphose et notre illumination.

De vie en vie, de corps en corps, qui sommes-nous, sinon le divin comédien ambulant, le mage et le pèlerin de l'Éternité, sinon l'Enfant Univers qui, pour être demain tous les êtres à la fois, apprend au long du Temps à être tous les êtres un à un ? Toutes les feuilles de l'Arbre doivent se déplier, la frondaison offrir son hymne énorme pour que l'être soit complet. Toutes les rivières de la vie doivent couler en nous, toutes les couleurs nous donner nuance après nuance afin que notre être soit un monde. Nous devons être une Terre et un ciel, un Soleil et des milliards d'étoiles et, pour y parvenir, avoir connu toutes délices et toutes peines, avoir vagi dans la boue de l'ignorance et joué parmi les jardins de la joie d'être, avoir servi et gouverné, trahi et vénéré, tué et été tué, un jour été vertueux et en une autre vie débauchés, un jour obscurs et illettrés et le lendemain éblouissants et visionnaires.

Les êtres que nous honorons le plus, qu'ont-ils été en d'autres vies, qui, justement, sema la fleur de leur génie ? Qu'ont été Lao-Tsé, Alexandre et Tolstoï et qu'ont été tant d'autres ? Mozart n'a pas toujours été Mozart, ni Platon toujours Platon. De combien d'existences ombreuses sont-ils l'aboutissement ? Quelles tragédies les avaient jadis modelés ? Quelles humbles aventures, quels rêves et quels vertiges avaient-ils connus sous d'autres noms ? Quels crimes avaient-ils autrefois commis, quelles secrètes jouissances goûtées, qui leur avaient conféré cette lumière, ce regard qui, aujourd'hui, éclaire le cœur de l'homme ou rend limpide sa pensée ?

Tout est miracle saisi en des phases diverses. Miracle, dépouillement, ascèse et sacrifice au fil de vies toujours recommencées. Du dedans, une flamme grandit, dévorant les ténèbres et, lorsqu'elle rend l'homme diaphane, il devient le génie que nous saluons. Mais là ne s'arrête pas l'œuvre du feu. Le nom sous lequel nous connaissons le génie n'est que l'écho de sa profonde voix intérieure, tellement plus vaste que tout ce qu'il nous lègue. Face à l'état divin auquel nous devons tous accéder, être Platon, Mozart ou Tolstoï n'est rien. Le plus beau système, la musique la plus pure, le plus grand roman ne sont qu'écume scintillante à la surface de l'immense océan de l'âme qui, pour un temps, s'est incarnée dans le philosophe, le compositeur ou l'écrivain. Autre chose vient après, où l'âme continue de s'accomplir sous

un autre jour. Mozart n'est plus Mozart, mais guidé par une autre flûte enchantée<sup>1</sup> il poursuit sa quête de l'Éternité. Platon a cessé d'être Platon, mais ainsi qu'il l'a lui-même écrit de celle d'Ulysse s'apprêtant à devenir berger<sup>2</sup> son âme lui peut-être en un corps inconnu, où elle progresse vers des cimes plus hautes. Quant à Tolstoï, peut-être a-t-il réalisé le rêve d'errance mystique qui lui coûta la vie, ou découvert qu'il était des courses plus enivrantes vers son Dieu.

Ni l'avant ni l'après ne nous sont connus, des êtres fabuleux qui enchantent nos jours. Pareils à des fleuves souterrains, ils apparaissent un instant à la surface de la Terre pour de nouveau s'évanouir et continuer leur course irresponsable. Innombrable vie que l'unique vie de notre âme ! En devinons-nous le déferlement qui embrasse les âges et s'en nourrit, qu'alors nous ne pouvons plus juger personne. Car cette conscience que, soudain, nous avons de nous-mêmes nous offre le Temps et l'Espace comme terrain où élever le sanctuaire de nos jours infinis et reconnaît en tous les hommes les étapes par lesquelles elle est elle-même passée ou doit passer encore : de l'ignorance hagarde à la solaire royauté de la connaissance de soi, ainsi tout homme, sur la Terre, évolue-t-il de vie en vie.

C'est pourquoi, face à l'idiot ou au monstre, l'âme n'éprouve qu'amour et compassion, comme une mère n'éprouve que patience tendre pour les erreurs de son enfant : l'homme conscient de son âme est en même temps tous les hommes. Et c'est pourquoi aussi, à mesure que grandira en nous cette conscience cosmique, il nous sera de plus en plus donné d'aimer l'être qui, informe larve de Dieu, nous paraît aujourd'hui repoussant – de l'aimer non en le lui disant et en nous grisant de notre mansuétude, mais en le mettant sur le chemin de son accomplissement, fussent des millénaires l'en séparer. L'idiot, un jour, sera génie, artiste ou prince parmi les hommes et, plus tard encore, sera Dieu.

En vérité, tous, nous serons Dieu – puisqu'il n'y a que Dieu.

Mais comment admettre pareille idée ? Être Dieu quand nous ne savons même pas Le définir ! Et puis, cerner le Sans-Limites et décrire le Sans-Forme ! Enfermer l'Infini dans le fini ! De quelle utopie allons-nous encore encombrer les voies de l'avenir ! Il est vrai que tout nous entraîne apparemment vers une maîtrise plus grande de l'univers et de ses lois. Irrésistiblement, tout nous hisse vers une puissance à quoi rien ne doit pouvoir résister. Mais justement une fois revêtus de cette puissance, qu'aurons-nous besoin de Dieu ? Nous serons les maîtres du monde. L'univers entier nous appartiendra. Ou nous le détruirons. N'est-ce pas cela – à moins que nous ne nous détruisions nous-mêmes – qui se lit en filigrane dans chacun de nos gestes ? Quant à Dieu, sommes-nous de tels enfants qu'il nous faille encore nous en laisser conter à Son sujet ? N'est-il pas très évident qu'Il n'existe pas ? Sans doute un sentimentalisme invétéré nous pousse-t-il à dire qu'Il est mort. Mais au fond, c'est l'idée seule de Dieu qui est morte. Lui n'a jamais existé.

Ainsi plastronnons-nous en notre misère noire, oubliant qu'autrefois bien des dieux sont déjà morts, que bien des idées sur Dieu se sont désagrégées. Depuis le moment où l'homme a commencé de concevoir qu'il existait autre chose, au-delà de lui, il n'a cessé de lui donner une forme après l'autre, un nom après l'autre, et les dieux et les déesses se sont succédés, pareils à des astres précaires naissant et mourant au rythme inexorable des éons. Dieu est mort : nul n'adore plus les figurines consacrées par les chamans de Cro-Magnon, nul ne se prosterne plus devant Baal, nul ne sacrifie plus à Quetzalcóatl. Dieu est mort : le foudre de Zeus s'est éteint, et le corps d'Osiris n'est plus reconstitué. Depuis le début des temps

---

1 Dans la symbolique indienne, Krishna joue de la flûte pour appeler les âmes à lui.

2 cf. le mythe d'Er, dans La République.

religieux, sans fin Dieu naît et meurt, se laissant entrevoir d'une façon ou d'une autre et demeurant insaisi. Simplement, les mutations de la Divinité ponctuent la progression de l'homme. De cercle en cercle, jusqu'au centre de son être, un dieu après l'autre le guide, puis disparaît.

Chaque mort de Dieu symbolise la douloureuse naissance de l'homme à de nouvelles valeurs divines. Le monde a toujours connu ces périodes de jour et de nuit de la Dèité, ce passage angoissé d'une perception inférieure à une perception supérieure de ce qui nous anime. Sac et ressac de l'océan de notre Vérité, le mouvement ne cesse pas, qui nous fait échouer sur les grèves de l'athéisme pour nous emporter plus tard, avec la marée montante de neuves liturgies, vers une autre aventure de notre amour de Dieu. Et l'athéisme même, rivage abandonné de la vague divine, fait partie de la Divinité. C'est un seul cœur qui bat, un seul être inspirant et expirant tour à tour l'air de Dieu. Tantôt Dieu se répand, tantôt Il se résorbe. Et Son absence même porte Son sceau, prouve Son existence.

En fait, depuis qu'avec Rousseau l'idée s'est diffusée<sup>1</sup>, nous savons bien que Dieu n'est pas confiné dans les églises, les cloîtres et les temples et nous avons admis que, s'Il existe, Il est dans tout ce qui nous entoure. N'en pouvons-nous alors déduire qu'Il est en tout ce qui, justement, constitue notre monde soi-disant athée ?

Il est des civilisations qui ont érigé des panthéons complexés où s'expliquait le monde sidéral et où se percevait la sphère des sentiments et des instincts. L'Égypte, la Grèce et l'Inde et tant d'autres nations ont, selon des tempéraments variés, pressenti des myriades théurgiques derrière le fonctionnement du cosmos, derrière le destin de la Terre et derrière les vertus dont l'homme s'enorgueillit : peuples des dieux du Soleil et de la Lune et des planètes, maîtres du firmament, puissances de l'Amour, de la Beauté, de la Guerre, de la Fécondité, l'âme de l'homme, au fil des âges, s'est constellée de flammes de ferveur. De tant de façons diverses, il a capté l'Immense et il l'a adoré. Superstitions ? Maladie infantile de notre race maintenant aguerrie ? Mais alors, que faisons-nous donc aujourd'hui, lorsque nous adorons nos dieux laïcs, les entités superbes et redoutables que nous nommons Solidarité, Communauté, Capital ou Socialisme, et luttons contre les idoles de thèmes humains qui nous paraissent devoir périr ?

Que cela nous plaise ou non, notre athéisme est une religion. Car nous imaginons qu'il n'est de choix possible, quand on veut croire en Dieu, qu'entre le Christ et Pan, le ciel ou la nature, mais il est temps de voir qu'il est des dieux partout, des regards qui, partout, nous fascinent et nous mènent, des entités partout derrière nos credo et nos actes civiques. Les slogans sont des mantras, les partis des églises, et les leaders des prêtres. Le Progrès ou la Science sont d'aussi grands dieux que le Temps et les Arts jadis nommés Saturne et Apollon. Comment ne le voyons-nous pas, et que ce siècle plongé dans la matière adore éperdument les entités de l'Espérance et de la Paix auxquelles sont offerts les sacrifices du courage et de l'abnégation, les immenses sacrifices du sang humain sur des champs de bataille rendus sacrés par le but qui s'y poursuit ?

Mais nos notions de la Divinité sont rebelles à cette façon de voir. Notre décorum nous interdit d'appeler religions les politiques modernes, le fanatisme qu'elles entraînent, l'immolation qu'elles exigent de la personnalité sur l'autel de l'avenir collectif. Religions que les impérialismes de gauche et de droite ? Célébration de cultes que les meetings ouvriers, les défilés militaires et les révolutions ? Nos

---

1 « Ne confondons point le cérémonial de la religion avec la religion. » (La profession de foi du vicaire savoyard)

voix qui s'épuisent au blasphème et au misere se taisent devant cette vérité. Nous avons jadis encensé les dieux qu'évoquaient les qualités mêmes que nous découvriions en nos gestes et nos pensées, mais ne voulons ou ne savons déifier les qualités que nous cultivons aujourd'hui. Si nous trouvions hier en nous une force nouvelle, ce ne pouvait être que sous l'influence d'une divinité, mais notre point de vue a changé ; l'audace ou la pureté, le don de gouverner le monde ou bien de le chanter, tout cela nous venait des dieux. Peut-être, mais c'était hier. Hier, soulignons-nous naïvement.

Tout cela constituait le paysage sans fin recommencé de l'exploration de notre être et, si la prospérité nous était accordée, si la pluie tombait, si les champs étaient fertiles, cela aussi était le présent des dieux. Nous leur avons érigé des sanctuaires. Ne doutant pas de leur existence puisque nous les manifestions, que tout ce que nous faisons était placé sous leur égide, s'expliquait par eux et les exprimait, nous avons rêvé leurs traits dans le marbre et le bronze, avons poli leurs membres durs ou langoureux dans le bois et le granit, l'argile et l'or. Nous les détections en notre force, notre intelligence, notre richesse, notre amour et nous leur donnions en outre des noms moins abstraits afin de nous unir à eux en des noces intérieures qui nous ouvraient les portes d'au-delà ; oui, à tout ce dont nous devenions conscients, en nous ou hors de nous, nous donnions des noms d'êtres vivants, plus vivants que nous, d'amants divins qui hantaient de leurs effluves l'ombre enchantée de nos cœurs. Puis une fois assimilés, ils disparaissaient, nous ayant transformés à leur image : pour toujours, nous étions capables de ce qu'ils représentaient et qu'ils nous avaient aidés à extraire de nous. À présent, il nous fallait grandir encore et, pour cela, vénérer des images plus hautes en lesquelles peu à peu nous muer. Fraternité, charité, compassion, les dieux nous sont venus qui devaient nous donner cela, et l'actuelle détrition de leurs formes – la moderne mort de Dieu – ne fait qu'indiquer que ces qualités qu'ils nous ont apportées font désormais partie de notre conscience habituelle, même si nous ne savons pas toujours nous en servir. D'autres dieux, déjà, sont à l'œuvre, masqués par l'irréligion de l'époque et continuent de nous modeler, de nous élever en instillant en nous d'autres valeurs pour préparer le terrain d'un avenir plus haut encore. Mais nous n'y croyons pas.

Ou plutôt, nous nous croyons pour jamais nettoyés de nos anciens phantasmes et bien ancrés dans le réel. Et païens – païens par rapport aux religions d'hier, non pas en regard de l'esprit naissant –, nous croyons à la Matière aussi catégoriquement que le mystique croit à ce qui transcende la Matière. Mais quelle importance, si la Beauté ou l'Amour sont pour nous des concepts ou des êtres, ou bien les deux, si le courage et le travail, la fortune et l'austérité, l'amour des autres et le pardon sont à nos yeux des définitions mentales ou le reflet en nous de déités célestes agissant depuis leurs domaines ou s'incarnant pour nous les enseigner ? De quelque façon que nous les nommions, ce sont d'indubitables réalités. Un poète écrira peut-être un jour la geste de la déesse Liberté, de la déesse Égalité, de la déesse Fraternité, qu'il appellera de noms très doux et auxquelles il prêtera des lèvres, des yeux, des mains qui – sait-on jamais ? – les rendront aux hommes d'alors plus proches que nos discours contradictoires.

Il nous faut donc comprendre que, quoi que nous fassions, nous n'exprimons que le Divin, que tout ce que nous vivons nous aide à Le découvrir, que tous les dieux, religieux ou athées, que nous adorons ne font que nous mener vers Lui et que, si, d'âge en âge, il est toujours un moment où nos dieux nous semblent petits et, dès lors, non divins, c'est que nous grandissons grâce à eux et que des horizons plus vastes et de plus vastes déités nous appellent, en attendant que, s'élevant du centre de notre être, paraisse Cela que ne borne nul horizon et que nulle déité ne circonscrit.

Nous croyons aujourd'hui nous en tirer en disant que les dieux d'antan n'étaient pas de vrais dieux et que le "seul" Dieu est mort, abattu par le vent d'acier de la Révolution, noyé dans le sang des guerres et

des bouleversements qui ont suivi. Que vient faire en ce cas le ci-devant Seigneur ? Ou bien, à supposer qu'il n'ait pas péri, ce qui est improbable, le citoyen Dieu (le camarade Dieu) doit se mettre au travail comme les autres et trimer aux champs ou à l'usine. Sans quoi, c'est l'exil ou la déportation.

Oui, Dieu est mort sous la Révolution, et tout le siècle qui a suivi en a témoigné.<sup>1</sup> Beuverie de mots dont notre siècle est né. Mais si l'on y regarde bien, quel Dieu est mort à ce moment-là, arraché à son ciel par le peuple en colère ? N'est-ce pas le Dieu très chrétien – comme Sa Majesté guillotinée – qui régnait au jardin d'Éden ? N'est-ce pas ce potentat auquel l'homme asservi devait payer le tribut de la souffrance et des larmes ? Osons regarder le cadavre qui pourrit à nos pieds. N'est-ce pas le Dieu anti-divin que la Révolution a abattu et dont le dix-neuvième siècle, en des thrènes désespérés ou des psaumes vengeurs, a proclamé la mort ? Nietzsche, alors, s'est trompé : Dieu n'est pas mort, mais un pouvoir obscur a été renversé, qui nous empêchait d'atteindre à Dieu.

Parmi les ruines de l'ancien monde, nous commençons à peine de comprendre ce qui s'est passé. Et c'est que cette fois il ne s'agit plus de découvrir de nouvelles divinités et d'instituer une nouvelle religion, mais d'entrer de plain-pied dans un monde spirituel, par-delà toute religion, et d'y être Dieu. Or, rien ne pourra de l'extérieur nous enseigner ce que cela signifie, car nous devons en avoir personnellement l'expérience.

Un long temps s'écoulera sans doute avant que l'homme ne perçoive spontanément la divinité de l'univers où il vit et de son être même. À quoi servirait-il d'en faire un dogme et de prêcher ? Seul, l'amour est nécessaire, et non des prédications fébriles ou gourmées – un amour gratuit, totalement désintéressé, tel qu'il n'y en eut jamais parmi les hommes. Un amour non plus subjectif, mais objectif, que n'entachera pas la commisération sentencieuse des jours d'antan. Nous n'y chercherons pas la satisfaction personnelle de notre soif ; l'étalon n'en sera pas le plaisir de nos sens ou l'exaltation de nos sentiments. La norme de l'amour sera l'amour lui-même, l'illimité, l'éternel, sans rien de notre personnalité qui l'entrave ou le borne. Et ainsi deviendrons-nous nous-mêmes peu à peu éternels et illimités.

Encore un mirage ou une vaine rêverie ? Mais en vérité, n'est-il pas possible d'imaginer une nouvelle forme d'amour qui change la vie des hommes autant et davantage que les découvertes scientifiques de ce siècle, ses guerres et ses révolutions ont changé leurs conceptions du monde ? Ne pouvons-nous aimer d'un façon qui brise les cadres où nous sommes aujourd'hui enfermés ? L'amour ne peut-il évoluer ? Alors que notre intelligence se développe sans cesse, faut-il que notre amour soit incapable de progrès ? Tant de qualités, au fil des millénaires, ont émergé de nos secrètes profondeurs. Rêvons alors sans crainte d'un amour qui bouleverse nos lois, rêvons d'un amour fou qui fasse de chacun de nous l'amant de l'humanité entière. L'amour infini, l'amour divin, l'amour éternel est en nous, et c'est de cet amour-là que nous devons devenir les vaisseaux conscients. Car toute sagesse est perception de Dieu, et amour de Son Amour, et toute sagesse est vaine, qui ne se transforme en actes. La plus haute vision, si elle ne se traduit en les termes de notre vie la plus humble, n'est que pose arrogante et dérisoire devant un miroir vide.

Qu'en se répandant sur le monde depuis l'âme illuminée des voyants la connaissance, alors, se transforme non en codes et en axiomes, mais en paroles et en actes d'amour. Un jour viendra où, dépouillés

---

<sup>1</sup> "Ta gloire est morte, ô Christ." (Musset, *Rolla*), "Dieu est mort." (Nerval, cité par Victor Hugo, dans *Les misérables*), "Le ciel est mort." (Mallarmé, *L'azur*), "Dieu est mort." (Nietzsche), etc. Et, au début du vingtième siècle : "L'église est le tombeau de Dieu." (Gorki, *La mère*).

de nos prétentions, de nos désirs obscurs, de notre faim de posséder, nous saurons enfin aimer. Un jour viendra où, en chacun, nous nous reconnaitrons nous-mêmes et reconnaitrons la seule manifestation de Dieu. Et nous ne serons qu'adoration pure et véritable de chacun, et cela sera l'amour après lequel nous soupirons depuis des âges — non l'aveugle et trébuchante poursuite d'un seul être que nous croyons pouvoir nous approprier, mais innée la possession en tous de l'Être unique par Lui-même.

De même qu'avec le temps la justice et le devoir, la miséricorde et le pardon qui, jadis, n'existaient pas ont fleuri en nous et transformé notre être, de même cet amour, aujourd'hui impossible, sera-t-il demain le seul dont nous serons capables.

Demain ? Mais de quel demain s'agit-il donc, auquel tout semble nous préparer en dehors de nos plans et de notre volonté ? Nous ne concevons pour notre race d'autre avenir que matériel : toujours plus de confort, toujours moins de souffrances, une maîtrise toujours plus grande du monde, la fin des guerres et la concorde entre les peuples, sans nous rendre compte que ce n'est là que la traduction la plus extérieure d'autre chose en quoi réside une inflexible et sereine omnipotence. Cette paix à laquelle nous aspirons et ce grand calme de la nature ne sont que les symboles de ce à quoi nous nous attendons le moins : Dieu est en train de se matérialiser, ou plus exactement Dieu est en train de devenir matériellement évident, et c'est probablement pourquoi nous sommes aujourd'hui à ce point engloutis dans la Matière.

Dieu n'a jamais été si proche de nous qu'en cette heure où nous, paraissons-nous être pour jamais détournés de Lui. À fouiller la Matière, nous l'illuminons de conscience. Et cette conscience en la Matière, c'est cela qui est Dieu, c'est cela qui imprègne de mystère ingénu et fatal le tissu même de l'univers et nous baigne à chaque instant d'une inexpugnable divinité. Peut-être ne sommes-nous pas encore assez athées pour que Dieu nous apparaisse. Peut-être avons-nous encore en nous trop de souvenirs tabous et d'empreintes sacrées qui nous rattachent à d'antiques religions auxquelles nous croyons pourtant ne plus appartenir. Mais lorsque tout cela sera effacé, lorsque la mémoire des rites et des croyances aura complètement disparu de nous, alors Dieu paraîtra.

Dieu va naître – si extraordinairement différent de tout ce que nous avons cru, si loin de tous nos cultes, si étranger à nos sacrifices, à nos messes, à nos initiations, à nos arcanes qui, tous, l'évoquent pourtant, un Dieu sans derviches et sans bonzes, sans papes ni hiérophantes. Pas de trompettes, pas de gongs, pas de tambours ou de grandes orgues. Pas de voiles, de plumes, de bijoux, d'autels, d'arches ou de tiaras. Pas d'éborgements rituels, pas d'encens qui brûle et qui enivre, pas de chants, pas de prières, pas de processions et de prosternations autre chose : Dieu Lui-même, sans médiums ni media, Dieu à l'état pur, Dieu en Sa nudité de feu, partout, en tout et pour toujours.

Mais comment ? Comment allons-nous passer de cet état d'insurgés mécréants ou de dévots hébétés à celui de voyants, à celui de miroirs vivants de la Divinité ? Car les perceptions divines ne doivent pas demeurer dans les inaccessibles glaciers du mental des sages ; elles doivent s'incarner dans nos corps, se muer en notre chair et notre sang, nous animer de l'intérieur afin de nous donner les clefs du monde dont elles proviennent. Mais comment ? Comment ?

## **8. La naissance de Dieu**

Et d'abord, comment devenir cela même à quoi nous ne savons croire, cela, ce Dieu si différent de



l'objet de nos cultes que c'est une fois de plus comme s' Il n'existait pas ? Comment croire, en effet, à la vision de vérité puisqu'elle est inaccessible à notre pensée ? Qu'avons-nous, au fond, besoin de savoir avec des mots que Dieu est ceci ou cela, si nous ne Le vivons pas ? Qu'Il aliène librement Sa liberté sans pour autant cesser d'en jouir, est peut-être une suprême vérité, mais qui n'a aucun sens à nos yeux. Qu'en Son être immortel Il se serve éternellement de la Mort pour exister parallèlement dans le Temps, cela aussi nous échappe et ne peut que nous laisser indifférents. Nous ne pouvons croire en Dieu que si Sa démesure nous demeure encore mesurable. Si Sa grandeur est hors de notre portée, comment Lui vouer un culte ? Il peut être tout ce qu'à mots couverts les voyants et les sages nous disent, Il peut même être bien davantage, mais notre allégeance ne peut alors Lui revenir, nous ne pouvons nous prosterner que devant ce que nous distinguons, fût-ce confusément. Comment courber le front, en effet, devant ce qui, pour nous, n'existe pas ? Nous sommes des créatures terrestres et exigeons un Dieu qui soit d'abord terrestre. Que nous importe qu'Il soit le Seigneur des galaxies, s'il n'est d'abord le roi de notre ciel ? Et notre ciel est lui-même terrestre, c'est le ciel que nous voyons de notre Terre, et il n'en est pas d'autre pour nous.

Ainsi supputons-nous hier la vieillesse de la Terre : quelques milliers d'années, pensions-nous, qui depuis se sont changés en milliards d'années<sup>1</sup>. Assignant encore aujourd'hui au Divin des fonctions qui nous concernent seuls, répugnant à Le voir prendre soin des innombrables formes de conscience et de vie qui peuplent l'immensité cosmique, craintivement jaloux de notre statut d'êtres pensants, il faudra bien, quand même, que, demain, nous fassions éclater les limites dont nous bornons l'Infini et que nous sachions L'adorer non seulement dans toutes Ses représentations terrestres, mais dans la moindre de Ses effigies sidérales, non seulement dans ce qui, pour notre mentalité humaine, est Transcendance mais dans l'ineffable Absolu de l'univers entier. Il faudra bien que cet Un que chantent les mystiques et qui, par-delà le Bien et le Mal, leur fait retrouver leur Dieu en tout être et toute chose sur la Terre soit l'Un qui se retrouve en tout être et toute chose de l'Espace et du Temps. Aussi longtemps que nous n'en serons pas capables, aussi longtemps que, reconnaissant Dieu dans tout ce qui existe à présent sur la Terre, nous serons néanmoins incapables de Le reconnaître dans ce qui y a jadis existé et s'est éteint depuis des millions d'années, aussi longtemps que nous ne saurons voir Dieu dans le trilobite, le brontosauve et le purgaturius<sup>2</sup>, nous ne verrons pas vraiment Dieu. Aussi longtemps que nous ne saurons pas Le voir dans les expressions de la vie de Bételgeuse et d'Arcturus, nous ne verrons pas Dieu. Car Il est tout ce qui est ; hier et demain sont un pour Lui, ici et là sont un pour Lui, et il n'y a que Lui, Présence éternelle et éternel Présent.

Notre sentiment de l'univers doit être sans cesse approfondi. Tout doit concourir à nous ouvrir les yeux et à décrypter le poème cosmique. Toute parole prononcée non seulement par les sages qui perçoivent, mais aussi par les savants qui conçoivent doit nous être parole d'amour destinée à nous permettre de voir Dieu. Il y a autant de reconnaissance de la Divinité et de tendresse pour l'homme dans la découverte de la quatrième dimension que dans le Sermon sur la Montagne. Autant d'adulation de la beauté de Dieu. Autant de pressentiment d'un ordre supérieur à toutes nos imaginations, d'une harmonie

---

1 On a cru jusqu'au dix-huitième siècle que la Terre n'avait que six mille ans. On suppose aujourd'hui qu'elle a quatre milliards et demi d'années.

2 Le trilobite, ancêtre du crabe, fut le premier maître des océans ; le brontosauve appartient à l'ordre des dinosaures, qui régnèrent sur la terre pendant une centaine de millions d'années pour s'éteindre il y a environ cent autres millions d'années ; le purgaturius, sorte de rat ou d'écureuil qui vivait il y a soixante-dix millions d'années, est le plus ancien primate connu actuellement et donc, pour l'heure, notre premier ancêtre.

plus juste et plus complète qu'en tous nos songes secrets. L'humanité du Christ est aussi celle d'Einstein, et le savant nous rend peut-être Dieu plus proche par la relativité, qui introduit le sens de l'Éternité dans l'univers matériel, que bien des figures nées de l'exemple christique.

Cependant, nous sommes encore loin de savoir vivre ce que révèle peu à peu la Science moderne. À peine pouvons-nous en saisir le sens en un éblouissant vertige. Comment pourrions-nous alors éprouver ce dont les grands mystiques ont l'expérience directe et qui dépasse les fragmentaires découvertes des chercheurs les plus audacieux ? Comment vivre que notre Père et nous sommes un, que nous sommes encore et pour jamais en notre Mère, que Dieu et le monde ne sont vraiment qu'un Être ?

Lent et quasi insensible est le travail qui se fait en nous par l'entremise des uns et des autres. Nous ne sommes toujours pas capables de nous détacher de nous-mêmes. Le monde se fait sans cesse plus vaste et plus profond, autour de nous, que nous considérons cependant d'un regard à peine changé. La Sagesse et la Science ont beau faire, nous vivons toujours dans un univers soumis à la Mort et à l'écoulement du Temps, un univers qui est né il y a peut-être quinze milliards d'années et qui mourra dans peut-être autant, un univers où nous sommes nés nous-mêmes et où nous mourrons aussi, où les instruments ne nous ont pas été fournis pour percevoir la Non-Mort et l'Éternité. Peut-être la Science et la Sagesse sont-elles justement en train de créer ces instruments en nous, mais nous n'en disposons pas encore ; et pour nous, tout continue d'apparaître et de disparaître et d'être séparé de Dieu.

Si nous ne sentions pas cette séparation, nous percevrions la présence de Dieu et connaîtrions que nous sommes un avec Lui. Tout le drame humain est dans cette tautologie. Les mystiques affirment, les hommes de science supposent l'existence d'un suprême Mystère qui, éternel, se déroule nécessairement en ce moment précis, nimbant et envahissant d'éternité tout notre univers apparemment périssable. Ce qui meurt est en vérité immortel, et la Mort n'existe pas<sup>1</sup>. Mais où sont alors les myriades de formes défuntes et d'êtres effacés ? Où sont les visages aimés que nos yeux ne contemplant plus et dont nos doigts ne touchent plus avec émerveillement la fleur de chair éclose en un sourire où nous était donné tout l'amour du monde ? Où sont les corps arrachés à notre étreinte, et les bras qui se refermaient sur nous pour nous bercer, nous porter, nous apaiser, nous donner encore et encore tout cet amour dont nous avons faim ? Où sont-ils, tous ces êtres aspirés par les bouches de la Mort et qu'on nous dit immortels ? Du meurtre perpétuel, il ne reste pas même trace. Hideuse mascarade ! Pour qui nous prenez-vous, savants et sages ? Cessez d'insulter à la Divinité que vous prétendez servir. Prêtres de la Vérité, ne voyez-vous donc pas que tout nous condamne au néant ? Où serez-vous demain ? Et nous ? Ah, cessez d'élever au-dessus de nous ces lampes qui, loin de nous éclairer, rendent notre nuit plus désespérante. Et laissez-nous, par pitié, nous éteindre sans mot parmi le silence imperturbable des étoiles.

Ne voyez-vous pas que nous avons quitté le sein de notre Mère, qu'à jamais notre Père et nous sommes deux, contrairement à ce que proclament votre sagesse et votre science ? Ne voyez-vous pas qu'Il nous a abandonnés ? Où donc est Son amour dans cet univers qu'il nous faut à chaque instant affronter en une lutte inégale ? Nos forces chétives contre les pouvoirs géants du cosmos, sinistre comédie ! Est-ce là l'amour d'un Père ? Livrerions-nous nos enfants aux fauves ? Lui n'hésite pas à nous enfermer dans les donjons d'un monde hanté de présences qui nous sucent le sang et visitent nos rêves pour les tourner en épouvante. Et vous voudriez que nous aimions ce Dieu-là qui va jusqu'à se servir de vous pour que s'accomplisse Son plan d'extermination ? Vos visions et vos espoirs seront demain tordus et contrefaits

---

1 « En fait, il n'y a pas de mort. » La Mère, *Education*.

par les forces des ténèbres, et quiconque, parmi nous, voudra s'en servir mourra empoisonné.

Et vous voudriez que, sans révolte, nous tendions la nuque au joug de l'horreur universelle, puis à la hache de la Mort ? Vous voudriez que, couverts de chaînes, nous chantions la gloire de Celui qui nous maintient prisonniers, que nous n'existions que pour satisfaire la voracité d'un sphinx qui se moque de nous ? Croyez-vous donc que notre humanité consentira toujours à servir d'holocauste ? N'êtes-vous pas vous-mêmes la preuve que nous cherchons à nous évader de la géhenne atavique ? N'œuvrez-vous pas en notre nom à desceller les fers qui nous rivent à l'ignorance, à la peur et à la mort ? N'est-ce pas pour nous que, stylites de laboratoires ou grands renonçant visionnaires, vous cherchez inlassablement la clef, la pierre philosophale, l'arbre de vie, le graal, au prix de vos jours et au péril de votre raison ?

Or, vous dites parfois que Dieu existe et même que, seul, Il existe. Mais pour être des nôtres, vous savez bien quel effroi nous étrangle lorsqu'il nous arrive d'y penser. Vous savez bien que, pour nous, Dieu n'existe pas. Que nous croyions ou non en Lui n'y change rien. Il n'existe pas pour nous. Pour le croyant, Dieu n'a pas plus de réalité que pour l'athée. Ni l'un ni l'autre ne Le connaissent. L'un connaît sa religion, l'autre connaît son athéisme. C'est tout. Mais Dieu ! Dieu, qui Le connaît ? Vous ? Vous, les savants ? Vous, les sages ? Vous, les savants, ne faites que Le déduire quand vous parvenez à certaines limites de vos recherches. À moins que vous n'ayez, dès le départ, refusé de vous servir de tout argument ontologique. Vous les sages, alors ? Peut-être, si vos dires ont un sens. Mais pourquoi vous ? Pourquoi quelques privilégiés ? Pourquoi, face à l'immense plèbe humaine, cette restreinte aristocratie de la sagesse ? Cependant, votre amour pour nous est si pur et absolu, et nous devinons si bien les souffrances dont vous l'avez payé que nous n'osons poser la question qui nous brûle et nous dévore : pourquoi vous, et pas nous ?

Puis, vous mourez vous aussi, vous les chantres de l'immortalité. Et en processions, nous venons déposer vague après vague, comme un océan jamais las, les parfums et les fleurs de notre gratitude sur la grève inconnue où s'est échoué votre corps. Et nous retournons à la noria des jours obscurs où Dieu n'existe pas — n'existe pas, ou bien n'existe plus ? Oh, ce silence qui répond nos actes, cet angoissant silence auquel se heurtent nos questions ! Petit à petit, l'idée germe en nous, et nous pensons y voir plus clair. Désespérante lumière noire ! Que voyons-nous, pris aux rets de notre pensée ? Nous qui mourrons demain, que voyons-nous qui ne soit la mort de Dieu Lui-même ? Partout, la Mort. Devant nous, la nôtre. Derrière nous, la Sienne. Mais ce n'est plus la mort de Dieu sur l'échafaud de la Révolution. C'est une mort immense et mystérieuse, car nous croyons comprendre que Dieu est mort en créant le monde. La Nuit chuchote à notre oreille apeurée des phrases que nous voudrions ne pas entendre et qui nous font gémir. Est-ce donc cela que nous comprenons : que Dieu s'est annulé en créant le monde et qu'il n'est pas de remède ? Est-ce cela, l'image qui nous hante et que, sans fin, nous tentons de chasser ? Est-il donc vrai, ô Dieu, que Tu sois mort depuis toujours et que nous soyons destinés à ne jamais Te voir ni Te connaître ?

Ultime question, source de notre angoisse, cancer rongeur le monde. Malgré les paroles des sages, notre lamento se poursuit. Inguérissable est notre mal. Notre mort n'est rien ; mais celle de Dieu, comment la supporter, qui rend à jamais vaine toute vie, la nôtre et celle de l'univers ? Or, si l'on y regarde bien, rien n'est plus évident que cette mort de Dieu qu'incrédulés et stupéfaits nous déchiffrons depuis notre naissance et qui date donc d'avant notre naissance, qui date même, comprenons-nous, d'avant la naissance du monde, ou plutôt coïncide avec elle. Sans quoi, nous percevrions, ici ou là dans le cosmos, des souvenirs vertigineux de Son passage, des traces mirifiques, des signes éblouissants qui inscriraient dans la pâmoison de la Nuit la preuve qu'a existé quelque part, qu'existe peut-être encore le

Créateur disparu. Mais rien de tel. Et si la Nuit nous parle, ses paroles nous torturent et nous saoulent, auxquelles nous ne savons si nous devons croire. Tout n'est-il pas mensonge, ici-bas, et magie meurtrière ? Et les phrases résonnent, résonnent en nous, insaisissables et obsédantes, qui nous empêchent de percevoir la vérité. Tout s'inverse en notre conscience, et nous nous croyons coupables d'un terrible crime cosmique. Nous, purs enfants nouveau-nés de la Terre ! De quoi serions-nous coupables ? Les voix nocturnes insistent en notre cœur et l'hypnotisent, comme voulant notre fin. Ô Dieu, si seulement Tu pouvais prouver que Tu existes ! Nous ne faisons que Te rêver. Hypothèse inutile ou clairvoyance ? Il est tout aussi fou de Te nier que de T'affirmer. A nos cantiques et à nos apostasies, ne sera-t-il donc jamais répondu ? Et cependant, il y a ces voix, en nous, qui clabaudent et avilissent. Mais d'où viennent-elles ? Et comment leur permets-Tu de retentir si Tu existes vraiment ? Qui donc murmure en nous contre Toi, alors que Tu es parfait, et qui donc murmure que nous sommes pécheurs, alors que, pour Toi, tout est parfait ? Qui donc nous sépare de Toi qui, pourtant, ne nous chasses pas de Ta vue puisque nous sommes toujours là ? Ou bien es-Tu aveugle et ne nous vois-Tu pas ? Qui donc mêle en nous confiance et crainte et nous accuse, tantôt nous faisant croire que Tu ne veux plus de nous et que Tu vas nous punir et tantôt nous inspirant de T'imaginer mort, ou absent, ou irréel ?

Mais rien ne nous répond jamais, comme si nous n'avions même rien demandé, ou que nos questions fussent jugées trop futiles. Comment, alors, ne considérerions-nous pas la vaine dérive du monde comme une arène où nous devons vaincre en nous affirmant contre tout ce qui existe ? La révolte est notre seul espoir. Comme nos pères et plus qu'eux, nous nous cabrons devant la servitude. Et nous enseignons à nos enfants une plus grande intolérance. Appartenir à cet univers et consentir à ses lois inexorables, ou bien le dompter comme une folle bête d'apocalypse — notre choix est fait : nous dominerons ce qui cherche à nous briser, nous abattons les idoles et incendierons les temples au nom de la Liberté, notre seul Dieu.

Le temps passe, générations, siècles et millénaires ne faisant qu'envenimer nos plaies, que rendre plus ardente notre insoumission et plus ardent aussi, peut-être, notre délire. Où est l'issue, ô fièvre de la vie ? Cloués à nos couches procustéennes, nous nous débattons contre les tenailles qui, sans fin, nous supplicient. Qu'on nous mutile davantage. Qu'on nous crève les yeux, qu'on nous arrache la langue. On ne pourra nous enlever nos rêves de liberté.

Nous n'existons qu'ainsi, en nous soulevant contre le monde et en divorçant d'avec lui. Grandis, détruis, ravage, ô race humaine. Que périclisse ce qui nous attelle à l'Espace et au Temps et nous enchaîne à la Terre. Que les flots ivres de notre violence déferlent et brisent les murs d'airain qui nous enferment. Les animaux et les plantes, la poussière et les pierres, les planètes et les étoiles, tout obéit, mais nous n'obéirons pas. Nous voulons être libres, commander à l'univers, nous élever à ce qui nous a créés, le dépasser ou à jamais le renier.

Étrange et triste idée que la nôtre, où le désir de liberté se repaît d'effroi autant que de défi et où, d'avance condamnés à mourir, nous nous imaginons que c'est pour nous châtier nous ne savons de quoi et que d'autres châtiments nous attendent encore au-delà. Car, après tout, en le châtement, même immérité, nous croyons tenir la preuve de l'existence de Dieu, qui, diaboliquement peut-être mais irrécusablement, expliquerait le monde.

Mais il n'y a pas de châtement. Dans l'immense opéra cosmique, tout se justifie, et ce que nous appelons nos erreurs concourt à la perfection de l'ensemble. Le monde entier progresse. L'univers immesurable est un unique corps dont les myriades de cellules ne peuvent être dissociées. Il ne peut dès lors y avoir

de jugement de l'homme, car il n'y aura pas de jugement de l'univers aux milliards d'étoiles. Il n'y aura ni châtement ni récompense : simplement la floraison de plus en plus radieuse d'une chose semée au commencement du Temps et qui, secrètement, bouge en nous et dans l'univers.

Nul témoin ne nous épie, nul tabellion n'enregistre nos fautes, nul juge ne s'appête à nous condamner, nul bourreau à nous exécuter. Nous sommes seuls, c'est vrai, nous avons raison de le sentir, nous sommes seuls et comme abandonnés à nous-mêmes. Mais ce n'est pas parce que Dieu n'existe pas. Nous sommes seuls parce que nous sommes Dieu Lui-même et qu'il n'y a que Dieu. Et tout ce que nous faisons à l'aveuglette est croissance vers notre état originel et ultime. Rien ne nous attend que Dieu. Rien ne peut nous advenir que notre épanouissement et notre fusion en la Divinité. Notre sentiment de solitude et de séparation vient uniquement de cela : nous sommes le Dieu amnésique qui tire de Soi un à un les emblèmes de Sa mémoire et, sans y rien comprendre, les ajuste et y lit Son contraire. Et cependant, grandit en Lui — grandit en nous le double de soleil qui connaît et qui voit et, demain, dira tout.

Oui, nous sommes seuls. Oui, nous sommes séparés de tout. Oui, nous sommes abandonnés à nous-mêmes, et rien n'interviendra pour nous sauver, car nous sommes Celui qui grandit sans savoir et dont les gestes, comme une guirlande enlaçant l'Espace et le Temps, doivent s'ouvrir sur l'Éternel. Rien, rien ne nous dira jamais que nous avons tort ou que nous avons raison, car notre vie, en vérité, s'écoule en dehors de ce qui est juste et de ce qui ne l'est pas. Quoi que nous fassions, le mal le plus atroce ou le bien le plus haut, c'est cela, et rien d'autre, qui doit être fait pour que croisse ce qui se forme en ce moment en nous et que, demain, prenant nos traits et effaçant le monde, apparaisse le visage d'amour de la Divinité. La création n'a pas d'autre but que de manifester ce qui la manifeste. Peu importe le nom que l'on donne à ce Pouvoir qui se rit de tout et se rêve d'univers en univers. Devant la Nuit qui nous paraît déserte, devant le Silence qui répond à nos questions, il nous faut consentir à la vérité : Celui que, partout, nous cherchons sans Le trouver nulle part n'est autre que nous, que notre être secret en gestation derrière le voile de l'immensité. Car bien loin d'être mort, Dieu n'est pas encore né.

Une fois pour toutes, il nous faut alors choisir d'être Dieu au lieu de gémir sur notre condition, son effroyable absurdité et l'abstruse perversion des moyens qui nous sont octroyés pour nous y soustraire ou la transcender. Il nous faut délivrer le tombeau intérieur où nous avons enseveli la Divinité que nous sommes, rouler la pierre qui en bouche l'entrée et contempler le gisant de lumière qui attend, les yeux clos sur le songe cosmique et les lèvres souriant à l'éternité. Que se lève le Dieu qui est en nous, qu'Il sorte du sommeil sépulcral où nous Le maintenons, qu'Il nous emplisse de Sa splendeur et nous dissolve afin que nous ne soyons plus que Lui. Lui, notre Amant, notre mystère, notre Tout.

Pouvons-nous hésiter ? Et pourtant, les questions se pressent encore, que nous trouvons justes et nécessaires. Mais les guerres ? demandons-nous. Les luttes des partis et des classes ? Qu'y pouvons-nous si les états nous utilisent pour célébrer des génocides ? Comment pourrions-nous un seul instant « choisir d'être Dieu » quand il nous faut accepter d'autres idéaux et quand leur accomplissement ou leur mise en échec signifie la mort de ceux que nous aimons, la disparition de notre race et la fin du monde ? Tant de panacées nous ont été promises et, voyez, l'innocence a été massacrée et l'énergie assassinée. Nous ne voulons plus rien. Qu'obéir sans questionner. Ou que jouir. Ou que maudire. Mais assez de ces ersatz de la Divinité ! Leurs noms, Liberté, Concorde, Fraternité, Amour, suffisent à nous donner la nausée aujourd'hui. Dieu, les pères des peuples, les rois, les patrons, que tous disparaissent à jamais. Que la Terre rejette son torturant caparaçon de cités, de bunkers et d'usines, qu'elle redevienne notre bonne mère tendre et riieuse, toute couverte de fleurs, ou qu'elle périsse sous les bombes.

Faut-il vraiment que l'énorme labeur de notre Terre aboutisse à cette rage impuissante, à cette dérégulation nocturne ? Ce qui était patient miracle de ses milliards d'années doit-il en nous se transformer en poison et en lèpre ? Que ne voyons-nous les étapes de beauté qu'elle a eues à une traversées afin de nous donner le jour et que nous soyons actuellement sa beauté la plus haute. Que ne voyons-nous le lent, l'humble et minutieux déploiement des choses hors de son sein. Que ne pouvons-nous percevoir le milliard d'années où elle sut attendre, planète de pierre habitée par le feu, avant de délivrer la vie dont elle était grosse, Car, pendant cinq cents millions d'années, elle ne fut que roches, volcans, laves et cendres — noces du Feu et de la Nuit. Puis, la vie descendit sur elle et, en elle, réveilla la vie au bout de cinq cents autres millions d'années. Alors, ô patience incroyable des astres, elle se mit à bercer dans les eaux répandues à sa surface les premiers germes de la vie. Et des millions d'années s'écoulèrent encore. Plus de trois mille millions d'années s'écoulèrent avant que la Vie ne conquît la terre ferme, y préparant notre berceau.

Nous savons bien pourtant que, de ce chant souverain, nous sommes actuellement les dernières notes. Mais il est vrai que notre science est neuve et n'a pu nous imprégner entièrement. Trop d'anciennes notions, trop de vieilles traditions nous ankylosent. C'est donc cela qu'il nous faut apprendre aujourd'hui : à poser sur notre Terre non plus un regard conquérant ou romantique, mais des yeux qui, fouillant la Nuit des Temps, remontent jusqu'au plus lointain passé et voient le formidable et placide cheminement de l'évolution. Il nous faut apprendre à contempler le corps de notre planète enserré dans d'épaisses bandelettes de nuages qui ne laissaient pas passer la lumière solaire et à voir partout l'eau et la pierre en un morne désert noir. Pas d'azur ni de soleil, pas d'arbres ni de fleurs, seulement l'eau et la pierre encloses dans les ténèbres. Puis, au gré des millions d'années, les nuages se desserrant, la lumière les traversant, il nous faut apprendre à suivre la vie en son mouvement à peine perceptible qui envahit la pierre et l'adoucit. Il nous faut apprendre à rêver sur la naissance des premières plantes terrestres, sur l'éploiement des forêts et sur la douceur de l'herbe après avoir décelé la fantomatique manifestation des premiers organismes dans les eaux-mères puis sur le sol hostile, leur prolifération attendrissant le roc et le changeant peu à peu en argile. Il nous faut comprendre cette extase créatrice s'orchestrant comme une géante symphonie, diversifiant ses thèmes, les regroupant et les faisant culminer en des envols d'oiseaux, tout en poursuivant en un occulte contrepoint l'élaboration de son chef-d'œuvre auquel tout remettre plus tard et tout dédier, cet être qui regarde et sourit et n'est autre que nous.

Nous sommes le fruit d'une très grande patience qui donne envie de s'agenouiller de gratitude et d'émerveillement. Ne pouvons-nous donc distinguer la beauté de cette métamorphose qui couvrit l'immensité du temps ? Ne pouvons-nous regarder avec des yeux d'enfants le déroulement des âges qu'il fallut pour redresser l'épine dorsale d'un être aujourd'hui oublié et mettre en place les os qui devaient devenir ceux des jambes et pour modeler la forme du crâne de manière que pût s'y enchâsser le délicat instrument de cette pensée qui nous distingue du reste de la création terrestre ? Ne pouvons-nous percevoir le fleuve ininterrompu des espèces dont nous sommes l'apothéose ? Ne pouvons-nous comprendre que le mouvement commencé avec le premier homme se prolonge en nous, que c'est un seul et même mouvement et qu'il n'est pas fini ?

Combien de milliers d'années nous séparent encore de notre perfection, de l'accomplissement du songe qui nous hante ? Combien de millénaires a-t-il fallu pour qu'à des yeux terrestres il soit possible de voir

le ciel ? Combien en faudra-t-il pour qu'il nous soit donné de voir qu'en vérité tout est Dieu ? Un jour viendra où notre espèce semblera aussi rudimentaire, aussi naine et aveugle en sa beauté même que les animaux nous paraissent, à nous, inférieurs. Nos plus grands exploits, nos découvertes et nos suprêmes travaux, ceux d'hier et ceux de demain, ne seront plus alors que poussière veloutant les voies évanouies de notre passé. Un autre chemin s'ouvrira, couronné d'autres gloires. Un autre soleil luira, embrassant l'univers. Et Dieu resplendira.

Avec le temps, qui peu à peu tarira, nous cesserons de voir l'univers. Et à la place, nous verrons Dieu. Sans quitter l'espace matériel, nous verrons Dieu là où, aujourd'hui, nous voyons l'univers. Car l'univers est seulement la façon dont l'homme perçoit Dieu. Et cette façon sera dépassée. Il y aura un moment où, spontanément, nos yeux commenceront de voir autre chose, de distinguer des vibrations, de percevoir des couleurs, de pénétrer en des dimensions dont nous n'avons pas idée ; un moment où les formes changeront d'aspect, où ce que nous voyons aujourd'hui prendra vraiment pour nous une autre apparence, plus secrète et plus vraie ; où ce que nous appelons l'homme, le monde, l'Espace, le Temps sera entièrement différent. De nouveaux sens s'épanouiront en nous. Une nouvelle conscience s'emparera de notre être et nous transformera en océans d'amour. Au milieu de ce qui nous est familier, nous serons saisis par l'inimaginable<sup>1</sup>. Cela s'imposera, se retirera, reviendra, demeurera, se retirera encore, jusqu'à devenir notre mode d'être.

Un jour viendra tout doucement où, sans que nul s'en avise, les rues des villes commenceront de s'emplir d'hommes conscients de Dieu, d'hommes unis à Lui dans leur conscience. Ils sembleront faire la même chose que les autres, vaquer aux mêmes tâches et goûter les mêmes plaisirs, et pourtant ils seront différents. Ils connaîtront l'inaliénable et muette extase des sages d'autrefois qui vivaient dans les forêts, les cavernes et les déserts, et même cette extase où tout s'illumine sera en eux plus grande qu'elle ne le fut jamais, mais ils vivront parmi les hommes, mêlant au fleuve humain l'onde neuve d'une race à venir. On croira être en présence d'un ouvrier, d'un artiste, d'un politicien, d'un savant, et l'on sera en réalité en présence de Dieu, car ces hommes, extérieurement semblables aux autres, seront consciemment habités par Dieu<sup>2</sup>. Sans qu'on y prenne garde, de nouvelles notions se répandront, de nouvelles manières de considérer le monde et de le gouverner s'introduiront, de nouvelles formes d'art ouvriront en nous des portes encore scellées et, avec une lenteur irrésistible, nous imprégnant sans rien omettre, l'immense marée de Dieu nous bercera de son envoûtante psalmodie intérieure et nous recomposera.

## 9. Les temps pré-éternels (conclusions)

Ô Lumière voyageuse, transmise d'espèce en espèce, de génération en génération, afin qu'à notre tour nous soyons — et d'abord que nous soyons plus conscients et plus clairs que ces lointains ancêtres, sauvages arboricoles qui, soudain, cessèrent de savoir aussi bien que jadis grimper aux arbres et s'y mouvoir. Infinie patience de cette lumière couvant sous la carcasse hirsute et voûtée de ces mutants et y grandissant à leur insu, à eux qui, pourtant, la léguaient à l'avenir mystérieux. Ininterrompue est notre lignée, même si nous n'en avons pas encore, aujourd'hui, retrouvé tous les maillons. Un seul mouvement se dessine depuis l'aube des temps, un seul être se dresse — redresse le front vers le ciel et découvre peu à peu la splendeur du Soleil. Et, en son début, cet être est l'informe peuplade des singes

---

1 « Les actes ordinaires s'illumineront du rayon de l'Esprit. » Sri Aurobindo, *Savitri*, Livre XI, chant I.

2 « De simples hommes deviendront des êtres spirituels, Et verront l'éveil de la divinité muette. » (ibid)

dénaturés tandis qu'à présent cet être est nous : un seul être en ses diverses phases et dont nous ignorons ce qu'il sera demain.

Pétris par un rêve qui, en nous, se réalise, instruments d'une Volonté qui aboutit à nous et manifestement doit nous dépasser, ou nous enseigner à nous dépasser nous-mêmes, il y eut ces êtres qui, moins que nous, s'interrogeaient, étant mieux que nous coulés dans le moule de la Nature, ou y étant tout simplement modelés d'une autre façon. Du moins les lentes questions qu'ils pouvaient se poser nous ont-elles suscités. Du moins leur incompréhension et leur impuissance ont-elles appelé notre pouvoir de comprendre, comme notre vertige, notre douleur, notre mutinerie un jour enfanteront, autant que notre sagesse, une race plus accomplie.

Nous ne savons pas de quelle couleur étaient leurs yeux, leurs cheveux, leur peau, nous savons seulement qu'ils étaient avant nous et que notre peau, nos cheveux, nos yeux sont en nous leur héritage et, en nous, poursuivent la prise de conscience du monde commencée en eux et, avant eux, dans des espèces dont nous ne savons à peu près rien et qui, obscurément, remontent les unes aux autres jusqu'au premier micro-organisme, à l'autre bout du Temps, lorsque la Vie commença de frissonner au sein des eaux. Tout est poème, odyssée sidérale où s'inscrivent nos jours inséparablement du reste de la création. Les magiques métamorphoses de la Terre et les victoires sur l'impossible que chacune représente ont en nous de sourds échos inoubliés. En nous, vit le Pouvoir qui transmua la pierre en humus et, des cendres volcaniques réveillées par les pluies, fit naître les premières formes de la vie. Tout cela est en nous ; tout cela nous constitue ; tout ce magistral et pudique triomphe des milliards d'années terrestres est le matériau même où nous sommes sculptés.

Nous sommes triomphe sur les ténèbres et nous nous imaginons déchus. Nous sommes grandissante élévation et nous nous imaginons flétris et condamnés. Nous sommes libération toujours plus ample et vive et nous nous imaginons prisonniers.

Notre émotion ne serait-elle pas celle d'enfants émerveillés si, aujourd'hui, sur une planète réputée rebelle à toute vie, apparaissaient de la même façon d'infimes organismes contenant les myriades d'efflorescences futures, les prairies à venir, les animaux à venir, les dynasties d'hommes à venir, le mystère d'avènements plus lointains, pour nous encore imprévisibles ? N'accueillerions-nous pas par des larmes de joie le prodige d'un brin d'herbe sur Mars ? Ne frémirions-nous pas d'ivresse si, dans le ciel de Vénus, s'envolait un oiseau aux ailes bleues ? Et quels péans n'entonnerions-nous pas si souriaient des êtres à la surface d'autres mondes soi-disant invivables ? Mais l'habitude a tétanisé nos cœurs. Lorsqu'il s'agit de nous, nous ne voyons plus rien ; nous sommes fermés à ce qui nous entoure et qui est hymne incessant, création perpétuelle de la Divinité sur la Terre.

Si seulement l'amour pouvait nous venir pour les premiers et fragiles indices tracés, au prix de centaines de millions d'années de labeur somnambule, à la surface de la Terre pour annoncer le grand voyage de la Vie ; si seulement nous pouvions voir en nos plus claires profondeurs s'ébranler la procession des espèces se masquant et s'enfantant sans fin les unes les autres ; si seulement notre conscience pouvait embrasser l'incalculable mouvement des primes formes de vie érodant inlassablement la pierre et mêlant à la poussière leurs chétives dépouilles en un sacrifice aveugle et inéluctable, aussi nécessaire en fait qu'apparemment immotivé, changeant ainsi un énorme désert rocheux en la source enchantée d'êtres multitudinaires, toujours plus riches et variés ; si seulement nous saisissons le processus de cette alchimie cosmique et y savions déchiffrer l'éclosion graduelle de l'être doré qui, de toutes ces formes, ne peut manquer de naître un jour ; si seulement nous comprenions pour



ce faire l'enchaînement des étapes qui mènent jusqu'à nous, et qu'aucun Hasard n'y saurait présider, mais qu'au contraire tout est gouverné par une Volonté qui sait et qui voit et, de ce fait, écrit dans la langue de la Matière la beauté de l'Esprit, alors, nous sentant fondus enfin dans l'immensurable courant de la création universelle, y participant consciemment et volontairement, aspirant à traduire toujours plus de conscience et de divinité dans le concert des formes innombrables, nous connaîtrions le sens du monde, et notre vie entière baignerait dans la lumière et la joie de cette connaissance.

Mais cela, nous ne le pouvons pas — pas encore —, car c'est précisément cela qui nous est refusé par la Nature. La constitution qu'elle nous alloue nous en empêche. En le fourreau d'un corps, elle enferme chaque homme et, le leurrant à plaisir, l'induit à croire qu'à ce corps se limite sa conscience, se borne son pouvoir. Ainsi, pour notre précaire perception sensorielle, sommes-nous séparés du reste de l'univers et coupés de son origine.

Or, si nous considérons l'holocauste des âges, le progressif épanouissement de la conscience depuis ce temps inappréciable où, brûlant dans l'Espace, le magma s'est refroidi et a donné naissance à la Terre; si nous considérons l'inexorable investissement de la Mort, ou plutôt de la Non-Vie, par la Vie, la transfiguration de l'étroit désert nocturne en un diurne jardin illimité, la conscience naissant de l'inconscience, et une joie de plus en plus intense et diverse s'exprimant dans des myriades d'être minuscules ou colossaux représentant chacun un son de la langue indéchiffrée de Dieu, une note de Son chant éternel ; si nous considérons que tout cela nous précède et nous a engendrés, alors nous percevons que notre destin est nécessairement autre que celui dont nous nous obsédons, que, décidé du premier au dernier instant, voulu et ouvert par Dieu en l'expression de Sa Lumière et de Sa Vérité, il s'inscrit dans une architecture ineffable, dont chaque ligne nous porte depuis toujours et dont chaque point, à jamais, nous purifie de l'ombre où nous croyons nous mouvoir : nous vivons dans la Lumière de Dieu et avons l'illusion d'être recouverts d'ombre, et cette Lumière et cette ombre, cette Vérité et cette illusion, se jouant en nous, écrivent notre histoire d'avance promise à la dissolution des ténèbres et au sacre du Soleil.

Vague après vague, la vision créatrice répand sur la Terre d'imprévisibles songes qui, peu à peu, se réalisent. Pour nous, nous sommes à ce jour le songe le plus beau de la Terre, la plus achevée de ses œuvres. Où est alors la malédiction ? Dans ce sens que nous avons de notre séparation ? Dans ce divorce que nous éprouvons d'avec l'immensité cosmique et qui, aussitôt, nous la fait croire hostile ? Dans cette nostalgie de notre origine dont tout nous persuade que nous l'avons perdue et qui, pourtant, ne cesse de nous entourer ? Dans cette irrémédiable solitude où se déroule notre vie et cette solitude encore plus irrémédiable de la mort ? Mais si, justement, tout cela, qui nous blesse et nous effraie, était notre privilège ? Si c'était le signe, justement, qu'à cause de cette souffrance plus térébrante que toutes celles endurées par les autres espèces et les autres règnes, notre conscience ne cesse de s'aiguiser, de grandir en pouvoir, de se parfaire, ne cesse de heurter aux portes de l'avenir inconnu, d'aspirer à ce qui, étant inatteint, est encore Dieu pour nous ?

« Puissé-je, oh, puisse-je à tout jamais me dépasser et régner en souveraine sur tout ce qui, aujourd'hui, me déchire et me divise, ce qui m'attire ici, et là me torture, sur le plaisir aussi vain qu'est vaine la peine, puisse-je en un élan de flamme m'exhausser jusqu'à un autre ciel où les choses ni le monde ne m'apparaîtront plus de la même façon. » Ainsi parle l'âme en ses secrètes demeures, l'âme qui sait l'utilité de tout cela et qui, ses yeux immenses fixés sur l'invisible, rêve l'avenir au nom d'Éternité, l'âme qui accepte la déchirure et la division, qui consent au plaisir et à la peine, qui sanctionne ce que nous ne comprenons pas, cette béance au fond de notre cœur, plaie jamais fermée, arrachement à la prime vérité

du monde, abîme où sombre notre espoir, bouche oraculaire de notre mort future.

Et nous, de nous croire plus que jamais perdus, par notre faute ou par celle d'un lâche Pouvoir qui nous guette au fond de ses tourbillons cosmiques et se repaît de nous. De nous croire tombés de cet état dont l'empreinte en creux demeure seule en nous, ainsi qu'un lit déserté par l'Amant de notre âme. De pleurer sur l'amour évanoui, que nous n'avons même pas connu, mais dont en nous la caresse fantôme avive nos souffrances. Pourquoi, ô Dieu d'Amour, nous as-Tu arrachés à Ton étreinte où, lumineux et muets, nous étions un avec Toi ? Pourquoi, d'un geste d'égorgement, nous as-Tu chassés de Toi et envoyés à la mort ? Comment ne nous croirions-nous pas maudits, comparant la splendeur de Ta création à notre impuissance, notre peine et nos larmes ? Mendiant en bas des astres un peu de Ta clémence, quelle aumône avons-nous ? La moquerie des dieux exécutant Tes ordres et la promesse de mourir. Toute vie est-elle donc déclin ? Tout envol, pourrissement ?

Or, l'âme, derrière notre masque atterré, ne cesse de sourire, offrant comme un encens aux pieds de son seigneur nos sanglots et nos cris. L'âme sourit et sait. Elle sait le pourquoi de ce qui nous épouvante et accepte — par amour, par une sorte de complicité divine, ne pouvant être qu'entièrement soumise à Celui qu'elle aime à jamais, en l'enceinte de ce corps comme au-delà du monde. Et de sa lumière, elle imprègne notre conscience obscure, chuchotant doucement des mots où se dissout l'hypnose de la Nuit. Ô Homme, écoute, toi qui te crois déchu. Écoute mon amour et sache que Dieu t'aime. Depuis toujours Il t'aime et toujours t'aimera, quoi que tu fasses, aies pu faire, ou croies que tu feras.

À nous de nous interroger alors : si, en notre chute — en notre impression d'une chute, résidait toute notre gloire ? Le sens du mal auquel chaque jour nous astreint à la fois s'expliquerait de lui-même et aussitôt disparaîtrait. Seule espèce à posséder cette conscience qui sépare et divise, nous saurions que nous ne sommes pas tombés, mais que nous nous élevons, que nous n'avons pas été rejetés, mais que nous nous rapprochons de la Divinité, qu'au prix d'un tourment unique et admirable, en un quotidien sacrifice de tout notre être, nous exprimons une nouvelle phase de la conscience terrestre dans son ascension et sa redécouverte de la Beauté dont elle est issue.

Oui, ce que nous nommons chute est en fait ascension. Oui, cette malédiction que nous sentons peser sur nous est signature cryptée de notre extase d'être. Oui, notre sens d'une injuste séparation, notre souffrance de tous les instants, notre dégoût et notre honte, nos peurs inavouées et nos défis bravaches et notre immense inespérance, tout cela que nous sommes les seuls à éprouver sur cette Terre est la preuve que, justement, nous sommes les seuls à avoir dépassé l'hébétéude où rien de cela ne se peut percevoir et où les autres règnes se laissent créer et engloutir sans se douter de rien.

Notre souffrance est la bannière sous laquelle nous nous rangeons pour conquérir les cimes vierges du futur. Que l'on ne nous demande pas à quoi ressemblent ces cimes, nous ne les avons jamais vues, mais le mouvement est en nous, aussi inné que tout ce qui nous fait hommes, le mouvement est en nous, qui nous élance vers elles et nous contraint de verser le tribut de notre sang. C'est un instinct de la race : souffrir pour savoir plus et être davantage, souffrir pour arracher le bandeau qui aveugle les yeux du monde, souffrir pour arracher le bâillon qui étouffe la voix du monde — encore souffrir et toujours arracher, et tout nous est souffrance, en effet, et tout arrachement, mais c'est en vue d'une conquête à laquelle force nous est de participer, quoi que nous fassions sur Terre, et qui, lorsque nous l'aurons remportée, nous immobilisera, transfigurés en la splendeur découverte.

Immobiles, au bord d'un océan solaire, nous nous tiendrons un jour, et toute douleur s'effacera de notre

mémoire. Nous reconnâtrons cette Lumière impérissable que, sans savoir, nous cherchons aujourd'hui, que tous nos gestes poursuivent depuis le début des temps : gestes d'amants et gestes d'assassins, gestes de vie, gestes de mort, gestes sacrés ou profanes, de rois ou de pouilleux, qui donnent, reçoivent ou s'emparent, gestes de guerriers, de poètes, d'enfants, de maîtres ou d'esclaves, tous nos gestes, sans trêve, depuis des centaines de milliers d'années, fouillent les entrailles de Ta Nuit pour en extraire l'or mystique du Jour de l'Éternel. Car nous ne devons pas nous y tromper, au bout de l'arme qui crache le napalm, il y a Dieu autant qu'au bout de la prosternation devant les figures de la Divinité. Au bout de la caresse et de la meurtrissure, même Dieu attend. Au bout du mouvement qui protège et de celui qui dévaste, il n'existe que Dieu. Tout tend vers Lui, tout ce que nous faisons, notre Bien et notre Mal, notre grâce radieuse et notre abomination, notre vérité, notre mensonge, nos grandeurs et nos crimes, tout concourt à un seul but, qui est Dieu et qu'un jour, face à face, nous verrons, devenant immobiles comme Lui, comme Lui resplendissants et purs.

Il n'y a de *dies irae* que dans l'imagination des hommes. Le Jour du Jugement ne peut être que Jour de Pardon et pas même de Pardon, car cela suppose qu'il y a eu une faute, ne peut être que Jour d'Amour et de Joie suprêmes. Si le Temps doit s'arrêter, basculer soudain dans l'immobilité, nous fixer nous-mêmes face à l'Éternel, ce ne peut être que pour nous donner l'amour dont tout notre être a faim, ce ne peut être que parce que, après tant de cycles obscurs, nous serons alors prêts à vivre dans la Lumière du Divin qui est en nous et qui est nous et qui est tout ce qui est partout autour de nous. Car voir Dieu, c'est nécessairement Le devenir. Et le jour où l'humanité paraîtra devant Dieu, aussitôt elle sera elle-même Dieu, et l'univers entier, pour elle, sera Dieu, et toutes ses erreurs et toutes ses souffrances seront effacées.

Quel Dieu, en effet, oserait nous châtier, quel Dieu oserait nous condamner à des maux éternels parce que nous avons eu mal et souffert ? Et qu'est justement ce prétendu péché dont nous nous sentons sans cesse accusés, sinon une autre forme de la souffrance que chaque jour nous apporte ? Punirions-nous un lépreux pour sa misère ? Un aveugle de ne pas y voir ? Les maux dont ils souffrent, aurions-nous l'ignominie de les leur reprocher ? Faudrait-il alors qu'un Être suprême nous blâme pour ce qu'en obéissance à des lois qu'Il a édictées Il nous impose de faire et qui nous est une torture permanente ? Dépend-il de nous d'être murés dans l'erreur ? Qui, ayant vu Dieu un seul instant, s'étant soi-même connu Dieu, voudrait encore être réduit à l'ignorance et aux ténèbres ? Si nous avions tous l'expérience de ce qu'en vérité nous sommes, si nous nous connaissions tous Dieu, nulle ombre n'existerait plus, nul péché, ni nulle souffrance, aucun mal d'aucune sorte. Or, nous ne savons pas, et cette ignorance qui nous caractérise et nous suffoque ne relève pas de notre choix, non plus, donc, que les fautes qui, fatalement, en découlent.

Dieu ne peut nous punir, ni nous ni personne, si tout est Lui et doit Le redevenir. Mais justement si tout est Lui, qu'est ce mal dont nous craignons le châtement ? Que sont cette souffrance et ce péché, s'il n'est d'autre demain pour la création entière qu'une fusion en la Divinité, qu'un éternel baiser de lumière, qu'une plongée sans fin dans le regard du Soleil ? S'il n'y a que cet Amour éternel que demain doit manifester, comment cet Amour peut-il aujourd'hui nous infliger un si constant supplice ?

D'un terme à l'autre de l'énigme, nous sommes sans fin renvoyés : ou bien nous sommes coupables et tremblons devant Dieu, ou bien Dieu Lui-même est coupable, démiurge retors qui ne crée que pour assouvir d'immondes appétits, nous torturant ici avant de nous damner au-delà. Comment choisirions-nous entre ces deux mensonges ? Comment préférierions-nous une insanité à l'autre ? La coupe empoisonnée de la souffrance nous enflamme les lèvres et nous fait proférer un verbe de folie. Pas plus

que la Mort, nous ne savons définir ni justifier la Souffrance qui, autant que la Mort, pourtant, pèse sur notre absurde destinée, la circonscrit autant et la maléficie.

Mais si, vraiment, il n'existe que Dieu, si, vraiment, tout tend à exprimer la Divinité enclose en l'ombre du monde, à faire jaillir de la Nuit des sources de lumière, si tout est ce Divin qui, peu à peu, s'éveille, ne se pourrait-il pas alors que la Souffrance soit ce qui Le tire de Son coma, soit ce sourcier miraculeux et honni qui fait fleurir les étoiles en frappant les flancs silencieux de la Ténèbre primitive ?

De l'immense sommeil matériel, les espèces sont nées une à une, éveillées par la Souffrance. Toujours plus de souffrance engendrant toujours plus de conscience, l'être terrestre s'est diversifié et a proliféré. Nous savons aujourd'hui que les plantes peuvent souffrir et supposons que les pierres elles-mêmes sont douées d'une forme très obscure de sensibilité. Quel choc a su transmuier la morne désolation de la nuit des premiers temps en un jardin diapré d'arbres et de fleurs ? Le mutisme buté des rocs du commencement, quelle foudre l'a fendu et fécondé, quel fouet de feu l'a flagellé pour en délivrer les premiers balbutiements de la Vie ? Quel contact terrible et formidable a-t-il fallu pour secouer l'inertie titanique des millions d'années ?

Enfermée en elle-même, repliée sur ses secrets, ainsi était la Terre à son début. Verrouillée sur un rêve sans images, asphyxiée par l'inconscience, noyée dans les eaux bitumeuses de la Nuit cosmique, ainsi était-elle et ainsi serait-elle demeurée si une Force ne l'avait fracturée, si la Vie n'avait plongé en elle son glaive ardent et n'avait, pendant d'innombrables millions d'années, labouré ses flancs moroses pour y susciter les toutes premières formes de conscience, des algues, des bactéries ayant assez de sensibilité pour se mouvoir et subsister. De quelles affres la Terre endormie a-t-elle payé sa remontée hors de l'abîme du sommeil et de l'amnésie ? De l'insondable obscurité, sa voix somnambule s'est fait entendre, s'élevant et retombant, puis s'élevant de nouveau et se déployant de plus en plus et répandant ses harmonies à travers le système solaire ainsi qu'un cantique de gratitude saluant la Lumière créatrice.

La vierge des ténèbres chantait dans son sommeil par la bouche des volcans, et des fleuves d'or ruisselaient sur son ventre stérile et se caillaient, devenant froids et noirs. Ainsi était la Terre des commencements. Et voici qu'elle n'était plus ainsi : une douleur inconnue l'avait transpercée, et elle avait enfanté. Et son chant, à présent, montait de ses myriades. Un chant tissé de souffrance et d'émerveillement, un chant de gloire et de combat, de naissance et de deuil, où, par ses myriades, elle apprenait à se connaître, ainsi que l'univers, touchant avec des doigts d'amante l'Espace qu'elle sentait se dévoiler à mesure que ses enfants en devenaient plus conscients, tâtant avec des gestes patients d'aveugle les mystères qu'il lui fallait encore dévoiler et qui devaient lui rendre la vue, ressusciter en elle le pouvoir de tout voir, de tout comprendre et de tout être par le chenal d'un de ses fils. Et elle chantait du fond de sa transe sacrée, ainsi qu'une vestale enchaînée à son dieu et s'offrant comme autel du sacrifice. Et une souffrance immense qui était aussi une joie immense la traversait et l'emplissait. Chaque étape de sa mue lui arrachait des hurlements où s'engloutissaient des espèces dont, aujourd'hui, nous ne savons plus rien. Mais de cette mort de ses enfants, elle renaissait plus belle et plus puissante, et son chant s'élevait, plus majestueux, vers la Lumière qu'elle cherchait à capter davantage et à laquelle, dans sa cécité, elle était d'avance entièrement soumise.

Le chemin de douleur cosmique qu'elle suivit afin de nous enfanter, nous ne pouvons l'imaginer. Tout, depuis le début, est quête de l'intense et envol vers le vaste. Tout cherche confusément à exprimer davantage, à être et à connaître davantage. Chaque forme de vie tend sans savoir à se dépasser, à la fois se suffit et se rêve différente. Une flamme, en chacune, brûle et dévore, dictant des songes où se recrée

le monde. Tout peine et pantèle et cherche à s'échapper. L'homme n'est pas le seul à souffrir de ses limites. Lui-même est justement le produit d'une ancienne révolte, d'une volonté qui luttait contre d'anciennes bornes, d'une confuse aspiration à plus de lumière et de conscience, d'une évasion hors d'un monde devenu invivable. Et à notre tour, nous rongons les filets de ténèbres et minons les remparts de la Nuit pour nous volatiliser en une apothéose vers laquelle la Souffrance est notre seule guide.

Sans cette souffrance qui vrille et teste le matériau de la création, nul éveil n'est possible. Par tous les moyens, il faut tirer l'Être de son évanouissement, l'arracher à cette catalepsie où rien n'existe pour lui. Car la création serait vaine, qui ne serait que matière n'exprimant rien du Pouvoir qui l'a manifestée, et la Terre inconsciente tournerait dans l'Espace, inféconde boule de pierre un jour crachée par le Soleil et un autre jour annihilée. Mais la Souffrance ravage le sommeil impassible des choses, et la Terre, de plus en plus consciente au moyen des formes qu'elle enfante, reconquiert, par-delà notre Soleil physique, le Soleil de tous les Soleils où tout se connaît Dieu.

D'âge en âge, la Souffrance la dépouille de sa robe de narcose et, à coups de couteau, lui découpe des paupières et lui ouvre des yeux en son être endormi. Ces milliards d'années terrestres ne sont-ils pas la preuve du labeur et du temps qu'il y faut mettre ? Pour arriver jusqu'à l'oiseau, quel prix ont dû payer des milliers d'êtres révolus ? Quel prix de souffrance dans leurs corps prisonniers de la pesanteur, quel prix d'espoir sans cesse contredit, quel prix obscure soumission à l'impotence native et au rêve insensé de dépasser l'impotence ?

Héritiers de cet humble et grandiose mouvement d'une création imparfaite, c'est-à-dire inachevée, et imparfaits nous-mêmes, ainsi sommes-nous fils d'un servage ivre de liberté. Or, l'histoire de la Terre nous l'enseigne, on ne peut être libre d'une chose qu'en étant plus grand qu'elle. Nous ne pouvons donc être libres de notre destin sans merci qu'en étant plus grands que lui. Car notre liberté est l'au-delà de nous-mêmes, étant donné que c'est de nous-mêmes — de notre constitution — que nous sommes prisonniers.

La création entière témoigne de cette liberté poursuivie, atteinte à chaque pas et jamais achevée. L'être terrestre s'échappe d'une espèce en une autre, qu'il tire de lui-même et en laquelle il s'épanouit jusqu'à en sentir douloureusement les limites et reprendre sa fuite, reprendre sa conquête. Rien n'est jamais parfait, ni rien ne le contente. Le rêve d'autre chose l'habite, qui est mémoire occulte de sa vérité ensevelie en lui et qu'il doit exprimer. Et l'être de la Terre, l'être unique et innombrable qu'enfante la Terre et par lequel elle reprend conscience et possession de sa vraie vérité, cet être grandit d'étape en étape, de miracle en miracle et, les uns après les autres, crève les plafonds des sphères, pourfend les dimensions dans un hourvari d'épouvante. Tout tremble et tout s'ébranle et s'effondre, l'univers croule à mesure que grandit le géant terrestre : hier un insecte, aujourd'hui un colosse, demain Dieu. Défoncées sont les limites où la Vie se confinait dans l'obscur grouillement des micro-organismes; défoncées les limites des bêtes amphibies et des premières plantes terrestres; défoncées les limites des forêts cyclopéennes et des sauriens monstrueux; défoncées les limites des primates et des hominiens; défoncées, défoncées, toutes les limites anciennes, comme des toits de cristal que pulvériserait en sa croissance l'Être terrestre qui, aujourd'hui, vit en nous et qui, par nous, s'élève encore afin de briser le dernier cercle, de défoncer la dernière barrière qui nous sépare de Dieu.

Et c'est cela qu'il nous faut voir : ce réveil planétaire, ce formidable surgissement d'un dieu de lumière hors de l'abîme, cette victoire qu'il remporte sans cesse, et sans cesse plus haut, cette irrésistible ascension de l'Être de la Terre qui, de son front illuminé, touche aujourd'hui les étoiles après avoir

patiemment repoussé les limites et fendu les voiles de la Nuit tentaculaire.

Depuis qu'il a commencé de grandir, il ne s'est jamais arrêté : la Terre n'est pas subitement retombée dans la désolation des premiers temps, n'a pas de nouveau chaviré dans les eaux sombres de l'oubli ; au contraire, il n'a cessé d'en hisser la conscience vers des gloires plus éclatantes et de plus profonds enchantements. Ainsi a-t-il conquis le cosmos, la perception du cosmos par les yeux de l'homme. Ainsi rêve-t-il de nouvelles conquêtes où il possédera encore plus que la perception extérieure du cosmos, car un jour viendra où l'homme comprendra quelle est sa place véritable dans cet univers qui semble le contenir.

Pour que je sois conscient de l'univers, où faut-il nécessairement que l'univers se situe par rapport à ma conscience ? Là est la question qu'un jour se posera l'homme. Une fois qu'il y aura répondu, non pas intellectuellement, d'une façon qui ne modifie guère son comportement, mais dans toutes ses fibres en sorte que sera pour jamais changé son état d'âme, alors il aura accompli un nouveau pas sur la route sans fin de la découverte de la Vérité. L'Être de la Terre sera entré dans une nouvelle dimension, et Dieu sera à portée de la main.

Et c'est pourquoi il nous faut apprendre à nous considérer non comme des esclaves à la botte du Mensonge et de l'Illusion, de la Souffrance et de la Mort, mais comme de libres expressions d'un Esprit qui grandit, comme des dieux qui, librement, traversent les ténèbres et les métamorphosent avant de se redevenir. Nous croyons que nos jours se passent à égratigner en vain la surface d'une Terre indifférente et qu'il ne nous reste qu'à nous y coucher pour pleurer et mourir. Nous croyons qu'à notre insu nous habitent des volontés qui se rient de nous et profitent de notre faiblesse. Nous croyons être la proie de furies qui nous pourchassent et nous mettent à mort pour des crimes jamais commis. Nous croyons à des divinités acariâtres qui ne nous créent que pour nous dévorer. Nous croyons qu'il nous faut nous en défendre ou nous en cacher, adorer en tremblant ou nier. Mais tout cela est faux. Nous sommes l'Être de la Terre en sa croissance bienheureuse, nous sommes Dieu Lui-même en le mouvement fabuleux où Il se rejoint et s'enlace à jamais, Lui qui, pourtant, ne s'est jamais quitté, Lui qui, à aucun moment, ni en nous ni en rien, dans cet univers ou un autre, ne cesse d'être Dieu.

Mais où est notre perfection, alors ? Si nous sommes Dieu, comme le disent les voyants, pourquoi notre perfection nous est-elle dérobée ? Pourquoi ce sens de notre petitesse, si nous sommes infinis ? Pourquoi aussi nous dire que, contrairement aux animaux, nous ne suivons pas les voies de la Nature ? Pourquoi ces potentats du Dogme qui proclament que nous sommes dénaturés ? Partout, des voix de papes ou de kapos retentissent pour stigmatiser notre orgueil et flétrir notre pensée. Mais si orgueil il y a vraiment, d'où nous vient-il ? Et qui a voulu que nous pensions ? Ne serait-il pas plus juste de dire qu'en nous la Nature s'exprime autrement ? Que, loin d'abandonner ses voies, nous les suivons, malgré que nous en ayons, et que, guidés par un maître invisible, nous avançons vers un but qui, justement, est celui de la Nature entière ? Comment pourrions-nous en avoir un autre ? Si nous faisons partie de la Nature et sommes issus d'elle, comment pourrions-nous agir différemment d'elle ? Aussi devons-nous comprendre ceci une fois pour toutes : nous ne sommes pas dénaturés, nous n'avons jamais dérogé aux vœux de la Nature, nous la servons en tous nos gestes et lui obéissons, ne pouvant rien vouloir qui ne soit, d'une façon ou d'une autre, sa propre volonté, ne pouvant qu'être ses vaisseaux dociles et les instruments de son labeur cosmique.

Et elle-même, la Nature, que pourrait-elle vouloir qui ne soit la volonté de Dieu ? Comment voudrions-nous alors autre chose que ce que veut le Divin ? Imaginer que l'on peut vouloir soi-même quelque

chose, c'est s'imaginer fort d'une volonté plus grande que celle de Dieu et donc se croire plus grand que Lui. Lors même que nous nous trouvons si petits, allons-nous à ce point nous contredire ?

Cela qui manifeste le cosmos — de quelque façon que nous Le nommions —, allons-nous vraiment dire que nous Lui sommes supérieurs ? Si, matérialistes, nous ne jurons que par une Force matérielle comme origine et soutien de l'univers, allons-nous prétendre que, créatures matérielles infiniment petites dans l'infiniment grand, nous surpassons cette Force dont, cependant, nous sommes incapables de déterminer la naissance et la cause ? Si, religieux, nous croyons à un Dieu tout-puissant, père de ce monde et créateur de nos jours, allons-nous Lui contester Sa toute-puissance et la limiter à notre bon plaisir, décréter qu'Il ne peut que ce que nous voulons et quand nous le voulons et Lui reprocher ensuite de ne pas se conformer à notre idée et de faire advenir ce qui nous déplaît ?

Mais si, en revanche, nous comprenons que Dieu veut tout ce qui est, dans l'ensemble immesurable de l'Espace et du Temps comme dans le détail de chaque être, que Dieu nous veut exactement tels que nous sommes et si cette volonté devient claire en nous et que nous nous y abandonnions, alors nul problème ne se pose plus : nous agissons selon la seule volonté de Dieu, nous sommes Dieu Lui-même qui agit.

Il n'est plus question, en ce cas, d'être parfait ou imparfait, car Dieu ne peut être que parfait sous quelque forme que ce soit. Et quand nous considérerions notre être d'un œil encore humain, nous comprenons toutefois que point n'est besoin que nous soyons "parfaits" si une autre créature terrestre doit l'être. Notre rôle est plus humble, mais aussi plus nécessaire et fatidique que nous ne le croyons. Notre rôle où la souffrance et le malheur ont une si grande part, où l'ignorance nous jugule à chaque pas, qu'à chaque pas nous renversons, notre rôle est d'ensemencer les immenses plaines de l'avenir inconnu et d'y susciter la gloire que nous n'aurons pas possédée, d'y faire lever un Soleil qui, plus jamais, ne se couchera et en lequel grandira une race divine née de nous, de notre ombre et de notre misère, et qui ne sera que Lumière et que Joie.

Certes, nous ne pouvons prévoir ce que, demain, deviendra notre race, en quoi elle sera précisément transmuée : quel enfant sait l'adulte qu'il sera ? Mais du moins, comme l'enfant rêve son avenir, pouvons-nous rêver le nôtre, savoir, pour commencer, que cet avenir sera, en être aussi naturellement certains que l'enfant l'est de grandir.<sup>1</sup> Tout nous le crie lors même qu'à chaque instant la Mort se vante de nous désespérer : nous ne cessons de gravir des échelons vers la révélation de notre pouvoir et de notre vérité, de notre immortalité ; nous sommes de jour en jour plus lumineux, et si parfois nous nous semblons à nous-mêmes plus inconscients que jadis, c'est qu'en réalité nous sommes plus conscients de notre inconscience, c'est qu'en grandissant le Jour découvre en nous plus de Nuit. L'horreur où nous sombrons aujourd'hui est signe que nous sommes capables d'une plus haute extase qu'hier. Les goulags et les charniers et les villes vampires où s'affole la vie de ce siècle, avec leurs tenailles qui broient la

---

<sup>1</sup> Témoin de ce rêve, le dialogue de Kirilov et du narrateur, dans *Les possédés* de Dostoïevski : " Celui qui vaincra la souffrance et la peur, celui-là sera lui-même dieu. Il y aura alors une vie nouvelle, il y aura alors un homme nouveau, tout sera nouveau... Alors on divisera l'histoire en deux parties : du gorille à l'abolition de Dieu, et de l'abolition de Dieu à ... — au gorille ? — ... à la transformation de la terre et de l'homme physiquement. L'homme sera dieu et il changera physiquement." De son côté, D. H. Lawrence écrit dans *Femmes amoureuses* : "L'humanité est morte. Il y aura une nouvelle matérialisation d'un nouveau, genre."

dignité humaine et condamnent l'esprit à la boue des cloaques, avec leurs devises mensongères, avec leurs chantages, leurs orgies et leurs crimes, tout ce dédaléen cauchemar où l'homme s'engluie, s'aveugle et s'abolit, tout cela est le négatif d'une réalité de lumière d'autant plus intense qu'il est, lui, plus hideux, car notre capacité de joie est à l'exacte mesure de notre capacité de douleur et de dégoût.

Tout est comme le reflet d'une montagne dans les eaux calmes d'un lac. Plus nous montons vers les hauteurs, plus notre reflet semble descendre dans les profondeurs. Sachons alors que c'est notre reflet seul qui s'abîme ainsi dans les ténèbres du monde tandis que, libre et résolu, notre être véritable s'élève vers la lumière.

Et l'âme sereine, les yeux confiants, apprenons à regarder le monde au-delà des apparences qu'il nous montre et à concevoir de la juste façon les questions que son horreur nous pose. Ces grandes phratries de la désespérance que sont les sociétés modernes de tous les pays, riches ou pauvres, individualistes ou collectivistes, sont-elles vraiment l'image d'un camp de la mort à l'échelle planétaire ? Ne sont-elles pas plutôt l'hallucinant et multiple embryon de la Cité de Dieu ? Et cette espèce d'épilepsie universelle qui nous roule dans l'ordure — nous les individus et, nous les nations —, qui nous couvre de bave et d'excréments, nous agenouille devant l'argent et nous prosterne devant le centre sauvage de corps haletants, et ce mal-orgasme de la haine qui nous éventre comme un meurtre magique où nous étreint notre ombre, est-ce vraiment l'enfer avec ses sachems guerriers et ses mammons avides et ses molochs insatiables, est-ce vraiment le signe, alors, qu'il n'est nulle part d'issue ni de salut et sommes-nous bien sûrs qu'il ne nous reste plus, en une ultime convulsion de plaisir et d'horreur, qu'à nous faire éclater, qu'à disparaître en une vengeresse explosion de tout notre être que la Nuit engloutira pour jamais ? Ou n'est-ce pas l'amorce d'autre chose ? N'est-ce pas la preuve atroce que, devinant au-dessus de nous un Pouvoir qui est tout, nous cherchons à nous y abandonner et qu'impatisés d'offrir notre soumission, nous provoquons des catastrophes ? Notre être entier le clame : que quelqu'un se charge de nous, c'est notre seul rêve. De toutes les manières possibles, nous cherchons à établir le contact avec ce qui nous veut et nous meut ; nous appelons des forces pour qu'elles nous envahissent et nous submergent, nous noient ou nous exhaussent, apprentis sorciers jouant avec le feu et nous y brûlant, néophytes mêlant les vagues négatives de la Nuit et les ondes positives de la Lumière et répandant sur la Terre les noirs incendies de la Fin des Temps. Mais ce Pouvoir que nous appelons sans savoir existe bel et bien et, cependant, caresse nos fronts couverts de sueur et bénit nos corps ensanglantés. Derrière notre errance monstrueuse, il est encore là, nous guidant parmi les décombres de ce que nous avons pour mission de détruire, au prix de notre raison et de notre vie, pour que soit autre chose.

Nous ne savons ce que nous faisons, et l'horreur qui nous entoure altère encore notre vision. Mais ce que nous faisons est la volonté de Dieu, car nulle autre volonté ne peut se manifester dans l'univers, et s'il nous paraît qu'en fait d'autres volontés s'opposent à la Sienne, cette opposition même fait partie de ce qu'Il veut dans l'éternel déploiement de Son rêve cosmique où, si fragiles, nous tenons un rôle pourtant si essentiel.

Jamais, nous ne devons oublier que nos actes ne sont que les bribes d'un acte unique et infini qu'exécute un seul Être dans tout l'univers, et que notre souffrance est le levain de la grâce du monde, de la beauté du ciel, de la splendeur sidérale — de même qu'éprouvé ailleurs par d'autres formes d'être ce que nous appelons souffrance participe sans savoir à notre propre grandeur.

Dès lors, un seul devoir nous incombe : regarder sans trembler le mal qui nous échoit, celui qui nous dévaste et celui que nous commettons. Le cancer dont meurt un être, l'accident où périt une foule, la



guerre qui anéantit un peuple tout autant que nos crimes grands et petits — c'est cela qu'il nous faut apprendre à voir et en quoi il nous faut apprendre à reconnaître une seule force qui sourit derrière de multiples visages grimaçants, une seule force qui, en vérité, n'est négative qu'aussi longtemps que notre vision se limite à l'incertain édifice de notre personnalité. Et il nous faut apprendre aussi à voir que nos erreurs ne sont pas plus des péchés que n'en sont les maladies. Ou alors il ne serait pas de plus grand péché que la mort elle-même, qui nie la Vie, l'Éternité vivante de Dieu. Il nous faut apprendre à nous regarder nous-mêmes avec amour et compassion. Que chacun de nous commence par se pardonner à soi-même<sup>1</sup>, c'est-à-dire par se savoir innocent, par consentir à être une simple et pure création de la Divinité sur Terre.

Nous pardonner à nous-mêmes ? Mais n'est-ce pas nier le mal ? N'est-ce pas ouvrir les vannes de notre être aux instincts les plus infernaux ? N'est-ce pas risquer d'attirer pire que ce que nous vivons aujourd'hui ? N'est-ce pas nous donner licence de commettre impunément les dernières abjections ? Est-ce vraiment cela ? Et allons-nous encore longtemps supporter cet apartheid dont notre race est victime et qui nous rejette dans les sphères ombreuses du mal et de la honte ? Allons-nous encore longtemps supporter d'être l'objet du trafic des démons et des dieux, d'être leur bétail marqué au fer de la malédiction céleste ? Allons-nous encore longtemps consentir à servir de marchepied aux ivresses des forces qui animent le cosmos, abdiquer notre pureté innée pour nous vautrer sur la couche de leur désir ? Nous pardonner à nous-mêmes signifie arracher de nos traits le masque qui nous est imposé et triompher du mal qui nous accuse et dont, en même temps, nous sommes accusés. Nous pardonner à nous-mêmes signifie nous élever jusqu'en notre état primordial, jusqu'en notre nature divine. Nous pardonner à nous-mêmes signifie savoir que nous sommes Dieu et Le redevenir.

Or, il faut une humilité infinie pour se connaître Dieu<sup>2</sup>. Il ne s'agit pas de s'emparer des nations, de subjuguier les êtres, de posséder le monde. Il ne s'agit pas de se faire adorer par les uns et d'exterminer les autres. Il s'agit de s'annuler en Dieu de sorte qu'il n'y ait plus que Lui, de se dissoudre afin d'être seulement la nef de Son rêve, le jardin de Son jeu, le temple de Son amour.

Et c'est cela que veut dire s'aimer soi-même — c'est préférer l'inconnu qui demeure en nous à tout ce qui fait notre vie, à tout ce qu'elle a non seulement de plus délicieux, mais aussi de plus difficile, de plus noble et de plus admirable. C'est préférer cette nudité du feu, cette unité de l'âme, cette connaissance que l'on est transparent et donc sans limites et que, dès lors, on contient tout et que tout, sans exception, est de même transparent et, pour cela même, parfait. C'est cela, s'aimer — c'est aimer tous les êtres et toutes les choses, car nous ne formons en vérité qu'un seul être, qui est Dieu et qui joue à se connaître Lui-même dans le mystère du monde.

Notre seul devoir est désormais de le comprendre. Si belles que soient nos Écritures, que nous ont-elles en effet apporté jusqu'ici ? Une façon de courber le front devant la Souffrance et de nous résoudre à

---

1 C'est le thème — fatal — de Stavroguine dans *Les possédés* de Dostoïevski, où l'impossibilité de se pardonner aboutit au suicide du héros.

2 Dans *Hagiographie d'un grand pécheur*, livre qu'il ne put jamais mener à terme, mais où il puisa le matériau de ses grands romans, Dostoïevski, encore, fait dire à son héros qu'il est Dieu. Et de vouloir être adoré. Se déclarer Dieu dans ce sens-là où l'on se veut l'objet d'un culte parce que l'on se croit supérieur au reste de la création, rejoint l'erreur du surhomme nietzschéen. Chez Dostoïevski comme chez Nietzsche, l'inflation de la personnalité remplace la réalisation de la Divinité, qui, au contraire, est dissolution de la personnalité.

l'inéluctable de la Mort. Nulle religion ne nous a rendus à notre divinité. Bien plutôt, chacune semble s'être appliquée à nous donner des maîtres et à nous traiter en inférieurs. Si nous sommes Dieu, si tout est Dieu, ainsi qu'au fil des millénaires l'enseignent les voyants, comment pourrions-nous être forcés au service de puissances apparemment plus grandes que nous, apparemment plus sages du fait de leur position, apparemment plus belles et plus indispensables en vertu de leurs titres ? Féodalité des religions ! Mais nous sommes Dieu, et leur loi ne doit plus peser sur nous. Le plaisir que les pouvoirs cosmiques et les soi-disant suzerains de nos qualités prennent à nous limiter en nous définissant dans la Nature, nous ne le leur procurerons plus. Les liens qu'ils ont tissés pour nous retenir, à nous de les trancher. Sans crainte du châtement dont ils nous menacent, nous serons purs et resplendissants. Nous serons les enfants radieux que nous portons en nous et que tout assassine ou veut assassiner.

Les dieux connus et inconnus qui gouvernent notre être et lui assignent des devoirs, des jouissances et des rêves que nous n'avons pas le pouvoir de choisir, ni d'imaginer différents, et les Normes aveugles qui nouent et rompent en ricanant les fils de nos destins — tout ce peuple puissant qui règne sur nous, nous devons à présent le quitter. Depuis des millénaires, notre race offre des sacrifices, offre sa vie, son sang, ses espérances, sans pouvoir tenir pour sûr qu'elle sera entendue et en acceptant d'être la chose dont on se joue toujours. Mais le temps de cet apprentissage et de cette ségrégation qui, d'un côté, hisse les dieux sur des pinacles d'or et, de l'autre, retient les hommes prisonniers des ténèbres, est terminé. Et terminée l'ère des religions, qu'elles soient spiritualistes ou matérialistes, que leurs dogmes visent la possession de l'au-delà ou que leurs slogans prêchent une dictature mondiale. Au moment où la souffrance semble nous rendre fous sans remède, nous découvrons la sagesse. Au-delà de cette maladrerie qu'est le monde où nous errons, il y a autre chose, dont les dieux nous ont jusqu'à présent spoliés : notre pureté, notre beauté, notre vérité, notre liberté, notre divinité.

Un jour vient où l'enfant quitte ses parents, non parce qu'ils l'ont jadis battu, mais parce qu'il doit s'accomplir. Un jour vient où l'homme doit quitter ses dieux, non parce qu'ils l'ont tourmenté, mais parce qu'il doit s'accomplir. Et ce jour est venu.<sup>1</sup> À notre accomplissement, ce tourment imposé par les dieux fut toutefois nécessaire et même indispensable, qui nous sauva du crépuscule béat où nous aurions autrement été enfermés. Car nous aurions pu être une race parfaite, du moins nous est-il loisible de l'imaginer, une race parfaite et statique, enlisée dans une demi-lumière qui nous aurait à jamais

---

<sup>1</sup> Quitter les dieux ne veut pas dire devenir athée, même si la phase de l'athéisme se révèle nécessaire. Cela veut dire se tourner vers Dieu Lui-même. Ainsi, sous la Révolution, se prophétise tout ce qui, aujourd'hui, nous arrive et doit encore nous advenir demain. Le dieu chrétien n'est rejeté que pour honorer ce qui le transcende : "Le jour de la Pentecôte, les bruits de la rue montèrent jusqu'à eux : c'étaient les Parisiens qui se rendaient en masse à la première fête de l'Être suprême dont la Convention nationale, à l'unanimité des votants, avait décrété l'existence. Ils allaient rejoindre le cortège qui se déroulait des Tuileries au Champ-de-Mars avec Robespierre à sa tête. Dans une mise en scène orchestrée par David, l'Incorruptible, un bouquet de fleurs et d'épis à la main, mettait le feu à une statue de l'Athéisme : de ses fleurs calcinées jaillissait la Raison. Sous la direction d'Étienne Méhul et de Salvador Cherubini, un chœur de deux mille quatre cents chanteurs entonnait un hymne de Gossec et de Sarette, sur un texte du poète Desorgues : Père de l'Univers, Suprême Intelligence..." Jean d'Ormesson, *Dieu, sa vie, son œuvre*. On était en 1794. Robespierre avait fait voter non seulement l'existence de Dieu — d'un Être suprême justifiant et bénissant en quelque sorte les massacres de la Terreur —, mais l'immortalité de l'âme. C'est sans doute ce qui donne sa vraie mesure à la Révolution et en indique le but réel.

contentés, que nous n'aurions pas cherché à dépasser pour en découvrir une autre, plus grande, et une autre encore, toujours une autre.

Oui, nous pouvons nous imaginer différents, nous projeter dans un temps parallèle au nôtre et qui, à l'inverse du nôtre, ne se mouvrait vers rien. Un temps comme endormi, éclairé de lueurs indécises, heureux en son sommeil et dispensant un bonheur toujours identique. Nous pouvons un instant imaginer notre race figée dans cette torpeur satisfaite c'est même, individuellement, notre entêtante image de la félicité ou celle que nous nous faisons des paradis. Nous pouvons imaginer notre Terre nimbée d'une douceur sédative et notre race plongée dans une dévotieuse léthargie. Voici des rites jour après jour accomplis, des sacrifices languides célébrés dans les temples, des chants archangéliques, une extase de sainteté douceâtre, toute la vie lisérée d'or d'un peuple de porte-flamme et de thuriféraires voués pour l'éternité à adorer la Lumière sans l'être et à brûler de l'encens devant des idoles envoûtantes, irrésistiblement proches et pourtant insaisies. Perpétuant des gestes admirables dans la sérénité du monde, nous viendrions pour disparaître un jour, sans avoir ajouté ni retranché à la beauté des choses, ni en avoir mieux percé le secret.

C'est alors qu'en vérité nous serions prisonniers des dieux : ensorcelés par le sourire de leurs lèvres et de leurs yeux, nous serions incapables de découvrir la raison de notre être ; la sainte somnolence de notre âme nous tiendrait lieu d'éveil à sa divinité ; l'engourdissement mystique de nos sens remplacerait l'abrasive ardeur de notre volonté de savoir coûte que coûte ce qu'est ce monde et ce que nous y venons faire. Plus encore que celle que nous menons aujourd'hui et dont nous rebute la violence, notre vie serait une mort, une suave stagnation de vertiges apprivoisés. Nous n'aurions peur de rien, n'aurions besoin de rien, ne souffririons de rien en cet endormissement gracieux de notre conscience.

Mais si, justement, la souffrance n'existait pas, qui nous tirerait de ce coma vertueux ? Les dieux, recevant nos hommages, nous entoureraient de leurs bienfaits et couperaient en nous le contact avec ce qui leur est supérieur. Et nous serions enchaînés par les chaînes de leurs faveurs, de leurs caresses et de leurs dons.

"Ô Dieu, délivre-nous des dieux ! O Dieu, envoie-nous les démons ! Qu'ils nous empêchent de dormir et nous contraignent ainsi d'espérer Te revoir !" Prière folle du sage qui sait bien que l'ascète s'inflige à lui-même la souffrance afin que sa conscience s'éveille sans cesse davantage. Certes, il est, pour revoir Dieu et Le redevenir, d'autres moyens que la nécrose provoquée des sensations et des sentiments dont se vantent les anachorètes. Gangréner ses émotions n'est pas la solution. S'abaisser pour trouver Dieu, c'est abaisser Dieu, qui est en nous. Pourquoi Le rechercher dans l'ordure, la lèpre et la disgrâce ? Pourquoi ne pas apprendre à Le reconnaître dans une équation, un poème ou une symphonie ? Pourquoi fuir la beauté, dès qu'il s'agit de rencontrer le Divin face à face ? Peut-on L'insulter davantage qu'en Le traquant par des artifices de fakir ou qu'en s'humiliant dans le culte de la misère ?

Mais c'est que, d'instinct, l'amant de Dieu sait qu'il lui faut appeler les démons plutôt que les dieux pour voir un jour son Seigneur. Il sait que les dieux l'anesthésieraient tandis que les démons ne le laisseront pas en repos et que, lui brûlant l'âme, ils précipiteront ses pas vers le sanctuaire où l'attend l'éternel Amour de soi.

Ainsi avons-nous échappé à ce langoureux paysage de roses, de lys et de lotus, à ses oiseaux de paradis, à ses demeures exquises et ses temples très purs, à ses heures immobiles. Ainsi dès le début avons-nous été jetés au feu de souffrances sans nombre afin d'y être forgés et d'en ressortir non

seulement capables de douceur, comme le voudrait parfois notre lassitude de combattre, mais capables aussi de puissance, comme l'exige le nocher de nos jours à la barre de notre être, capables de conquérir avec une puissante et invincible douceur le royaume du monde et de le posséder jusqu'à l'âme en sa divine nudité.

Il a donc fallu et il faut encore que nous souffrions. C'est le mal qui nous forge et nous construit. C'est l'Esprit du Mal qui nous guide vers Dieu et nous aide à Le redevenir. S'il n'y avait le Mal, nous dormirions sur les genoux des dieux sans nous soucier de notre vérité. Et peut-être, après tout, est-ce ce que nous faisons lorsque nous sommes "morts", demeurant en des lieux de délice statique. Mais autre est la loi de la vie sur la Terre : devenir, s'affirmer, se parfaire au prix d'une incessante ordalie. Vivre n'est pas simplement exister, et ce n'est pas que dévorer les autres pour subsister, c'est aussi se dévorer soi-même afin de se délivrer autre, de s'enfanter différent. La lutte pour la vie, la survie du mieux adapté, ce n'est là qu'un aspect du problème. L'autre aspect, qui complète le premier et l'élucide, est cet autodafé où l'être se précipite dans l'espoir d'en resurgir plus vrai. La nécessité de survivre se prolonge en le rêve de vivre à un niveau plus élevé de l'univers. Et pour cela, peu importe le prix qu'il faut payer : les sacrifices qu'ordonnent les religions ne sont rien, les macérations où l'ermite cisèle sa fièvre de transcendance ne sont rien, l'abandon de soi à Dieu ou aux hommes n'est rien ; trop, ce n'est pas encore assez, dirait-on, dans cet élan où nous voulons saisir l'insaisissable et enlacer l'infini.

Et le prix, nous le payons à chaque pas. Sainte, la souffrance n'est pas l'apanage d'une poignée d'élus, de mendiants visionnaires, de moines qui se savent frères du Soleil et de la Lune ou de mages qui façonnent l'avenir à la ressemblance de leur amour de Dieu. La souffrance au contraire est, au mitan du monde, ce qui le gouverne et l'aiguillonne et, au cœur de l'homme, ce qui le tient éveillé et le fait aspirer à un état supérieur. La souffrance, celle qui physiquement nous harcèle et celle à laquelle nous succombons moralement, la douleur de notre chair et le péché de notre esprit, voilà le prix que nous acceptons de payer pour connaître qui nous sommes et posséder une pleine conscience de notre chair et de notre esprit.

Car telle est la Loi terrestre : c'est par le Mal que nous conquérons le Bien, et même plus que le Bien, ce qui dépasse notre Mal et notre Bien provisoires<sup>1</sup> ; c'est par ce qui nous vrille et nous taraude que nous devenons moins vulnérables, par ce qui nous avilit que nous apprenons à nous élever. Et il en fut toujours ainsi.

D'espèce en espèce, mutation après mutation, la Loi ne fit que s'avérer plus implacable. Ou bien l'espèce supportait la souffrance de sa mue nécessaire, ou elle disparaissait. Ou elle acceptait de s'illuminer, ou elle retombait dans la Nuit. Ou par la souffrance elle conquérait de nouveaux pouvoirs, ou toute puissance lui était retirée. L'homme est le fils de cette souffrance cosmique qui, depuis les débuts de la Vie sur la Terre, déchire les remparts des Ténèbres et arrache les taies qui recouvrent les yeux des créatures pour qu'enfin leur soit visible le Soleil de leur être en son ultime vérité.

Les écailles de l'Ignorance tomberont de nos yeux. Ce qu'aujourd'hui nous faisons et que, différemment selon les latitudes, les ères, les cultures, nous appelons le Bien et le Mal, il nous sera impossible demain de le faire. Héritiers du monde animal dont nous avons conservé tant de traits et d'habitudes, nous ne vivons cependant plus en animaux. Il est des choses qui nous sont devenues impossibles, des gestes, des mouvements physiques autant que des comportements sensoriels dont le souvenir même a disparu

---

1 "Tout mal œuvre à enfanter le bien éternel." Sri Aurobindo, *La vie divine*.

de nous. De même demain serons-nous incapables du comportement qui nous définit aujourd'hui. Notre nature sera changée. Nous dépendrons d'une autre Loi. L'Arbre de Vie drageonne à l'infini, et innombrable en est la descendance. Innombrable et de plus en plus sublime, ourdie par la Souffrance sans merci qui brûle et mord et frappe et polit le matériau de notre race pour en faire l'image vivante de l'Absolu.

Et c'est la même Souffrance qui, depuis le début, fore la Matière endormie pour orchestrer la création entière. C'est elle qui secoue l'ombre inerte de la Terre somnambule, qui apeure les formes de la Vie, les essouffle et les fustige pour qu'elles se veuillent plus fortes, qui les déchire dans l'entredévorement et leur fait chercher de plus en plus autre chose, c'est elle qui, du corps animal qu'elle déforme et qu'elle broie, extirpe le corps miraculeux de l'homme, pirogue verticale devant conquérir l'océan du monde, sillonner les eaux de l'Espace et du Temps, frôler même, au-delà, l'immensité solaire d'un Sphinx impossible à nommer.

Mais comment l'ombre accumulée sur nous par la Souffrance peut-elle nous aider à voir la lumière de la Joie d'être ? Comment la fièvre et l'agonie, comment la démence cellulaire où se tordent les membres, comment la mort peuvent-elles conduire à l'Immortalité ? Comment la haine peut-elle conduire à l'Amour et le mensonge à la Vérité ? Comment tout le poids du Mal qui nous écrase peut-il nous offrir l'apesanteur de l'âme ?

Nous sommes ainsi construits que, le Mal n'étant pas notre élément, nous le ressentons toujours comme un envahissement, une dictature et une aliénation. S'il participait de notre nature, il ne nous blesserait ni moralement ni physiquement, nous l'éprouverions comme un plaisir sans perversité, comme un bonheur qui nous endormirait. Mais autre que nous, il nous fait horreur, et c'est ainsi qu'il nous tient éveillés.

Chaque coup nous enseigne : "Ceci qui souffre est mon corps, et ceci mon cœur, ceci ma pensée et ceci est mon âme. Ceci est la limite où je me heurte et dont je ne veux pas. Ceci est le cercle de ma vie dont je veux m'émanciper." Chaque coup non seulement nous éveille à la conscience des multiples chambres de la demeure de notre être, mais nous oblige à tisser des songes sans cesse plus superbes où posséder le pouvoir qui, enfin et à jamais, renverse le Mal.

Même le plus obscurci des êtres humains nourrit la flamme de ce rêve ; même le plus enfoncé dans la déchéance berce une image de beauté ; l'humanité entière vibre à la caresse de l'Invisible et, prête à tout abandonner s'il se manifestait, ignore que c'est un seul et même mouvement qui doit se traduire d'un côté par son abandon du Mal et, de l'autre, par la manifestation du Divin. Car Dieu n'est pas une récompense, pas même un résultat. Mouvement perpétuel et d'avance accompli, Il est celui qui cherche et celui qui est cherché. En l'homme, Il part à Sa rencontre et, au-delà de l'homme, s'attend et se rejoint. S'aidant de la Souffrance, Il gravit les sommets de Son être rutilant d'univers et, simultanément, dépassant depuis toujours la Souffrance, Il ne cesse de rayonner de Joie.

Chaque blessure, en quelque sorte, avive Son sourire, Le rendant un peu plus à Lui-même. Dans les pleurs du nourrisson, Il sourit de s'éveiller déjà, de déjà commencer la reconquête de soi. Et Son sourire se précise avec les cris de l'enfant, avec les sanglots furieux de l'adolescent et les larmes muettes ou les hurlements de l'adulte. Les gémissements des malades et des blessés, les râles des mourants proclament Sa prise de conscience du monde qui doit un jour aboutir à la pleine réalisation de Lui-même. Et là, se trouve Son sourire. Là, dans cette souffrance imméritée, monstrueuse et continuelle, se trouve Son

Amour.

Est-ce donc cela, la vérité, Seigneur, que Tu nous violentes afin que nous grandissions en connaissance et en pouvoir et qu'un jour nous sachions spontanément que nous ne sommes autres que Toi ? Alors, tout pour le savoir plus vite ! Tous les maux tout de suite ! Fais pleuvoir sur nous tous les fléaux s'il est vrai qu'ainsi nous devons nous réveiller à Ta Réalité ! Rien ne nous fera plus trembler. Si nous avons l'assurance que tout cela est le prix pour Te revoir et Te redevenir, rien ne nous paraîtra trop cher payé. Les yeux fixés sur Toi que nous ne verrons pas encore mais que nous devinerons devant nous et dont, en nous, nous sentirons l'influence, nous accepterons tout ce Mal qui ne sera plus mal dès lors que nous saurons qu'il nous vient de Toi.

Ô Seigneur, apprends-nous à Te reconnaître, à reconnaître Ton Amour dans les plaies et les maux et dans la mort de ceux que nous aimons, dans la tempête et l'incendie et les séismes qui ravagent, dans la trahison et dans l'insulte et dans la rupture d'avec ceux à qui nous nous lions, dans tout ce qui, à chaque instant, nous accable, dans la détresse de tous les jours et la calamité de vivre sans but et de mourir sans raison. Apprends-nous, Seigneur, à Te reconnaître dans ce qui nous blesse et dans ce qui met à sac notre pays ou d'autres peuples, apprends-nous, Seigneur, oh, apprends-nous à Te reconnaître dans les émeutes, les guerres et les révolutions et dans l'apocalypse nucléaire. Seigneur, Seigneur, c'est Toi qui veux, Toi et Toi seul qui veux et sais. Et nous n'avons d'autre destin que d'être Toi un jour. Les moyens T'appartiennent. Que Ta volonté soit faite, Seigneur, et nous Te deviendrons.

Adieu, alors, à nos mancies, à nos transes divinatoires où nous croyons déchiffrer récompenses et châtements dans les brumes d'opale où germe l'avenir. Adieu à nos terreurs, à nos désirs et à nos larmes. Qu'importe de sombrer dans l'abîme, si c'est pour y trouver Dieu.<sup>1</sup> Qu'importe de mourir égorgé, si c'est la main de Dieu qui se révèle alors. Qu'importent les bassesses, le déshonneur et la prison, si le visage de Dieu soudain y respandit. Qu'importe le terrorisme, qu'importent les délations, qu'importent le mensonge des partis, la forfaiture des prélats, l'apostasie des chefs, les crimes des gouvernements, si c'est le sourire de Dieu qui, derrière, se dessine et rayonne d'amour. Félonie des uns, que nous croyions pouvoir nommer amis, palinodie des autres, à qui nous croyions pouvoir confier nos destins, massacre de nos espérances et destruction de notre foi, que nous importe ? Si Dieu en est l'auteur, tout nous devient divin. La pire atrocité est autant Dieu que le délice le plus exquis. Où est le Mal ? Où est le Bien ? Il nous faut seulement — *seulement* ! — sentir Dieu en toute chose et en tout être sans avoir peur du sang et de la boue, ni avoir cure de la douceur et du plaisir. Voir Dieu dans ce qui nous arrache les yeux ou dans ce sur quoi nous les voudrions fermer, Dieu le seul principe et le seul but, le seul motif et le seul être. Voir Dieu, être Dieu — et le monde, alors, le monde entier sera délivré du Mal, de la Souffrance et de la Mort.

Car c'est cela, voir Dieu ; et c'est cela, se savoir Dieu : c'est Le reconnaître et L'éprouver non seulement dans la magie de beauté de l'univers, dans les fleurs, les oiseaux, les étoiles, mais dans la torturante laideur qui nous assaille à chaque instant. Si, envoyés à la mort par des fanatiques, nous ne voyons que Dieu, où est la mort, où est l'injustice qui nous condamne ? Et si, jetés en prison ou déportés, nous ne voyons que Dieu, qui est prisonnier, qui est déporté ?<sup>2</sup> Rien ne résiste à la vision de Dieu, les

---

1 "Si Dieu m'assigne une place dans l'Enfer, je ne vois pas pourquoi j'aspirerais au Ciel. Il sait mieux que moi ce qui est pour mon bien." Sri Aurobindo, *Pensées et aphorismes*.

2 C'est l'expérience que Tolstoï raconte dans *La guerre et la paix*. Prisonnier des Français, Pierre se parle à lui-même : "On m'a pris, on m'a enfermé, on me garde prisonnier. Qui, moi ? Moi ? Moi — mon

dimensions explosent, ce qui nous est le plus cher et le plus sacré perd toute saveur, et le poison des malédictions s'évapore.

Celui-là seul a vu Dieu, qui n'est ému ni par le malheur ni par le bonheur quand ils lui échoient.<sup>1</sup> Celui-là seul est libre, qui se sent infini même enchaîné. Celui-là seul est vivant, qui ne perçoit que l'Éternité au moment de mourir. Celui-là seul est parfait, qui, au moment de tuer pour se défendre, lui ou sa race, ne tremble ni ne hait, mais sait qu'il n'agit pas, que seul en lui Dieu agit et que seul Dieu existe, aussi bien en lui-même qu'en l'ennemi.

Ô connaissance éblouissante qui brûle et réduit en cendres notre vision du monde ! Nous étions enfermés dans le donjon d'un corps, et le nom de Dieu y a pénétré comme une incandescence mystérieuse que nous avons contemplée et qui, alors, a grandi jusqu'à dissoudre l'ombre qui régnait dans notre cachot et jusqu'à dissoudre le cachot lui-même. J'illumine, je suis illuminé — nous sommes la Lumière elle-même, il n'y a plus que la Lumière de Dieu partout autour de nous comme à l'intérieur de nous. Tout ce qui est, est Dieu, ne peut être que Dieu. Le tégument d'ignorance qui recouvrait le monde est tombé ainsi qu'une peau morte. En tout, apparaît le visage de Dieu. En tout resplendit Son sourire : en la hideur du crime et la hauteur de la vertu, resplendit le sourire de Son Amour. Tout le traduit et converge pour Le réaliser.

Et il faut savoir encore autre chose. Il faut savoir que cela qui nous torture n'est pas définitif, ni cela qui nous donne du plaisir. Malheur et bonheur sont des étapes sur notre route. La gloire et la disgrâce ne sont pas des fins en soi. Le mérite et le démérite doivent pareillement s'effacer. Il ne suffit pas de connaître Dieu dans le Bien et de Le reconnaître dans le Mal. Il ne s'agit pas de s'arrêter là, soumis, content et veule. Il faut encore savoir que ce Bien et ce Mal mènent à autre chose, qui sera, sur la Terre, une plus divine expression de Dieu. Il ne suffit pas de connaître Dieu dans les plus grandes œuvres et les plus pures Révélations. Il faut encore savoir que Son Œuvre est inachevée, en laquelle Il doit tout entier se révéler, savoir qu'un jour viendra où, dépassant nos cimes les plus hautes, nous deviendrons immenses, éternels, infinis. Il ne suffit pas non plus de reconnaître Dieu dans la haine et dans la guerre, et d'accepter de L'y voir. Il faut encore savoir qu'un jour viendra vraiment où il n'y aura plus ni haine ni guerre et où enfin libres, égaux et fraternels tous les êtres se connaîtront Dieu et seront un.

Rien ne doit nous suffire. Seul, l'impossible doit nous attirer. Seul, l'au-delà de nous-mêmes doit être notre but. Nous n'avons d'autre avenir que notre transcendance.

Nous n'avons qu'un geste à faire, et cela sera ; qu'une parole à dire, et cela nous répondra : nous pencher vers notre centre et appeler dans un acte de foi éperdu et humble et enfantin, pareil à un don où disparaît jusqu'à l'idée de donner et où, alors, on devient tout ce qui est. Et même, en réalité, il n'est pas besoin de croire, la foi n'est même pas nécessaire. Il ne nous est pas demandé de bercer ou de leurrer nos souffrances et de leur offrir l'onguent des songes ou l'opiat d'espoirs invérifiables. Il nous est au contraire demandé d'ouvrir les yeux et de regarder droit devant nous dans le futur et de savoir alors — et d'admettre — que nous ne sommes pas le terme de la création et qu'en nous bouge une nouvelle

---

âme immortelle !" Plus loin, regardant "le ciel, la profondeur où scintillaient les étoiles", il prolonge l'expérience: "Et tout cela est à moi, et tout cela est en moi, et tout cela est moi ! pensa-t-il. Et c'est tout cela qu'ils ont pris et enfermé dans un baraquement de planches!"

1 "Celui qui, d'un œil égal, voit toute chose à l'image du Moi, que ce soit le chagrin ou le bonheur, celui-là je le tiens pour le suprême yogi." (*Bhagavad-Guitâ*, VI. 32)

aurore, se tisse un univers nouveau dont nous sommes l'esquisse et la préface hypnotisée.

Hier, il y a des millions d'années, quelque chose s'est passé qui, lentement, invisiblement, irrécusablement, a travaillé la chair des animaux pour y sculpter le corps de l'homme et y enchâsser comme en un tabernacle les radiances de la pensée. Aujourd'hui, sans que le mouvement ait jamais cessé, il s'amplifie soudain, une force<sup>1</sup> descend, qui, nous transmuant, nous tourne dans le feu noir de la fin d'un monde pour que nous délivrions le dieu qui, depuis des âges, grandit sous notre revêtement d'argile.

Le moule, demain, sera brisé, et le dieu jaillira. Mais aujourd'hui, tout semble s'engloutir en un vertige de douleur abyssale. Tout semble se changer en mort, nous tuer ou mourir entre nos mains. Une ultime asphyxie enveloppe la Terre et gèle le souffle dans les corps. En une mue inexorable, le monde rejette sa peau humaine, et les cadavres jonchent des pays entiers. N'y a-t-il nul espoir ? Nulle promesse ne se fera-t-elle entendre ? Le vacarme des guerres et d'autres atrocités nous a tous rendus sourds. Et l'heure ressemble à ce moment de la nuit jadis appelé *silentium*, ou tout est hermétique ténèbre et mutisme immobile, avant que, dans le ciel où lentement chavirent les étoiles, n'apparaisse, à l'orient, une lueur qui contient déjà toute la clarté du jour. Alors, s'élèvent les premières voix d'oiseaux qui bougent dans les arbres. Le ciel glisse et s'inverse. Et le monde à nouveau est créé.

Aussi longtemps que se taisent les oiseaux, c'est le *silentium*. Mais dès que leurs voix, si fragilement que ce soit, commencent de vibrer dans la nuit finissante, le miracle s'opère, et la mort se retire. L'ombre qui méduse se transforme en clarté. Or, en cette heure d'obscurité absolue où nous sommes, déjà, comme des chants d'oiseaux, des voix ont commencé de frémir doucement, des êtres ont commencé de percevoir le Soleil d'or qui, demain, doit resplendir. Et ces voix, et ces êtres reprennent à la suite les mêmes paroles et les répètent ensemble ainsi qu'un psaume à la lumière qui naît. Et de plus en plus, les voix résonneront, les êtres chanteront, appelant le Soleil jusqu'à tant que chacun le voie, issu des limbes du Mystère.

C'est comme une flamme impondérable qui s'allume ici et en suscite une autre là et là-bas une autre encore, sans même qu'on s'en doute et le Feu, demain, sera sur la Terre. "Écoute, ou n'écoute pas, disent les voix oiselées de la Nuit. Tu dors et ne sais pas. Mais lorsque tu t'éveilleras, le Jour aura paru et toi aussi tu sauras. Le monde entier sera illuminé. L'univers sera Dieu. Et les hommes, dévêtus de leur actuelle apparence, rayonneront de savoir et d'amour."

Ce qui a pris des milliards d'années et qui était au commencement de la Terre, ce qui dormait dans le sommeil des pierres, sera manifesté entièrement, ayant emprunté tout le chemin de la Nature et l'ayant dépassé, étant passé par ses jalons d'horreur et ses étapes d'indicible ravissement, ayant quêté de forme en forme la révélation de la Vérité, ayant de forme en forme titubé sans comprendre et s'étant aventuré plus loin, vers davantage d'horreur et d'extase, pour connaître et posséder le secret de son être et l'énigme du monde. Alors, commencera autre chose, une autre création dont nous serons les artisans, Dieu innombrable recomposant le monde à Son image véritable, Dieu délivré des apparences du monde et, par là même, délivrant le monde pour en faire Son prisonnier amoureux.

Car être libre ; c'est être prisonnier de Dieu. C'est être peu à peu effacé, supprimé, dissous par Son

---

<sup>1</sup> Sri Aurobindo a nommé cette force "supramentale", du nom de son plan d'origine ; elle doit établir la conscience-de-vérité qui voit, connaît et est spontanément le Divin en soi et en tout.



éclat, disparaître en Son effulgence comme une pierre se délite ; c'est se désagréger en Lui et être, à mesure, envahi par Sa volonté et investi de Son pouvoir. La nuit s'efface, les rêves s'évanouissent. La pensée se fait azur vivant que rien ne trouble et qui s'épand dans la certitude innommée du Divin. Que va-t-il advenir ? Quelle gloire va descendre sur nous ? Que notre être tout entier s'immole dans l'amour. La gravitation n'existe plus. L'être vole. Et la Terre s'envole en lui, pareille à un oiseau dans le ciel de son âme. Et l'univers est lui-même un oiseau aux ailes constellées d'étoiles qui vole sans fin en l'homme libéré.

À quel ravissement devons-nous nous attendre ? Quels prodiges se préparent ? Quels signes nous les annonceront ? Il n'est d'autre avenir pour nous que l'Éternité sur Terre. Un jour viendra, fatal et bienheureux, où, changeant de conscience, chacun sera Dieu, non en des trances fugaces dérobées au-delà, mais ici-bas, constamment et pour toujours.

L'homme ne sera plus homme. Il sera tous les hommes, il sera tous les êtres, il sera l'univers et la raison de l'univers. Car prisonnier de Dieu, il sera lui-même Dieu et partout ne connaîtra que Dieu.

Et du moule où Il s'est coulé jadis, au commencement des Temps, se lèvera l'Être d'immortalité que, sans trêve, nos souffrances et nos songes auront appelé. Nos titres d'aujourd'hui, nos vilenies et nos triomphes, nos races et nos castes, tout s'expliquera alors et tout s'évanouira en notre vérité. Soudain, nous connaissons que nous n'avons jamais été que Dieu. Et rien d'autre ne comptera plus, que le couronnement de la Lumière qui, aujourd'hui, couve en nous et, à notre insu même, nous transmue en splendeur éternelle. Car en ce moment précis, Dieu bouge en nous comme un enfant naître, et en nous Il ouvre Ses yeux d'immensité. Il œuvre en nous et nous transforme peu à peu et, en nous, change le cours des choses afin qu'elles soient ce que, depuis toujours, elles doivent être, change l'aspect du ciel afin qu'il soit l'étoffe de notre corps nouveau<sup>1</sup>. Et la Terre, sous Sa main, doucement s'immobilise. Une aurore nouvelle point au fond de nos cœurs. Ô temps pré-éternels, vous voici donc venus.

---

1 "Même le corps se souviendra de Dieu." Sri Aurobindo, *Savitri*, Livre XI, Chant I.